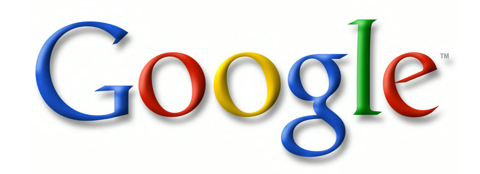
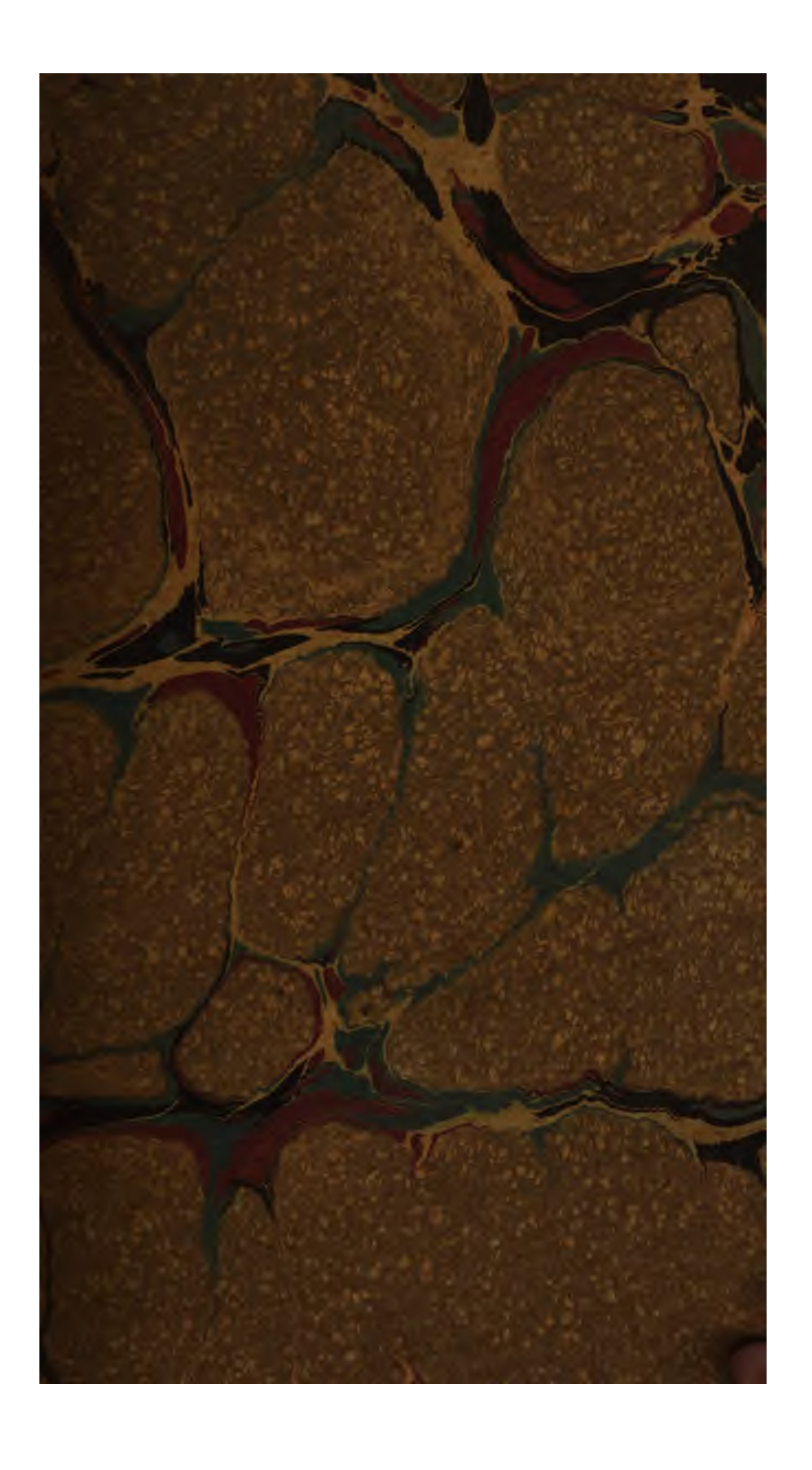
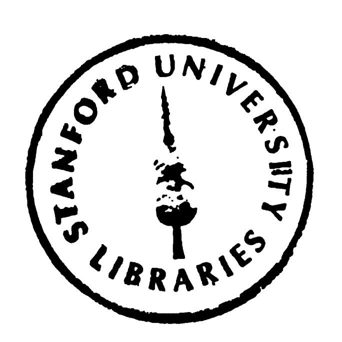


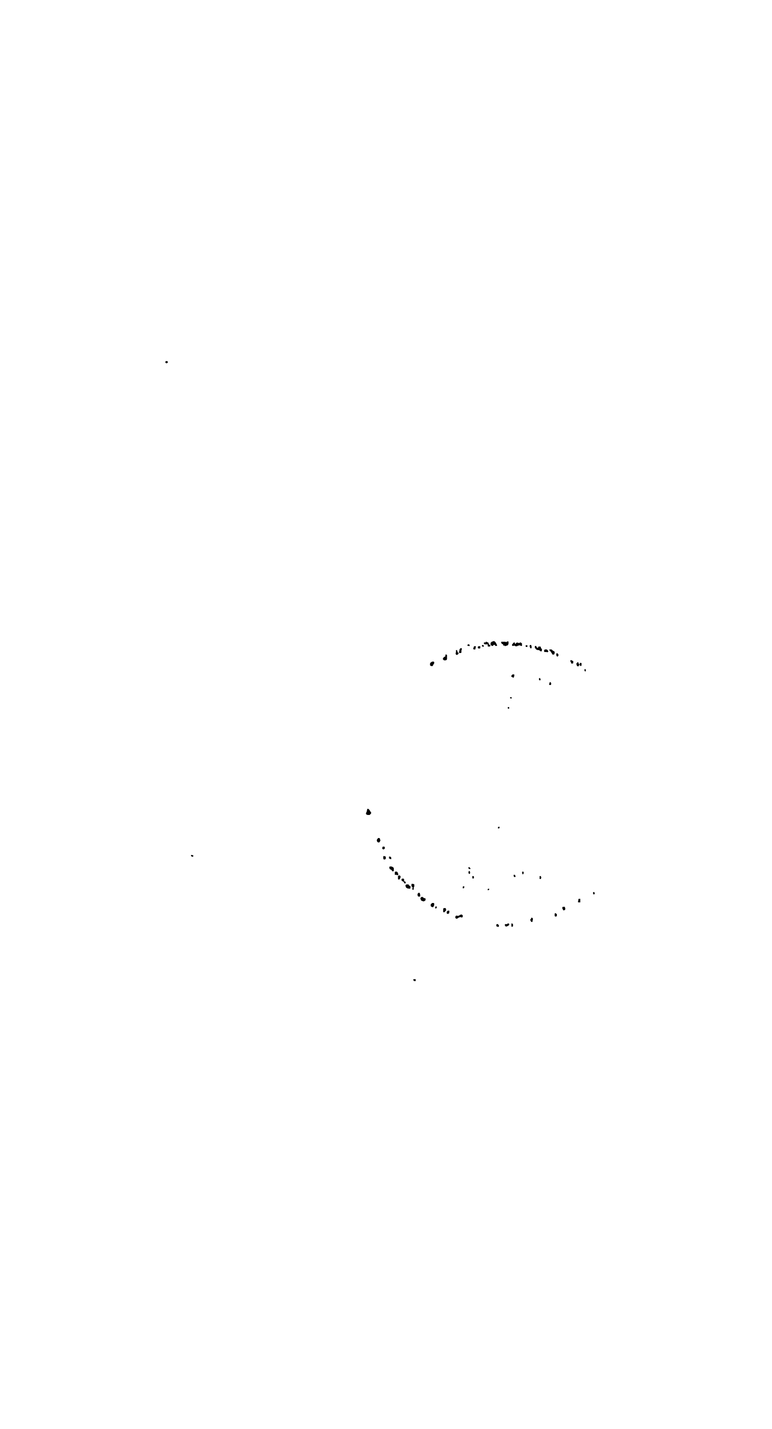


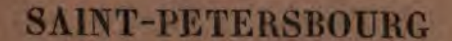


CHATEAU DE ROSNY
"LA SOLITUDE"
EX LIBRIS
MARGUERITE
STUDEMEISTER




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES





SAINT-PETERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829,

PAR J.-B. MAY.

Tome Deuxième.

PARIS.

A. LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL;
P. LEDOUX, BOULEVARD DES ITALIENS, N. 19.

1830



SAINT-PETERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829,

PAR J.-B. MAY.

Tome Deuxième.

PARIS.

A. LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL;
P. LEDOUX, BOULEVARD DES ITALIENS, N. 19.

1830



SAINT-PÉTERSBOURG

ET

LA RUSSIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE MIE,
RUE JOQUELET, N. 9, PLACE DE LA BOURSE.

SAINT-PETERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829,

PAR J.-B. MAY.

Tome Deuxième.

PARIS.

LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL;
P. LEDOUX, BOULEVARD DES ITALIENS, N. 19.

1830

SAINT-PÉTERSBOURG

ET

LA RUSSIE

EN 1829.

CHAPITRE PREMIER.

ROUTES.

Il y a deux manières de voyager très vite en Russie : la première, c'est de prodiguer les coups, non pas aux chevaux, qui naturellement ont assez d'ardeur, mais aux postillons indolens, et pour cela il faut être revêtu d'un caractère public respectable ; la seconde, c'est d'exciter l'émulation par des récompenses. Dans chaque lieu de relais on trouve un maître de poste, ayant maintenant rang d'officier, chargé d'examiner le passeport des voyageurs et de les expédier promptement ; mais quoiqu'il soit enjoint à ces fonctionnaires, par le réglement, d'agir avec

toute la célérité possible, on risquerait fort d'attendre chaque fois plusieurs heures, faute d'argumenter avec des menaces ou de l'argent; vils et rampans, comme presque tous les employés civils de leur nation, s'ils croient avoir affaire à quelqu'un d'assez en crédit pour leur nuire ou leur faire perdre leur place, il n'est sorte de de peines qu'ils ne se donnent pour paraître zélés; malgré le grade dont on a cru devoir les revêtir, afin de ne plus les exposer à être si souvent battus, ils en oublient souvent la dignité, pour atteler eux-mêmes, baisser le marche-pied et tendre la main pour recevoir quelques copecks de gratification; mais si l'on se montre honnête envers eux, ils vous méprisent et n'en prennent qu'à leur aise. Un étranger doit donc faire toujours l'homme d'importance pour leur imposer le respect; leur parler comme à d'abjects valets sur un ton impérieux et tranchant, et joindre à cela quelques libéralités : ainsi faisant, il peut être certain d'être obéi et de ne jamais éprouver de retard.

On ne trouve pas en Russie, comme en France, des diligences commodes et douces, allant d'une ville à l'autre, et de bonnes hôtelleries sur le chemin; il faut avoir une voiture en propriété

et la garnir d'un lit et de provisions de toutes espèces. Mais lorsqu'on sait s'arranger, cette manière n'en est pas moins agréable, surtout en hiver. Un traîneau de voyage couvert et pouvant contenir trois personnes ne coûte guère que trente ou quarante roubles, et chaque cheval de poste ne se paie qu'à raison de cinq copecks par verst, ce qui fait environ quatre sous de notre monnaie par lieue; le postillon n'est rétribué que suivant la générosité, encore peut-on, à la rigueur, ne rien lui donner du tout. Les routes sont larges et excellentes pendant les froids, mais détestables en automne ainsi qu'au printemps, à cause des pluies et des neiges fondues. On peut les parcourir sans crainte des voleurs; il est extrêmement rare d'en rencontrer. Dans de certaines forêts seulement les loups sont capables d'effrayer pendant la nuit, mais la clochette suspendue au-dessus du cheval de brancart suffit pour les intimider; il faut que la faim les presse beaucoup pour qu'ils osent se jeter même sur des enfans.

Les postillons ne conduisent point à cheval, ils se placent sur l'équipage, mais le moindre appui leur suffit. S'ils sont encouragés par l'espérance d'un bon *pour boire,* ils iront d'une

vitesse extrême, et ne cesseront de chanter depuis le moment de leur départ jusqu'à celui de leur arrivée. Cette gaîté n'est pas sans charme, c'est celle d'un enfant à qui l'on promet les étrennes. Le pauvre paysan russe, tenu toujours en tutèle, ne saurait avoir ni le caractère ni la gravité de l'homme honoré comme citoyen; sachant combien de vexations il supporte, les éclats de sa joie passagère doivent causer quelque plaisir à ceux dont sa triste condition excite l'intérêt. Il improvise des airs sur tous les sujets qui lui traversent la pensée, et mêle habituellement le nom des saints et de Dieu même aux vœux les plus bizarres. Avant d'arriver au pied d'une montagne qu'il faut gravir, il rassemble toute la force de son éloquence, et démontre à ses chevaux combien il serait humiliant pour eux de se ralentir pour un tel obstacle; s'ils le franchissent avec la rapidité qu'on attend de leur amour-propre, les louanges, les bénédictions leur sont prodiguées; mais, dans le cas contraire, on les accable de coups et de mépris; ce sont des lâches, qui n'obtiendront jamais le paradis, qui sont indignes de la moindre bienveillance.

La rareté des pierres en Russie fait que l'on construit souvent les routes avec des arbres tout

entiers, couchés en travers à côté les uns des autres; et cloués aux deux bouts. Si l'on avait soin de faire les réparations nécessaires, cette espèce de plancher, malgré les excavations formées par les pieds des chevaux, aurait du moins l'avantage d'éviter la boue, mais la négligence rend ces chemins très incommodes et très dangereux quand la neige ne les couvre pas. Beaucoup de madriers se détachent, se cassent usés par le temps, et menacent, par des bascules continuelles, de briser chevaux, voitures et voyageurs. On ne s'occupe d'aplanir ces difficultés que lorsque l'empereur fait annoncer son passage. Alors un nombre infini de paysans de corvée et la vertu des coups de bâton ont bientôt tout disposé pour le mieux, et le souverain félicite beaucoup les gouverneurs de ses provinces de l'ordre qu'ils y font régner.

L'hiver est donc la seule saison de l'année pendant laquelle on puisse voyager commodément en Russie. Un traîneau bien approvisionné dédommage de tout. Enveloppés dans de bonnes fourrures, mollement étendus sur des matelas ou lits de plumes qui adoucissent les secousses déjà si peu sensibles du traînage, ayant pour se réconforter des comestibles succulens et les

meilleurs vins de France ou d'Espagne, les nationaux riches font souvent ainsi quatre-vingts lieues en vingt-quatre heures, mangeant, buvant et dormant aussi bien que s'ils n'avaient pas quitté leur maison. Faisant administrer par leurs domestiques force corrections paternelles aux postillons inactifs, ils obtiennent par ce moyen ce qu'un étranger est contraint de payer en espèces.

Dans les misérables cabarets qui tiennent lieu d'hôtelleries, on ne trouve ni lits, ni draps, ni même de paille fraîche, mais en revanche la vermine n'y manque pas. Quand on a le malheur d'y passer la nuit, on en conserve long-temps le souvenir. Obligé de m'arrêter un soir, à cause de la rigueur du froid, dans l'un de ces cloaques, je me couchai sur un banc et m'endormis, couvert seulement d'un manteau. Le patron, par une impulsion de bonté, prit une de ses pelisses et me la jeta sur les pieds; il croyait faire une chose très charitable, mais je l'en aurais bien dispensé. Dévoré par les insectes dont il faisait sa compagnie la plus intime, je me réveillai bientôt en envoyant ses soins à tous les diables, et je fus plus de quinze jours sans pouvoir me délivrer de cette abominable engeance.

On compte de Pétersbourg à Moscou sept cent vingt-huit versts, environ cent quatre-vingt-deux lieues de France ; l'empereur et ses courriers font ce trajet quelquefois en moins de quarante heures. On nomme ces derniers feltiaigres, du mot allemand feldjäger (chasseur). Ils ont rang d'officier. Armés d'un sabre et de deux pistolets, afin de défendre au besoin leurs dépêches, il faut que tout se dérange pour eux ; j'ai vu des convois de plusieurs centaines de chariots pesamment chargés, être forcés de se jeter de côté dans la boue, pour laisser le haut du chemin aux ordonnances de l'autocrate. Je concevrais cette exigeance pendant la guerre, mais en tout temps il en est ainsi. Oserait-on bien mettre en comparaison les vils intérêts du peuple avec le bon plaisir du maître(1)?

Si les voleurs à main armée sont peu communs en Russie, les tours d'adresse et de friponnerie qui demandent moins de résolution

(1) Les feldjägers de la couronne ne se reposent presque jamais ; on les emploie à toutes les commissions. Les uns courent en Crimée chercher du raisin pour la table de l'empereur, les autres galopent vers la Sibérie afin d'en rapporter quelques peaux de renards noirs, dont on veut faire un présent à quelque belle dame. Ils ne résistent pas plus de dix ans à ce métier.

courageuse n'y sont pas rares. Un voyageur doit, à chaque station, porter des regards très attentifs sur ses malles et autres effets. Il ne doit s'en laisser imposer ni par l'habit ou les décorations des commis de la douane, ni par l'air de probité qu'il croira lire sur les visages. Plus on lui témoignera d'empressement et d'obligeance, plus il devra redoubler de précautions. Surpris en flagrance, ces escamoteurs effrontés ne se déconcertent point, ils prétendent que c'était une simple plaisanterie qu'ils voulaient faire, et trouveraient fort inconvenant qu'on s'en fâchât; ce n'est pas auprès des grands seigneurs qu'une pareille excuse est valable, mais celui qui est sans pouvoir n'a rien de mieux à faire que de s'en accommoder; de la colère et des imprécations l'exposeraient à mille avanies.

Indépendamment de la poste établie, on trouve sur les routes, de distance à distance, des paysans appelés *iemtchiki*, faisant paître leurs chevaux dans les champs, qui s'offrent à conduire les voyageurs moyennant un prix moindre que le taux ordinaire. Si les relais étaient marqués régulièrement, ce serait une manière fort économique, on ferait beaucoup de chemin pour

une très faible somme; mais comme ils n'ont point de correspondance fixe et sur laquelle on puisse toujours compter, le plus sage est de s'en tenir aux moyens positifs. Une voiture, quels que soient son volume et sa pesanteur, n'oblige point à payer au-dessus de quatre chevaux; s'il en faut davantage, la poste les fournit gratis; et tout calcul fait, il en coûte trois fois moins en Russie qu'en France pour voyager avec un équipage à soi.

Les bons chevaux russes sont très vifs et très vites. Dès qu'ils sont attelés, on a grand' peine à les contenir. Au signal donné ils partent rapides comme l'éclair, font six lieues en une heure, sans qu'il soit besoin de les exciter, et se tuent souvent à force d'ardeur. Quand les courriers reçoivent l'ordre d'aller en toute hâte, ils en crèvent un grand nombre, pour lesquels le gouvernement n'alloue au propriétaire qu'une somme de cinquante roubles à titre d'indemnité. Le service de l'empereur ne se fait pas bénir alors; quand on requiert des relais en son nom, ceux qui sont contraints de les fournir implorent le ciel et font mille signes de croix pour se préserver de malheur. Mais cette espérance est bien rarement confirmée. Un im-

pie dirait que les rois sont plus puissans que Dieu sur la terre, car rien ne les empêche de faire à leur volonté. La fortune et le sang des peuples leur appartiennent. Ce sont eux qu'il faudrait supplier, s'ils n'étaient pas sourds à la justice.

CHAPITRE II.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR.

Appelé par ses affaires dans quelques provinces de l'empire, un jeune Russe de mes amis, nommé Mikaël Alexevitch, me proposa de l'accompagner. Il avait du savoir, de la philosophie, chose assez rare parmi ses compatriotes. Je ne pouvais trouver de plus sûrs moyens de m'instruire des mœurs générales que dans un examen facilité par les connaissances et les observations mêmes d'un tel compagnon. J'acceptai, et nous partîmes de Pétersbourg sur la fin d'avril, saison très peu favorable sans doute, mais dont la nécessité nous forçait de braver les désagrémens.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers Kastrama, chef-lieu du gouvernement de ce nom, éloigné de Saint-Pétersbourg d'environ six cent quatre-vingts versts. Notre itinéraire était de passer par Novogorod et Jaroslaw, villes assez

intéressantes, la première surtout, à cause de son ancienne splendeur et des massacres dont elle fut témoin sous Iwan le menaçant et Iwan IV, dit le Grand, le plus exécrable de tous les monstres à face humaine. Tsarsko-Selo se trouvant sur notre chemin, je pris le temps d'observer les dehors et les jardins de ce fameux palais, bâti par Élisabeth avec un luxe du plus mauvais goût. L'architecture en est lourde et disproportionnée; la quantité d'ornemens et de dorures dont on a voulu l'embellir ne lui donne qu'un aspect ridicule. L'intérieur, dit-on, répond à l'apparence; partout beaucoup de frais et rien de gracieux; Paul Ier voulait en faire une caserne; c'eût été une de ses rares preuves de bon sens. Les jardins ont été tracés dans le genre anglais; on y trouve des montagnes, des prairies, des ruisseaux, des chaumières, des îles, des ponts, des ruines, des tombeaux de héros et de chiens chéris; tout cela est fort bien distribué et présente un coup d'œil agréable. Quelques jolis kiosques à la chinoise, jetés d'intervalle en intervalle, servent pendant l'été de logement aux aides-de-camp de l'empereur.

A trente versts de Tsarsko-Selo, nous trou-

vâmes Schlusselbourg, célèbre forteresse que Pierre-le-Grand regardait comme la clef de son empire, et qui ne sert plus maintenant que de prison d'état. Située dans une île, au milieu de la Néva, à l'endroit où ce fleuve sort du lac Ladoga, il était possible d'en faire une place imprenable. On y a travaillé avec soin. Les murailles qui l'entourent sont hautes et solides; huit tours rondes, crénelées, dominent la campagne et peuvent mettre à l'abri de toute surprise; un pont-levis est la seule entrée. Une étroite ouverture laissée au sommet des bâtimens permet à quelques faibles rayons de lumière de pénétrer dans les cachots où l'on retient les prisonniers; mais l'air ne peut s'y introduire. Cette disposition représente parfaitement l'esprit soupçonneux et cruel des despotes; jamais on n'obtient de permission pour visiter ces souterrains effrayans, il semble que la tyrannie tremble qu'on y entende les révélations accusatrices des morts contre sa puissance, ou les cris des victimes, vivantes encore, cherchant un écho dans la pitié, pour dire aux nations de quels actes sont capables ceux qui les gouvernent sans frein. C'est là que le malheureux Iwan, fils de la duchesse de Mecklenbourg,

subissant par l'ordre d'Élisabeth toutes les horreurs de la plus affreuse captivité, expia pendant vingt-trois ans le tort d'avoir été désigné par Anne pour lui succéder. Dégradant les ressorts de sa vie dans l'atmosphère infecte qu'il respirait, quand Pierre III, voulant déclarer illégitime la naissance de Paul et faire choix à son tour d'un successeur, vint interroger ce prince pour savoir s'il serait *bien aise* de redevenir empereur, il négligea, l'infortuné, de répondre d'abord à cette question, et borna ses vœux à demander *plus d'air*. Pierre III, touché de compassion, ordonna de construire pour Iwan un petit palais avec un jardin, dans la cour de la forteresse; mais la mort surprit l'un et l'autre avant l'exécution de ce bienfait. Marie, sœur de Pierre Ier, Eudoxie, sa première femme, Piper, ministre de Charles XII, et Biren, duc de Courlande, y furent également enfermés; combien d'autres victimes que l'on croyait seulement en exil ont péri dans ce gouffre, en proie à tous les déchiremens de la rage et du désespoir! Au moindre signe d'un autocrate les verrous peuvent s'ouvrir et se refermer à jamais.

La route, jusqu'à Novogorod, n'offre plus rien de remarquable. Elle est droite, pavée en

quelques endroits, continuée en poutres, et n'offre aux regards que l'aspect triste et monotone des sombres forêts qu'elle traverse. Point de villages, si ce n'est aux relais de poste; point de terres cultivées, de montagnes ni de vallées, rien enfin que des ifs, des bouleaux et des sapins, sous lesquels on entend parfois l'aigre cri des oiseaux de rapine ou le hurlement des loups. Les ours, de ce côté, sont aussi fort communs et peu craintifs. J'en vis un, en plein jour, au bord du chemin, fixant un œil de convoitise sur quelques vaches qui paissaient non loin d'un petit hameau. Le sol était assez découvert pour donner la facilité de le poursuivre. Sans faire arrêter notre voiture, je chargeai mon fusil de gros plomb, faute de balles, et ne mis pied à terre pour marcher à l'ennemi que lorsque nous en fûmes à soixante pas environ. Mon approche ne parut point l'intimider. J'étais sans doute plus ému que lui, car c'était la première fois de ma vie que je faisais une telle rencontre. Un domestique porteur d'un sabre me suivait, afin que je pusse m'en armer à l'instant si l'animal voulait se jeter sur moi. L'ayant fait lever par un coup de sifflet, quand je me crus à bonne portée, je le tirai à la tête, mais avec peu

de succès ; il secoua l'oreille, fit un grognement de colère et s'enfuit avec une vitesse dont je ne supposais pas une telle masse capable. Sans espoir de l'atteindre une seconde fois, je regrettai beaucoup de ne pas avoir eu d'abord de meilleures munitions, ma victoire eût été certaine.

Un grand nombre de dômes et de flèches lancés dans les airs signalent au loin Novôgorod ; on croit approcher d'une cité riche et puissante, et pourtant là où jadis résidaient quatre cent mille habitans, à peine si l'on en peut compter à présent quinze mille. Quelques palais déserts, d'autres tombant en ruines, rappellent l'ancienne grandeur de cette ville qui n'est que le fantôme de ce qu'elle fut. C'est une des plus anciennes de la Russie ; sa fondation date, selon l'annaliste Nestor, du milieu du cinquième siècle. Instituée long-temps comme république, le peuple donnait à son premier magistrat le titre de grand-duc, et seul avait droit de l'élire et de le déposer. Le commerce et les armes illustrèrent Novogorod ; elle servait d'entrepôt aux villes anséatiques ses alliées ; accrut son opulence, son territoire et sa force au point de faire passer en proverbe : *Quis contra Deos et magnam Novogorodiam ?* Mais les temps sont bien chan-

gés ! Soumise enfin par les chances de la guerre à la puissance des tsars de Russie, elle voulut s'affranchir d'un joug qui lui parut bientôt insupportable ; de nouvelles défaites l'épuisèrent. Réduite à demander miséricorde, on transporta ses principaux habitans à Moscou, ainsi que la cloche *éternelle*, regardée jusque-là comme le palladium de la liberté. Les murailles, les portes furent abattues, d'énormes contributions imposées, la Charte, les priviléges anéantis ; mais tous ces désastres n'étaient que le prélude de désastres plus grands encore. Indignés de tant de rigueur, quelques intrépides citoyens, après avoir entretenu de secrètes intelligences avec le roi de Pologne, rallumèrent le feu de la révolte ; une femme audacieuse, d'immortelle mémoire, Marpha, entraîna tout par son exemple. Iwan III, qui régnait alors, eut de nouveau à combattre Novogorod, et cette malheureuse ville, trois fois vaincue, expia par des flots de sang et la plus horrible dévastation son amour pour la liberté.

Un misérable rempart de terre, flanqué de vieilles tours, enferme ce qui reste de Novogorod. Les maisons y sont pour la plupart inhabitées. Des ruines, des broussailles, remplis-

sent les espaces occupés naguère par de riches palais et d'autres pompeux édifices. Le Volkoff, rivière large, profonde et rapide, traverse la ville; on la passe sur un pont de bateaux, qui s'ouvre à l'une de ses extrémités, quand se présentent les navires chargés de grains qui se rendent au canal Ladoga, pour l'approvisionnement de Pétersbourg. Novogorod se divise en deux quartiers, séparés par la rivière. On nomme celui qui est sur la rive gauche le quartier marchand, celui de la rive droite s'appelle quartier de Sainte-Sophie. Le premier n'est qu'une réunion de maisons de bois d'un aspect assez triste, parmi lesquelles on distingue le palais du gouverneur et grand nombre de vieilles églises et de couvens. A l'une des extrémités de ce quartier, se voient encore de superbes bâtimens desquels on a fait une fabrique de cordages et de voiles. Ces restes d'une ancienne splendeur, comparés à la dégradation actuelle, jettent la pensée dans de pénibles méditations : l'esclavage a frappé de mort ce que l'indépendance animait de la plus éclatante prospérité, la main de fer des tyrans écrase tout ce qu'elle saisit.

Une forteresse bâtie vers la fin du quinzième

siècle, pour dominer la ville et tenir les habitans dans le respect, forme le quartier de Sainte-Sophie, ainsi nommé de la cathédrale qui s'y trouve. L'enceinte en est vaste, les murailles encore assez hautes, quoique détériorées. L'église, construite par ordre de Vladimir, duc de Novogorod, en 1044, ressemble à toutes celles d'ancienne fondation. C'est un bâtiment carré, élevé et surmonté d'une coupole et de quatre dômes couverts en plomb doré. L'intérieur est assez curieux; on y remarque plusieurs tableaux de sujets sacrés, d'une facture bizarre et qui remonte aux premiers temps du christianisme. Il furent, dit-on, apportés d'Italie en Russie par les premiers missionnaires qui vinrent y prêcher l'Évangile. La mosaïque du sanctuaire est digne d'attention, non par la beauté de son travail, mais par son antiquité. Presque tous les princes de Novogorod sont enterrés dans cette cathédrale.

En quittant Novogorod, la route est un peu moins monotone, la campagne mieux cultivée, plus fertile, plus animée. A trente versts environ, près Bronitzi, relai de poste, on me fit remarquer le tombeau d'un célèbre magicien, dont les paysans n'osent approcher pendant la

nuit; c'est une petite montagne régulière surmontée d'une église bâtie tout exprès pour vaincre les maléfices, mais dont la vertu n'est pas encore parvenue à dissiper les terreurs populaires. L'influence de ce pauvre sorcier n'est pourtant guère maligne! La terre qui couvre sa dépouille présente un riant coup d'œil et beaucoup de fécondité. Aussitôt que nous eûmes changé de chevaux, j'interrogeai le postillon pour apprendre quels événemens surnaturels perpétuaient la foi des habitans de son village dans le pouvoir caché qu'ils redoutaient; il me fit deux ou trois contes plus absurdes les uns que les autres, auxquels il s'aperçut bien que je ne croyais pas. Redoublant de feu dans sa narration, s'épuisant en démonstrations inutiles, je le voyais enfin désespérer de me convaincre, lorsqu'un phénomène extraordinaire vint tout à coup corroborer ses argumens d'une manière invincible. Nous vîmes, à quelque distance devant nous, se détacher un nuage épais des hauteurs de l'atmosphère et tomber rapidement sur une forêt dans laquelle il nous fallait pénétrer pour suivre le chemin; des miasmes sulfureux blessaient déjà notre respiration. « Voyez-vous, dit en pâlissant le postillon,

voilà j'espère de quoi soumettre votre incrédulité ! Il ne faut pas rire des choses diaboliques ; des esprits malfaisans sont épars dans cette fumée, c'est le magicien qui les envoie pour nous tourmenter au passage ; arrêtons-nous et tâchons de les conjurer par des prières. » Aussitôt il se mit à faire mille dévotes contorsions ; mais en dépit de ses craintes, nous lui ordonnâmes d'avancer. L'obéissance lui coûtait, il fallut en venir aux menaces, aux argumens *ad hominem;* appréciant alors le positif mieux que le conjectural, il reprit les rênes en recommandant son âme à Dieu, et fut bien surpris de ne traverser qu'un brouillard, là où les obstacles de l'enfer semblaient être disposés.

Nous ne trouvâmes, jusqu'à Vischney-Voloschok, rien de bien remarquable ; mais cette ville elle-même est digne d'attention par sa prospérité, qui démontre combien la liberté est nécessaire à l'industrie. N'étant encore qu'un misérable village, son heureuse position frappa les regards de Catherine II. Elle y fit creuser le canal qui joint la Tvertza à la Masta, afin d'établir par eau une communication non interrompue de la Baltique à la mer Caspienne. Les habitans en furent affranchis, et de serfs apa-

thiques et fainéans qu'ils avaient été jusque-là, se changèrent en ouvriers ingénieux, en commerçans actifs : tout l'ensemble prit un autre aspect. Le mouvement, la vie, le bien-être, succédèrent à la langueur. On vit bien alors à quel point ce qui se fait par goût et par espérance est supérieur à ce qu'impose la contrainte et la force. Voloschok est maintenant une ville opulente ; elle a de beaux quais garnis de boutiques achalandées par les équipages des barques qui vont et viennent sans cesse pendant l'été, des rues larges et régulières, de vastes magasins ; mais à l'exception de quelques maisons appartenant à de riches particuliers, de l'église et de la cour de justice, tout le reste est en bois.

De Voloschok à Tarjok, on a soixante-douze versts à parcourir par une route assez fastidieuse ; mais l'arrivée dédommage. C'est à Tarjok que se fabriquent tous ces objets de cuir brodé que nous admirons à Paris. Les femmes seules sont occupées à ces ouvrages. C'est le commerce unique de la ville. Toutes les boutiques sont remplies de nécessaires, de bonnets, de souliers et de bottes en maroquin de toutes couleurs et d'un travail parfait. Il est

rare que des voyageurs passent sans faire des emplettes; elles n'entraînent pas à de grands frais. La main-d'œuvre est à si bas prix, qu'on ne peut résister aux instances des marchands, à l'attrait et au bon marché de ce qu'ils offrent. Tarjok, bâti presque tout en bois, contient vingt-huit églises et quelques édifices publics assez mal entretenus. Une source à laquelle la superstition attribue de grandes vertus, la rend encore célèbre par le grand nombre de pélerins qu'elle attire.

Twer, siége de gouvernement, au confluent de la Tvertza et du Volga, se trouve à soixante et quelques versts plus loin; cette ville, rebâtie par Catherine II après un incendie qui l'avait entièrement détruite, peut être regardée maintenant comme l'une des principales de la Russie. Ses rues, où l'on voit beaucoup de maisons de briques, sont aussi bien disposées que celles de Pétersbourg. Coupées toutes à angle droit, elles se réunissent à deux places régulières et spacieuses entourées de bâtimens remarquables. Twer est le principal entrepôt de la navigation du Volga, qui la divise; il y passe, année commune, cinq à six mille grands bateaux chargés de grains venant d'Astrakan et des rivages de la

mer Caspienne. Sur une petite montagne qui la domine, on voit la forteresse que fit construire en 1240 le grand-duc Jaroslaw II, pour arrêter les incursions des habitans de Novogorod. La ville, outre le palais du gouverneur, celui de l'évêque, celui de justice, la bourse et les prisons, renferme beaucoup d'églises, un grand séminaire, une académie et diverses écoles. A l'embouchure de la Tvertza, on montre aux voyageurs le célèbre couvent d'Otrotch, fondé par Jaroslaw, à la mémoire d'un de ses favoris, dont il avait fait le malheur. Voici ce qu'on en raconte :

Un jeune homme qu'on appelait Jegor, élevé à la cour du grand-duc de Twer, après avoir dédaigné les brillantes alliances auxquelles sa naissance et la faveur du souverain lui donnaient droit de prétendre, s'éprit tout à coup de la passion la plus vive pour la fille d'un pauvre sacristain, que le hasard lui avait fait rencontrer à la chasse. Elle se nommait Xénia ; jamais plus de beauté ne s'était offert aux regards dans une simple mortelle. Au moment où Jegor l'aperçut, elle confiait ses charmes aux eaux limpides du fleuve, il crut qu'elle en était la divinité, et voulut fuir de peur de l'offenser ; mais un feu

dévorant avait déjà pénétré son cœur. Retenu par la puissance d'un invincible amour, il ne peut détacher sa vue de l'objet enchanteur qui le subjugue. Aux alarmes de Xénia, il vit bientôt qu'elle n'était qu'une faible et timide fille; il s'éloigne par un effort, se cache, attend, revient à celle qu'il adore, et n'a plus de repos qu'il n'ait fait partager son ardeur.

Assuré d'un doux retour, Jegor, ivre de bonheur et d'espérance, vole à la cour du prince, lui fait l'aveu de sa tendresse et sollicite son agrément. Jaroslaw, charmé que son favori ait enfin rencontré une femme qui pût lui plaire, consent, ordonne les apprêts de l'hymen et veut l'honorer de sa présence. Déjà l'église est parée, le prêtre à l'autel attend les fiancés; ils viennent, un cri d'admiration accueille Xénia; mais à peine Jaroslaw a-t-il jeté les yeux sur elle, qu'une flamme subite le pénètre, le consume; à son tour il éprouve le pouvoir de tant de charmes et veut à tout prix les posséder. L'honneur et l'amitié sont muets dans son âme; n'écoutant que le nouveau sentiment qui le transporte, il fait arracher Jegor des bras de son amante, traîne à l'autel cette jeune fille éperdue, et l'unit à sa destinée en arrachant son consentement par la

menace d'immoler à sa vue un rival qu'il ne pourrait plus supporter.

Il triomphe, il se félicite; ses courtisans l'entourent, et par leurs acclamations rendent plus déchirante encore la douleur du malheureux Jegor. Celui-ci, livré à toutes les horreurs du désespoir, abandonné de ses amis, exhalant une rage impuissante, mit en lambeaux ses riches vêtemens, prit ceux de la misère, et courut dans les bois cacher ses larmes et ses regrets. Il erra long-temps sans que les regards des hommes pussent le découvrir. Enfin Jaroslaw, tourmenté de remords, en se rendant au temple témoin de sa perfidie, aperçut lui-même un pélerin absorbé dans la prière, et que son recueillement faisait remarquer par ceux qui l'environnaient. C'était Jegor qui venait demander à Dieu le terme de sa vie et de ses souffrances. Jaroslaw le pressa dans ses bras, l'inonda de ses pleurs en implorant un pardon que son repentir avait mérité; tout ce qui peut flatter l'amour-propre et l'ambition fut offert à Jegor. Mais cette âme flétrie sous le poids d'une immense infortune aspirait au ciel, et non pas à de vains honneurs; il n'était pas au pouvoir des hommes de réparer les maux qui l'avaient ulcérée. Jegor

bâtit une cellule à l'embouchure de la Tvertza, s'y retira, y mourut, et Jaroslaw, en expiation, éleva sur son tombeau le monastère d'Otrotch.

En quittant Twer nous nous dirigeâmes sur Jaroslaw, chef-lieu du gouvernement qui porte le nom du prince dont je viens de parler. C'est une assez belle ville, dont la population s'élève à vingt-cinq mille âmes environ. Nous nous arrêtâmes dans une bonne auberge, la meilleure de toute la route, ayant vue sur le Volga, et tenue je crois par un Allemand. Le fleuve était couvert de grands bateaux à voiles, dont le moindre avait soixante-dix hommes d'équipage pour le remonter pendant le calme ou les vents contraires; il présentait le tableau d'une activité bien entendue dont je n'avais pas encore vu d'exemple en Russie; mais les matelots étaient des Tatars qui, bien que sujets et tributaires du tsar, ont conservé des priviléges que n'ont point les Russes proprement dits, et montrent sur leurs physionomies et dans leurs habitudes toute la fierté primitive de leur sang. Ils sont intelligens, infatigables, pleins de zèle, mais violens et redoutables quand on les maltraite. Quelques patrons à longues moustaches entrèrent dans la salle où nous dînions, saluèrent avec assurance

et se mirent à table auprès de nous. J'observai leur énorme appétit et la quantité prodigieuse d'eau-de-vie qu'ils burent sans manifester d'ivresse. Au dessert nous vîmes paraître une demi-douzaine de violons, timbaliers et joueurs de harpe italiens, qui firent entendre l'ouverture de *Lodoïska* et du *Calife de Bagdad.* Je ne saurais dire combien cette musique, née à Paris, me fit éprouver de plaisir, malgré la mauvaise exécution et le vacarme que les Tatars y ajoutaient, en battant la mesure à grands coups et par les cris de joie qu'ils poussaient. L'orateur de la troupe ambulante leur avait expliqué le motif de la première symphonie; c'était l'œuvre d'un illustre compositeur français, faite expressément pour célébrer la gloire de leur nation; ils étaient enchantés, et je partageais leur enthousiasme, à cette différence près de la patrie et des souvenirs. Ces braves gens s'animèrent d'une si bruyante ardeur et firent tant de fois recommencer les virtuoses, qu'il ne nous fut plus possible d'y tenir. Nous sortîmes pour visiter quelques églises peu remarquables, le port et les manufactures. On fabrique à Jaroslaw beaucoup de toiles et de cuirs livrés au commerce à très bas prix. Il y a aussi des papeteries, mais leurs produits sont

détestables. Quinze lieues environ nous restaient à faire pour arriver à Kastrama; les chemins étaient affreux, cependant en quatre heures nous parvînmes à les franchir.

Kastrama est située sur la rive gauche du Volga; ce fleuve est là dans toute sa largeur; elle a près de quatre versts. Nous le traversâmes par un vent très violent à dix heures du soir sur la foi des bateliers, qui malgré leur adresse et leur habitude pensèrent un moment couler bas. Les vagues frappaient la barque avec tant de fureur, elles nous baignaient si complétement, qu'on aurait pu se croire en pleine mer pendant une tempête. Le courant nous avait fait dévier de plus d'un quart de lieue; aveuglés et battus par la pluie, ce ne fut qu'à grand' peine et tout transis que nous gagnâmes la ville, où, Dieu merci, un bon gîte nous attendait.

Grace à mon compagnon de voyage, qui était parent d'une des principales autorités du pays, nous fûmes partout reçus à bras ouverts; de tous côtés nous venaient des invitations, et pendant un mois de séjour, il nous fut impossible de répondre à la moitié de celles que la politique nous adressa. Je me trouvai, par ricochet, entouré d'attentions, de prévenances

qui souvent me fatiguaient, car ce n'était assurément pas à ma personne qu'on faisait tant d'honneur, mais à l'ami d'un homme qui pouvait avoir quelque influence.

Les momens qui m'apportaient le moins d'ennui étaient ceux que je passais dans la compagnie d'un jeune Suisse, précepteur des enfans du gouverneur. Il avait de l'esprit, de l'instruction; mais une mélancolie profonde l'empêchait de se faire valoir. Il regrettait son pays, sa famille, et n'habitait la Russie que par nécessité. Un sol ingrat et sans prestige neutralisait ses facultés; cependant, comme nous étions pour ainsi dire compatriotes, nos souvenirs confondus le ranimèrent de quelque énergie. Nos têtes s'échauffaient parfois en rappelant la France, en citant sa littérature, les grands hommes qui l'ont illustrée, sa gloire, ses révolutions, ses malheurs. Après cela nous jetions nos regards sur les Russes : quelle nullité ! quel avilissement ! esclaves qu'ils sont, tout chez eux porte l'ignoble empreinte des chaînes imposées par la tyrannie; jamais d'accens généreux en faveur du faible opprimé, jamais d'élévation dans la pensée, point de justice, point de loi que celle du maître; au lieu de citoyens libres et dignes, une

foule de malheureux agenouillés, prosternés devant le caprice qui les gouverne. Ah! me disait dans ses momens d'exaltation mon nouvel ami, je ne puis plus vivre sur cette terre frappée de malédiction, non, je ne puis plus y vivre; il faut à tout prix que je respire un air moins corrompu; il y a six ans que je languis sous sa mortelle influence, je m'use, je m'éteins; ce supplice est trop prolongé, ma force y succomberait.

Je tâchai malgré tout de le ramener à la patience. Quelque temps encore, et ses économies pouvaient lui donner une existence nouvelle, affranchie de soins et d'inquiétudes; il écoutait mes conseils avec chagrin, hâtait de tous ses vœux l'instant qui devait le dégager de sa parole envers le gouverneur, accusait la lenteur des jours, et, seul, retombait dans sa pénible rêverie. Une fois, que nous étions à sa fenêtre, les regards errans sur la triste campagne, il me fit remarquer un village tatar, but habituel de ses promenades, et surtout une maison plus élevée que les autres. Voilà, me dit-il, une petite mosquée à laquelle je vais souvent faire visite; ce n'est pas que je sois plus islamiste que chrétien, les Russes par leurs grimaces m'ont dégoûté des

religions; je suis attiré là par le vénérable pasteur de cette colonie, vieillard octogénaire, dont l'âme fière et noble respire et comprend les épanchemens de la mienne. Je vous le ferai connaître. On s'imagine généralement en Europe que les Tatars ou Tartares sont des brigands plongés dans la plus crasse ignorance, et dont le meurtre et le pillage sont les coutumes favorites: on se trompe. Ils ont des manuscrits fort anciens dans leur langue, qui prouvent du génie, de l'observation et des connaissances très étendues. Ils ont de belles copies du *Koran*, qu'on apprend de bonne heure aux enfans, non seulement à lire, mais à transcrire. L'intérieur de leurs habitations est tenu avec une propreté exemplaire; ils exercent l'hospitalité avec un désintéressement sans bornes, épargnent l'ennemi désarmé et ne se montrent implacables qu'envers la perfidie. Les hordes par lesquelles les Russes se font suivre à la guerre, composées d'élémens hétérogènes réunis sans ordre, sans discipline, doivent signaler peu de bravoure, parce qu'elles combattent pour une cause étrangère; mais reformez les Tatars en corps de nation, laissez entre eux renaître la confiance et l'harmonie, ils retrouveront leur ancienne va-

leur et brilleront de nouveau par les armes et l'intrépidité.

Le lendemain au soir nous nous dirigeâmes vers la chaumière du vieil iman. Ne vous étonnez pas, me dit le jeune Suisse, du charme que je trouve dans la société de cet homme; je suis né républicain, les mœurs de mon pays sont simples, douces, mais non pas serviles, j'en revois quelque chose en lui; notre amour pour la liberté se ressemble, il ose me parler franchement. Tout ce qui l'entoure le chérit, le respecte, je ne crois pas qu'en toute sa vie il ait commis une seule action contraire au bien. Et que vois-je dans la maison du gouverneur? Un tableau tout opposé. Des gens qui viennent faire leur cour au pouvoir à force de courbettes, d'expressions mielleuses, d'empressemens semblables à ceux des valets; examinez ensuite ce qu'ils sont envers leurs inférieurs; quel orgueil! quelle tyrannie! Je ne puis pas m'habituer à ces manières, mon épine dorsale a plus de roideur depuis que j'en vois tant d'autres se courber, et les malheureux m'inspirent plus d'intérêt à mesure qu'un indigne exemple s'efforce de me rendre impitoyable.

Nous trouvâmes le prêtre tatar assis, fumant

et lisant près de deux femmes, l'une vieille, l'autre âgée de vingt ans environ, qui se retirèrent à notre approche. Il se leva pour nous faire honneur, nous dit de prendre place, et nous apporta lui-même des pipes, du miel et du café. « Vous pardonnerez, lui dit mon introducteur, la liberté que j'ai prise de vous amener un de mes amis; il voyage et tâche de s'instruire; c'est pour lui laisser un agréable souvenir de ce pays que je vous l'ai présenté. — Ne le prévenez pas tant en ma faveur, répondit le vieillard en souriant, il pourrait trouver du mécompte. Après quelques échanges de politesses, j'essayai de le faire causer sur des matières politiques relatives à sa nation. Il n'est plus d'espoir, me dit-il; dans ce pays dont nous fûmes les maîtres, à notre tour nous sommes esclaves. Ce sont des révolutions qui ne doivent pas étonner. La fortune est changeante, et l'on peut s'attendre toujours à des secousses, à des bouleversemens funestes, là où les hommes n'écoutent que leurs passions, leur enthousiasme, au lieu de prêter l'oreille aux leçons de la sagesse. Nos conquêtes ont fait notre perte par la confiance qu'elles nous ont inspirée. Nous nous sommes crus invincibles, et les revers sont arrivés. Il

faut aux hommes d'autres goûts que ceux de la guerre ; la force n'établit aucun droit légitime, car dès qu'on la surmonte on devient le maître. Tant que les Russes verront une proie sur laquelle ils pourront se jeter, leur gouvernement se maintiendra tel qu'il est ; mais s'ils demeurent chez eux, le vice des institutions les amènera certainement à s'entredéchirer.—J'espère, lui dis-je, que vous n'exprimez point de pareilles opinions devant ceux dont vous parlez ?—Je n'ai point de rapports avec eux, me répondit-il, je suis trop peu de chose pour qu'ils me recherchent, et je ne cours point leur jeter mes pensées à la tête; pourtant, s'ils m'interrogeaient, je m'expliquerais aussi franchement que je le fais ici ; l'hypocrisie ne m'a pas encore gagné. Qu'ai-je à craindre ? N'ai-je pas un pied dans la tombe ? Qu'on m'y pousse tout-à-fait, plus tôt, plus tard, cela n'importe. D'ailleurs je ne prêche que la paix dans ce village ; à la faveur de notre croyance religieuse, nous vivons à part, en famille, non pas tout-à-fait libres, mais moins vexés que les paysans russes, car nous ne payons tribut qu'à la couronne, ce qui vaut mieux que d'avoir affaire à de petits seigneurs fantasques et sans pudeur. Notre principale

occupation est la pêche, nous n'allons à la ville que pour en vendre le produit, sans nous mêler en rien de ce qui s'y dit ou s'y fait. Enfin nous vivons en étrangers au milieu d'un pays qu'on veut nous faire considérer comme notre patrie, et dans lequel nous ne restons que par contrainte. — Étiez-vous donc bien plus heureux, lui demandai-je, avant d'être soumis au sceptre moscovite? Vos chefs ne faisaient-ils pas sentir leur puissance d'une manière aussi despotique? Aviez-vous des garanties, des lois plus fortes que leur volonté? — Nous avions de la justice, répliqua-t-il vivement, nos kans n'étaient point héréditaires; le plus capable de commander, d'après le jugement des anciens, était élu. Nous étions ses soldats et non pas ses esclaves. Quand il fallait combattre, on le voyait toujours à notre tête. Les distinctions ne s'accordaient qu'à ceux qui les avaient méritées par des actions d'éclat. Dans le partage du butin chacun avait un droit égal; les chances de la guerre étaient communes à tous, et pendant la paix la sage autorité des plus respectables vieillards servait de code et de réglemens dans toutes les tribus. Vous ne direz sans doute pas que les Russes l'emportent sur nous par la bonté des institutions, et qu'ils

aient un caractère national plus relevé, plus honorable que le nôtre avant que nous subissions leur joug! Si vous saviez combien ils se sont montrés féroces dans l'ivresse de la victoire!..... Mais laissons cela pour aujourd'hui; revenez me voir, et je vous apprendrai à les connaître. L'effusion du sang me fait horreur, je ne désire que l'oubli des offenses et la concorde générale; mais les souvenirs me font quelquefois éprouver qu'il est des cas où l'humaine vertu ne saurait repousser les désirs de la vengeance. »

Nous le quittâmes un peu ému. Malgré la profonde bonté de son âme, il avait laissé paraître une indignation si véhémente en parlant des Russes en dernier lieu, que j'étais curieux de savoir quels étaient ses motifs pour joindre envers eux tant d'aversion à tant de mépris, et je me promettais bien de lui rappeler sa parole. Notre conversation s'était soutenue en français. Comment se fait-il, dis-je à mon compagnon, que ce pauvre vieux Tatar parle si facilement notre langue? C'est moi, me répondit-il, qui la lui enseigne depuis quatre ans. Il a beaucoup d'intelligence, et malgré son grand âge, ses facultés sont encore vigoureuses. Je lui ai prêté Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Montesquieu,

et le résumé de toutes les philosophies anciennes et modernes, par Johanne Gottlieb Buhle, traduit. Si quelques constructions de phrases l'embarrassent, je tâche de les lui expliquer, et la pénétration de son esprit saisit alors toutes les nuances des argumens. En échange, il m'apprend à lire dans ses chroniques; mais je prends infiniment plus de peine que lui, sans faire autant de progrès. Il professe la religion mahométane, sans y croire, et comme persuadé seulement que puisqu'il en faut au vulgaire, autant vaut celle-là qu'une autre. Loin de traiter les chrétiens de chiens d'infidèles, personne plus que lui n'admire Jésus-Christ. Dans son opinion, c'est le plus sublime des législateurs, une perfection d'homme. Mais ne lui parlez ni du pape, ni des prêtres catholiques, ni des prêtres grecs! Il regarde les premiers comme de dangereux hypocrites, les autres comme d'ignares ivrognes qui ne méritent ni foi ni respect. Vous dire qu'il pense mieux du mufti et de ses imans, je ne le crois pas; et pour son compte, je suis intimement convaincu qu'il n'exerce le sacerdoce qu'afin de profiter de ce caractère sacré pour rendre meilleurs ceux qu'il est chargé d'instruire.

En rentrant au logis, Mikaël Alexevitch me fit part d'une invitation pour dîner tous les deux le lendemain à la campagne, et qu'il avait acceptée. C'était chez un employé supérieur dans le monopole des eaux-de-vie, ayant rang de colonel, grand chasseur; et qui devait nous faire courir le lièvre avant de nous mettre à table. J'étais las de festins et de cérémonies, mais la partie de chasse me plaisait; nous fûmes ponctuels au rendez-vous.

Quelques uns des amateurs de la contrée s'étaient réunis et nous attendaient avec impatience. On nous avait préparé des chevaux cosaques très fins et tout l'équipage nécessaire. Vingt lévriers polonais, de petite taille, mais bien faits, étaient accouplés et nous suivirent conduits par des valets sur le terrain, où l'on en détacha d'abord quatre. Nous commençâmes alors à galoper à droite et à gauche. Le gibier, malgré la grande quantité des oiseaux de proie, était assez commun et se laissait facilement découvrir à cause de sa robe d'hiver. En moins d'une heure nos chiens happèrent huit lièvres blancs; nos chevaux, d'une vitesse extrême, excellens d'haleine surtout, arrivaient presque aussitôt la prise. Cet exercice m'aurait semblé

fort agréable sans le dégât qu'il occasionnait. Des champs nouvellement ensemencés furent tout bouleversés. J'en fis l'observation à la personne qui se trouvait le plus près de moi. « Bah! bah! ce n'est rien, me répondit-elle, les paysans referont cela; il faut bien qu'ils s'occupent. » La pluie étant venue, nous nous ralliâmes et reprîmes le chemin du château. En traversant un village, une députation des habitans, après mille saluts jusqu'à terre, vint porter plainte à notre hôte, par l'organe de l'orateur le plus brillant d'entre eux, sur la mauvaise qualité des eaux-de-vie qu'on leur vendait au cabaret. Il écouta leurs doléances d'un air tout-à-fait paternel, et se mit en devoir de leur rendre justice à l'instant. Nous entrâmes tous chez le falsificateur accusé; un pèse-liqueurs fut apporté, et l'on trouva qu'en effet plusieurs degrés manquaient à l'ordonnance. Le grand vérificateur fit de suite agenouiller le coupable, et de sa noble main, armée d'un fouet solide, lui distribua une quarantaine de coups bien appliqués, après lesquels je demandai sa grâce et l'obtins. Quel pays! me disais-je, et quelle justice! est-il possible d'enseigner la pratique de l'honneur aux

hommes en les traitant ainsi? Point de préceptes, point de morale, des coups selon le caprice, voilà comme on gouverne ce peuple, qu'une sage administration pourrait si bien tirer de son abaissement!... Après le prononcé et l'exécution de la sentence, étant tous remontés à cheval, Mikaël Alexevitch me voyant rêveur, devina bien ce qui m'occupait, et me demanda ce que je pensais d'une telle fustigation? Je déplore ces moyens de punir, lui répondis-je, ils dégradent sans corriger; mais dans le cas où ils viennent d'être mis en usage, on peut voir du moins l'intention de réprimer une faute réelle. Notre hôte est un honnête homme qui ne veut pas tolérer la fraude et qui n'a que le tort de la châtier à la russe. Vous vous mécomptez singulièrement, répliqua Mikaël en laissant échapper un éclat de rire. Le batteur et le battu sont tous deux parfaitement d'accord; l'un est convenu de fermer les yeux autant que possible sur les friponneries du cabaretier, moyennant partage des profits; celui-ci de recevoir des coups de temps à autre, pour faire croire aux paysans que l'autorité veille à leurs intérêts. Dans tous les cercles de gouvernement, il en est ainsi, et l'honnête homme dont vous parlez

n'afficherait pas tant de luxe et ferait bien moins d'étalage s'il était réduit aux simples appointemens de sa place. Les choses se font comme cela; il ne faut pas que votre front se rembrunisse, prenez votre parti en brave, car vous en verrez bien d'autres.

En arrivant au château, chacun de nous passant dans la chambre qui lui fut désignée, mit de l'ordre dans sa toilette et descendit ensuite au salon pour y faire une partie de whisth en attendant l'heure du dîner. La stérilité des esprits était si visible, qu'on n'aurait pas pu suivre une conversation de quelque intérêt jusqu'au moment d'être servi. L'amphitryon se piqua d'honneur, la recherche et la profusion présidèrent au festin. Les bons vins de France n'étaient point épargnés, et je fêtai volontiers ce souvenir de ma patrie. Au dessert on me fit goûter du vin des bords du Don; il me parut égal en qualité à notre meilleur Champagne, seulement il est moins bien travaillé. Tout le monde était en belle humeur, lorsque nous fûmes importunés par les cris d'un enfant malade couché sur un sopha dans une chambre voisine. Je demandai ce que pouvait avoir ce pauvre petit, on me répondit qu'il était phtisique et paralytique, et

que nul remède n'avait encore pu le soulager de ses maux. Que ne le menez-vous près de notre saint archimandrite? s'écria l'un des assistans, la cure serait bientôt opérée, votre enfant reprendrait son embonpoint et ferait des entrechats. C'est bien mon intention, dit le père; un pan de la robe du saint passé sur le corps de mon fils lui fera plus de bien que tous les secours de la pharmacie. Je demandai encore ce que c'était que ce saint dont le pan de la robe avait la vertu d'engraisser les enfans étiques et de faire danser les perclus. C'est, me dit un des plus graves de l'assemblée, un exemple frappant de la haute puissance divine, un vrai prodige, un miracle enfin. Ce vertueux prieur est mort il y a près de deux siècles dans un fauteuil où il est resté depuis ce temps aussi bien conservé que si la vie ne l'avait pas quitté. Il est seulement un peu pâle, mais le jour de Pâques, le jour mémorable où Notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, ses joues se colorent très-visiblement, il s'incline devant tous ceux qui s'approchent, et prononce très-distinctement ces paroles : « *Christos Voscress*. » Quoique inanimé pendant tout le reste de l'année, le ciel lui transmet une partie de sa puissance. Le simple

conctact de sa main ou de ses vêtemens suffit pour délivrer les malades de leurs souffrances. Il en a déjà guéri un nombre prodigieux. Ne sachant si le narrateur voulait se moquer de moi ou faire une plaisanterie pour nous divertir, je me tournai vers Mikaël pour interroger ses regards. Ce que vous entendez peut vous surprendre encore, me dit-il tout bas, tâchez de ne pas rire toutefois, car on en serait fort scandalisé. Ces gens-là donnent à plein collier dans l'absurde; ils croient ce qu'ils disent ici. La momie dont il est question est la propriété d'un couvent des environs de Koursk. Les moines sont habiles en supercheries! tous les moyens d'attraper de l'argent leur sont licites. Ce qui cause l'étonnement et l'admiration des sots avec qui nous sommes, est sans doute l'effet d'un mécanisme tout simple; quant aux miracles, vous savez à quoi vous en tenir. Les faibles cerveaux sont toujours tentés de croire au merveilleux; voilà ce qui explique le succès des imposteurs.

Le Champagne coulait à grands flots. Les Russes, une fois en orgie, ne s'arrêtent point; tant de rasades et de libations avaient troublé toutes les têtes; on ne s'entendait plus. Mikaël et moi, nous songeâmes au départ. Une place

restant inoccupée dans notre voiture, nous l'offrîmes au dévot personnage qui nous avait raconté l'histoire de l'archimandrite, et que nous pouvions, sans trop nous détourner, remettre chez lui. C'était faire acte d'humanité, car ce brave homme se trouvait dans une situation à avoir besoin de secours pendant le trajet, et son cocher, imitant la sobriété dont il avait si souvent l'exemple sous les yeux, était plus ivre encore. A peine avions-nous fait quelques versts, qu'une oppression étouffante le saisit. Il était gros et sanguin, approchait de la soixantaine; on pouvait craindre l'apoplexie. Nous pressâmes les chevaux, et parvenus à l'entrée d'un village, nous nous procurâmes un peu d'eau chaude assez sale, et la fîmes avaler de force au malade. Une expectoration abondante s'ensuivit et le soulagea promptement. Dans son ignoble stupidité, il marmottait des actions de grâces envers les saints du paradis, et s'épuisait en signes de croix accompagnés chaque fois d'un profond salut. Fort heureusement sa demeure n'était pas éloignée, et nous fûmes bientôt délivrés d'une si dégoûtante compagnie. Un vieillard qui ne mérite aucun respect est un être bien repoussant!

J'attendais avec impatience le moment de revoir le bon prêtre tatar et de l'écouter. Son caractère privé, son jugement, ses mœurs, étaient si différens de ce que j'observais chez les Russes, et de l'image sous laquelle je m'étais représenté sa nation, que j'éprouvais pour lui une sorte d'enthousiasme. J'allai donc le jour suivant, à l'heure convenue, reprendre son ami, le jeune Suisse, et nous nous acheminâmes vers sa maison en causant de mes remarques de la veille. Ce n'était, selon ce dernier, que des bagatelles qui ne me feraient aucune impression si j'avais fait dans le pays un séjour aussi long que le sien.

Nous fûmes reçus, comme la première fois, avec une cordialité simple et franche. Mes fils, nous dit notre hôte, je ne veux pas vous occuper par un récit fait de vive voix, les gens de mon âge sont verbeux et fatigans, et, de plus, je ne m'exprime en français, comme on s'en aperçoit bien, qu'avec une grande difficulté. Pour exécuter ma promesse, je me suis contenté d'écrire ce que je devais vous raconter. Cela fera mieux votre compte, vous débrouillerez plus facilement mon galimatias. Ce soir nous souperons ensemble. Je ne vous servirai pas des

mets bien délicats, bien apprêtés, mais vous les accepterez pour me faire honneur et plaisir. Je hasardai de lui demander si ses femmes nous tiendraient compagnie. Elles ne sont pas dans l'habitude, me dit-il, de vivre familièrement avec les hommes; leur existence est très-silencieuse. Vos regards les gêneraient et notre conversation ne leur offrirait aucun attrait. Ne croyez pas que j'en sois jaloux, comme le sont d'ordinaire les mahométans, je ne pousse pas à ce point la folie. L'une est ma compagne depuis quarante ans; la pauvre vieille n'est guère capable d'éveiller les désirs de l'amour; l'autre est jeune et jolie, il est vrai, mais je lui sers plutôt de père que d'époux. Toutes deux partageront mon faible héritage, et la plus jeune pourra trouver alors à s'unir plus convenablement.

Le vieillard jusqu'alors ne m'avait pas donné lieu de suspecter sa bonne foi, mais ici je me permis d'en douter, et mon ami le Suisse était secrètement de mon avis; il me l'avoua quand nous fûmes libres de nous communiquer nos réflexions. Les meilleurs philosophes ne sont pas exempts de faiblesses; déjà c'était beaucoup de trouver chez un Tatar, un homme éloigné

de toute véritable civilisation, un aussi grand fonds de sagesse et de tolérance, sans exiger encore qu'il fût délivré de quelques petits ridicules. Celui-ci était assurément jaloux : son attachement pour sa jeune femme n'avait pas toute la pureté, tout le désintéressement qu'il disait, mais on pouvait l'excuser, eu égard aux coutumes ainsi qu'aux charmes de celle qui l'inspirait. Nous soupâmes donc en triumvirat seulement. J'eus quelque peine à n'en pas paraître piqué, et notre hôte me plut un peu moins qu'à notre première entrevue; toutefois, par un examen mieux fait, j'appréciai que la loi qui prescrit de telles réserves entre les deux sexes est plus raisonnable qu'absurbe, et je revins aux sentimens que devait faire naître la justice.

Il me fut impossible de lire le manuscrit dans l'état où il se trouvait. Quand une expression française ne rendait pas exactement la clarté du sujet, le narrateur mettait la phrase en russe ou en langue tatare; le jeune Suisse me transcrivit le tout et s'attacha spécialement au sens littéral. On ne m'accusera pas sans doute d'avoir essayé d'en faire une espèce de roman; il eût été facile de broder sur un semblable canevas, et de le

rendre beaucoup plus intéressant par les détails. Loin d'ajouter aucune fiction, je ne le rapporte qu'après en avoir élagué tout ce qui pouvait nuire à la rapidité narrative.

CHAPITRE III.

UNE FAMILLE TATARE.

« Lorsqu'en 1784, après l'abdication forcée de notre kan et la réunion de la Crimée à l'empire de Russie, on nous donna pour gouverneur suprême le fameux Patioumkine, nous crûmes qu'en exécution des traités, nous ne serions contraints d'obéir qu'à des lois équitables et jamais aux flatteurs d'un despote en sous ordre, qui s'arrogeraient eux-mêmes le droit de commander en tyrans. Dans la crainte sans doute d'une révolte nouvelle plus terrible que celle arrivée en 1776, on ne nous fit pas d'abord éprouver d'insupportables vexations, mais le caractère impérieux de notre dominateur ne ménagea plus rien dès qu'une armée puissante, entièrement dévouée à ses caprices, occupa le pays et fut en état de paralyser nos efforts. Nos premières plaintes contre l'arbitraire ne furent écoutées qu'avec mépris; on ne tarda pas à nous

faire un crime des autres. Patioumkine avait cessé d'être l'amant en titre de sa souveraine, mais il n'exerçait pas moins dans les affaires publiques une influence illimitée, et pour le dédommager de la perte de son cœur, Catherine lui prodiguait toutes les grâces qui pouvaient enorgueillir son insatiable ambition. Il se flattait d'être nommé roi de la Tauride, et s'essayait à régner par les actes les plus hardis de la puissance. Ceux qui s'attachaient à sa fortune, qui montraient ou parvenaient à feindre un fanatique enthousiasme pour sa gloire, un respect idolâtre pour sa personne, pouvaient tout se permettre envers le malheureux peuple que les chances de la guerre et les honteuses concessions de la Porte ottomane avaient soumis au sceptre moscovite. Les Tatars de la Crimée, qui devaient, aux termes des engagemens respectifs et sur la foi de la tzarine, conserver leurs franchises, furent faits esclaves comme les paysans russes. Leurs terres, leurs personnes, devinrent la proie des favoris de Patioumkine. On nous partagea comme de vils troupeaux, et nos sueurs, notre sang, durent engraisser les traîtres avec qui nous avions cru former une alliance fraternelle. Habitués depuis long-temps à l'in-

dépendance, préférant la mort à l'ignominie, beaucoup d'entre nous brisèrent sur le front de leurs maîtres les chaînes dont on les avait chargés. A l'appel fait à la justice, la force avait seule répondu, et nos fureurs étaient légitimées par les odieux traitemens qu'on nous faisait subir. Du moment où quelque résistance fut opposée à la tyrannie, les échafauds furent en permanence. Nos plus illustres chefs périrent dans d'horribles supplices, pour avoir élevé leur voix généreuse contre la violation du pacte qui devait garantir nos biens et notre liberté. Les lieutenans russes, voyant que la mort ne pouvait intimider les Tatars, prirent d'autres moyens de s'en défaire. Après les avoir martyrisés sous le knout et le fer brûlant des bourreaux, on en peupla les mines de la couronne. Les femmes n'étaient point épargnées; un murmure échappait-il à leur indignation quand on les forçait d'assister aux tortures de quelques malheureux, elles avaient à l'instant les épaules déchirées par mille coups de baguettes, étaient ensuite employées aux travaux les plus accablans, et succombaient enfin d'épuisement, de douleur et de désespoir. Oh! combien de malédictions s'accumulèrent sur la tête de nos infâmes oppresseurs!

Combien, si le ciel châtie dans une autre vie les criminels impunis sur la terre, ceux qui nous ont fait tant souffrir doivent endurer de tourmens! Ces abominables hypocrites avaient pourtant sans cesse le nom de leur Dieu à la bouche! Une ardente ferveur paraissait les animer quand ils ordonnaient les sanglantes exécutions d'hommes auxquels on n'avait à reprocher qu'une fierté noble, intrépide devant les menaces de la tyrannie. Catherine était abusée; on nous représentait à ses yeux comme des rebelles indignes de pitié, qu'il fallait nécessairement effrayer par de terribles exemples et courber sous le poids des fers pour les réduire à l'obéissance. Ces misérables pouvaient bien mettre nos corps en lambeaux, mais que pouvaient-ils sur notre volonté? Malgré leur défiance et leurs précautions, ils ne purent pas toujours se mettre à couvert de la haine qu'ils avaient si bien méritée. Des poignards furent aiguisés en silence; quelques occasions de frapper s'offrirent à ceux que les mânes de leurs frères appelaient à la vengeance, et plus d'un indigne maître sentit le froid de la mort pénétrer dans son sein au moment où de nouvelles victimes étaient désignées par sa barbarie.

J'avais un frère nommé Séloupka, qui commandait en qualité d'altaman (1) une de nos belliqueuses tribus; il était renommé par son courage et sa justice, et s'était montré dans les assemblées délibérantes l'un des plus constans ennemis du système qui tendait à nous réunir aux Moscovites. Il connaissait la duplicité de leur caractère et se défiait de leurs promesses. Vingt fois il avait proposé de nous retirer dans les chaînes du Caucase, d'y fatiguer l'armée russe et d'y défendre la liberté jusqu'au dernier soupir. Ses conseils avaient paru dictés par d'injustes préventions contre un gouvernement qui s'engageait de foi et d'honneur à respecter nos droits, et ne nous demandait, en retour de sa haute protection, que de servir au besoin sa cause et ses intérêts. Quand nous fûmes attachés au joug, on se repentit bien amèrement de n'avoir pas écouté Séloupka; il était bien tard pour songer à la fuite, cependant mon frère ne désespéra pas de sauver les familles qui se confieraient à sa destinée. Quoique suspect aux Russes, qui n'ignoraient pas son esprit d'opposition à leurs actes, il parvint à réunir, sous le prétexte des

(1) Rang de colonel chez les Cosaques et les Tatars.

apprêts d'un mariage, les plus braves de ses anciens guerriers, leur communiqua ses projets avec l'accent qui produit l'enthousiasme chez les hommes de courage, et réveilla dans leur âme, par ses inspirations, l'amour noble et sacré de l'indépendance. Ils jurèrent tous de se soustraire à la servitude ou de périr, et Séloupka fut, d'une voix unanime, élu commandant de la petite armée qui devait tâcher de gagner les montagnes protectrices.

Mais le malheur, qui déjà nous avait frappés, n'était point encore satisfait; il nous réservait des coups plus rudes que ceux déjà portés. De lâches, d'exécrables délateurs trahirent notre généreuse résolution : on nous laissa le temps de rassembler tous nos moyens afin de les détruire à la fois. Rien n'éveilla notre défiance : une feinte apathie nous fit croire que nous n'étions plus surveillés; mais de sourdes et secrètes mesures avaient été prises. Au moment où nous rendions au ciel des actions de grâces pour la protection dont il semblait nous couvrir, toute sa rigueur nous accabla. Je me rappellerai toujours cette horrible nuit. Quelques milliers de Tatars, suivant les instructions de Séloupka, ayant profité de ténèbres profondes pour abandonner leurs

habitations et rejoindre en toute hâte les forêts hospitalières, trouvèrent, avec un désespoir qui ne peut se décrire, le passage occupé sur dix points différens par les troupes russes. Engagés dans des voies où rétrograder était impossible, nous nous déterminâmes à mourir les armes à la main; plusieurs ne voulant pas que leurs familles vécussent pour l'ignominie, les immolèrent sans pitié, et se précipitèrent ensuite sur les bataillons ennemis, où la gloire illustra leur trépas. Nous fîmes éprouver des pertes considérables aux Russes : la rage qui nous animait leur devint fatale; mais, plus nombreux, mieux armés, mieux disciplinés, la victoire ne fut pas un moment douteuse. Cernés de toutes parts, écrasés par un feu de mousqueterie continu, nos rangs s'éclaircirent de plus en plus, et bientôt de faibles débris restèrent seuls pour soutenir l'honneur de l'entreprise. Séloupka semblait se multiplier pour combattre; aucune blessure ne l'avait encore atteint, et ceux qui l'entouraient, partageant sa bouillante ardeur, faisaient payer cher le terrain qu'ils étaient contraints de livrer; les femmes, les enfans se défendaient avec un sublime courage, et recevaient la mort sans pousser ni cris ni plaintes. Enfin

il fallut ployer sous la force : nous tombâmes prisonniers au pouvoir des vainqueurs ; mais presque tous hors d'état de nous défendre encore. Séloupka, renversé de son cheval, ne put s'ôter la vie ; il fut saisi, et, comme chef du complot, réservé pour un supplice effrayant ; sa femme et trois enfans qu'il avait alors furent également capturés.

Le but des despotes qui pressuraient la Crimée était rempli : parvenus à donner une teinte légitime à leurs cruautés, ils pouvaient, à l'avenir, exercer envers nous toutes les rigueurs auxquelles doivent s'attendre des révoltés. Patioumkine autorisait tous les excès commis par ses créatures, et lui-même était en position de ne rendre compte à personne de sa conduite. Il investit les seigneurs, auxquels nous étions échus en partage, du droit de nous faire expirer sous le knout au moindre sujet de mécontentement. Séloupka, et d'autres principaux moteurs de la conjuration, furent tirés des cachots pour être fustigés aux yeux de leurs compatriotes assemblés, et de leurs familles même. Chacun des condamnés, dépouillé de vêtemens depuis la tête jusqu'à la ceinture, subissait d'abord mille coups de baguettes ; lorsque son dos n'offrait plus

qu'une seule plaie, que la peau semblait en être entièrement arrachée, on le ramenait en prison, où d'autres bourreaux l'inondaient de vinaigre pur, afin de rendre ses douleurs plus atroces. Au bout de quelques jours, quand les croûtes sanglantes commençaient à se durcir, mille autres coups de baguettes déchiraient de nouveau le patient; trois fois on le représentait aux mêmes tortures; enfin, s'il n'y succombait pas, pour conclusion il était pendu ou fusillé.

Ainsi périt mon frère : je devais éprouver un sort pareil au sien, mais un prince géorgien de la suite de Patioumkine, à qui j'avais, en d'autres circonstances, offert une bienveillante hospitalité, s'en souvint avec reconnaissance, et me recueillit à son tour. J'échappai aux horreurs des supplices : les temps se calmèrent, je devins libre. Catherine, mieux informée, ayant exigé que les conquêtes de l'empire fussent gouvernées avec douceur, on nous rendit quelques priviléges. Tous ceux d'entre nous qui avaient été revêtus d'un commandement de tribu obtinrent d'être assimilés aux officiers supérieurs de l'armée russe, et les Tatars sans grade ni rang ne furent plus forcés qu'à deux jours de travail par semaine au profit des seigneurs. La veuve de

Séloupka, réduite en esclavage ainsi que ses enfans, voulut faire valoir ses titres à la liberté; mais son époux avait été dégradé de noblesse par son genre de mort : on ne réhabilita pas sa mémoire; la sentence fut confirmée, et le caractère le plus héroïque, le plus magnanime, ne légua pour héritage à sa postérité que l'opprobre, la misère et le désespoir.

Arrivés à l'âge d'homme, les deux fils de Séloupka, sentant de jour en jour une haine plus violente pour le nom russe obséder leur âme, s'efforçaient de la contenir, pour ne point aggraver les peines d'une mère déjà trop malheureuse; mais leur jeune soeur était jolie; les années avaient fait éclore chez elle des charmes dont l'aspect éveillait les désirs du maître dont elle et sa famille dépendaient. Celui-ci n'imagina pas qu'une fille esclave osât lui résister : il lui fit donner l'ordre de se rendre à son château, et, toutefois, il chargea formellement le porteur de son message de la contraindre à l'obéissance, dans le cas où, pressentant sa destinée, elle serait assez hardie pour articuler un refus. Le domestique chargé de cette mission en connaissait parfaitement le motif; peut-être n'aurait-il pas su le déguiser : craignant l'opposition armée des

deux frères, il profita de leur absence pour exécuter l'injonction de son seigneur, et sans nulle cérémonie, s'étant fait accompagner par quelques misérables de sa façon, il enleva l'infortunée, et la remit bientôt aux bras de l'infâme qui voulait sur elle assouvir sa brutalité.

Les fils de Séloupka, dont la force et l'adresse étaient renommées, se trouvaient alors à la chasse pour l'approvisionnement du château. Privés souvent du nécessaire, il fallait qu'ils fissent régner la profusion sur la table d'un maître fainéant et barbare. L'impératrice n'était plus; Paul Ier occupait le trône, et l'odieux arbitraire avait repris toutes ses formes. Les nobles rampaient devant le tzar et se vengeaient sur leurs serfs des humiliations qu'ils recevaient d'un pouvoir au-dessus du leur. Le faible était plus que jamais dans l'impossibilité de se plaindre; on l'écrasait au moindre murmure. Pour obtenir justice, on devait se la faire soi-même : les deux Tatars le comprirent aussitôt qu'ils surent la violence exercée contre leur sœur; mais ce n'était pas à force ouverte qu'une attaque eût triomphé du coupable; il fallut donc étouffer les mouvemens d'une fureur implacable, et cacher sous le masque d'une parfaite indifférence le besoin dé-

vorant de répandre un sang abhorré. Quel bonheur, quelle joie pourtant ils auraient éprouvée s'ils avaient pu, libres de leurs coups, se jeter sur cette proie pour la mettre en lambeaux! Chaque moment d'attente était un supplice affreux. Ils parvinrent à réprimer ces agitations qui pouvaient les trahir, et se composant un visage calme, impassible, ils attendirent qu'une occasion certaine se présentât, et ne risquèrent point de vaines tentatives.

Depuis le complément de son malheur, le silence du désespoir régnait dans l'intérieur de cette famille. La jeune fille n'osait essayer des consolations sur l'esprit de sa mère, elle se croyait trop déshonorée pour lui faire accueillir les expressions de sa tendresse. Ses frères, de leur côté, méditant sans cesse le châtiment du ravisseur, demeuraient sombres et mornes, combattus secrètement par l'amour filial qui leur commandait de vivre, et les désirs ardens, tumultueux, de se dévouer à la mort pour venger leur offense. Ils se rappelaient la fin déplorable de Séloupka, et les sermens qu'ils s'étaient faits l'un à l'autre alors qu'on les forçait de voir dans toute leur atrocité les tourmens que souffrait leur père pour la cause de la liberté.

Dans la généreuse indignation de l'enfance, par le sang dont ils tenaient la vie, ils avaient juré haine éternelle aux auteurs de leurs désastres; le malheur et les années, loin d'affaiblir cette passion terrible, en augmentaient sans cesse la violence; enfin, sans les liens de famille qui retenaient leur bras toujours prêt à frapper, un éclatant sacrifice à la vengeance eût été depuis long-temps consommé. Mais la patience a ses bornes, il arrive un moment où nulle considération ne saurait plus l'imposer. Les deux frères, bien décidés à tout entreprendre contre leur indigne seigneur, mais songeant qu'il fallait qu'un soutien restât à leur pauvre mère, tirèrent au hasard le nom de celui qui serait chargé du meurtre : ce fut Adoujagh, l'aîné, que le sort désigna. . . . .

Les esclaves qui ne faisaient point partie du domestique n'avaient que rarement accès auprès du maître; approcher celui-ci de manière à lui porter un coup sûr et mortel n'était pas chose facile. Adoujagh savait parfaitement se servir de toutes les armes; il comptait beaucoup sur son adresse, mais l'impatient désir d'immoler son ennemi pouvait égarer la main qui le devait frapper. Une circonstance parut cependant le

servir à souhait en détournant de son frère tout soupçon de complicité. Certain jour qu'il n'avait pas suffisamment pourvu de gibier la table de l'impérieux boyard, et que le bâton devait l'en punir, il courut au château sous le prétexte d'y demander sa grâce. L'antichambre était bien gardée, on s'étonnait de l'audace de sa réclamation, jamais un arrêt n'était révoqué, et l'entrée des appartemens lui fut rigoureusement interdite. Il ne se découragea pas, et fit tant que ses cris attirèrent à la fin l'arbitre qu'il disait vouloir implorer. Aussitôt se jetant à genoux : « Qu'ai-je fait, lui dit-il, pour mériter votre colère ? daignez entendre au moins les excuses de votre esclave ? » Le maître, sans en écouter davantage, furieux d'avoir été troublé par un semblable motif, ne répondit que par un violent coup de pied à la prière qui lui était adressée, et donna ordre à ceux qui l'entouraient de doubler le châtiment prononcé d'abord contre Adoujagh ; ce dernier, paraissant alors exaspéré par une telle rigueur, se rua précipitamment sur son juge inhumain, et, lui plongeant un poignard dans la gorge, l'étendit à ses pieds.

Épouvantés d'une action si hardie, voyant

les traits d'Adoujagh respirer le bonheur d'une rage satisfaite mais encore menaçante en contemplant son ennemi terrassé, les valets du seigneur n'osaient ni porter secours à leur maître, ni s'emparer de l'assassin. La terreur se peignait sur tous les visages ; un regard, un mouvement du fils de Séloupka glaçait d'effroi toutes les âmes. « Que personne de vous ne m'approche, leur dit-il d'une voix pénétrante, malheur à celui qui tenterait d'arrêter mes pas ! je sortirai libre d'ici, et libre j'irai chercher des juges. Prodiguez des soins à ce traître, tâchez de rappeler sa vie prête à s'exhaler, afin qu'au tourment d'une longue agonie il joigne le souvenir de celui qui le livre à l'enfer. Sachant le sort qui m'attend, je pourrais par une mort volontaire et prompte soustraire mon corps aux tortures des bourreaux, mais on croirait que je manque de courage, à Dieu ne plaise que je déshonore par une faiblesse les traditions de ma race ! » Ayant dit, il s'éloigna, toujours armé de son poignard, et, sans revoir sa famille dont il craignait de compromettre la sûreté, se dirigea vers Astrakan. Là, se déclarant coupable du meurtre de son seigneur, sans dire quel genre d'impulsion le lui avait

fait commettre, il se soumit à toute la sévérité des lois.

C'était la première fois peut-être chez les Russes qu'un criminel venait de lui-même se livrer à la justice. Un examen approfondi d'une telle conduite, en remontant aux causes premières, aurait sans doute beaucoup atténué la culpabilité, si des hommes consciencieux, équitables, eussent composé le tribunal auquel était remis le sort du jeune Tatar; mais de quelle importance pouvait être un misérable serf aux yeux de ceux qui traitaient sa caste avec le mépris qu'inspirent de vils troupeaux? Adoujagh s'attendait à perdre la vie; la sentence fut plus effrayante; déchiré par le knout, flétri de l'empreinte infâme, il fut joint à la chaîne des forçats destinés aux travaux des mines.

La blessure du seigneur russe était grave, dangereuse, mais non pas sans remède; il en guérit au bout de quelques mois de souffrance, et loin de regarder cet événement comme un juste retour de ses cruautés envers ses vassaux, dès qu'il put en commander ou en commettre de nouvelles, il se rendit plus odieux que jamais. La déplorable famille de Séloupka, en butte à tous les outrages, tourmentée par

mille exigeances barbares, vivait comme sous la puissance d'un génie infernal : ce qui se passait dans ces âmes nées aux temps de l'indépendance, et maintenant étouffées par la main de plomb du despotisme, est impossible à décrire. Telleka, le plus jeune des deux frères, maudissait avec rage l'existence; il ne croyait plus à des dieux justes. Vingt fois il eut la pensée de tuer sa mère et sa sœur, dévorées de chagrin depuis la mort d'Adoujagh, de courir ensuite se jeter comme un forcené sur leur exécrable persécuteur, et d'en finir en se poignardant lui-même; cependant quand ses yeux, animés par l'esprit de vengeance, considéraient pendant quelques instans ces malheureuses femmes, que rien ne défendait de ses attentats désespérés, des larmes venaient en changer l'expression; il s'éloignait, épouvanté d'avoir accueilli de semblables projets, et le bras suscité au parricide retombait sans force et désarmé vers la terre.

Celui qui s'était cru le droit de soumettre à l'animalité de ses désirs une jeune fille candide et pure, l'avait dédaignée aussitôt après la possession. Des charmes altérés par la douleur ne lui semblaient nullement capables d'intéresser;

et comme rien de ce que l'âme inspire n'entrait dans ses penchans, aucun tendre sentiment pour la pauvre infortunée ne l'engageait à la bienveillance envers ceux auxquels elle était unie par les liens de la nature. Du reste, une protection acquise par de telles causes eût été, pour la famille tatare, plus humiliante encore que le joug imposé par la force. L'état de guerre ne pouvait donc cesser entre le maître et les esclaves : il fallait anéantir ces derniers, ou s'attendre à ce qu'ils cherchassent tôt ou tard à se venger, car ils n'oubliaient jamais ni le bien ni le mal qui leur était fait. Telleka n'était pas le seul de sa nation qui mordît ses chaînes avec rage, mais son caractère, devenu farouche et soupçonneux dans l'adversité, craignait de laisser pénétrer, même à ses amis, la moindre impression qu'il éprouvait, et constamment occupé de projets terribles, il voulait n'en remettre qu'à lui le soin de les exécuter.

Un soir qu'il revenait vers sa chaumière, après avoir fini sa tâche accoutumée, en traversant un bois assez touffu, il s'entendit nommer et crut reconnaître la voix de son frère : la brusque apparition d'un spectre ne l'aurait pas étonné plus que cet appel inattendu. C'était

en effet Adoujagh. N'es-tu pas une ombre? s'écria Telleka en le voyant près de lui; un miracle t'a-t-il soustrait aux mains des bourreaux? s'échappe-t-on de l'enfer où tu fus conduit? — Approche et reconnais-moi, répondit Adoujagh d'une voix affaiblie; n'en doute pas, je suis ton frère, prête-moi secours, je ne puis plus me soutenir. En ce moment toute la force morale que ces deux malheureux avaient jadis concentrée dans leur sein, pour ne pas trahir leurs sermens et se résoudre à la séparation la plus déchirante sans larmes et sans regrets apparens, les abandonna; ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre avec les sanglots étouffans d'un bonheur qui brise toutes les fibres de l'âme, parce qu'on pressent qu'il va s'échapper à jamais. Après cet épanchement de tendresse, Telleka témoigna déjà les craintes qu'ils ne fussent découverts : Ne t'alarme pas pour moi, dit Adoujagh; je reviens ici pour mourir; regarde sur mon visage ces marques infamantes; chez quel peuple, dans quelle contrée veux-tu que je porte cet horrible aspect? les antres, les gouffres les plus profonds pourraient-ils jamais assez me cacher au jour, me dérober aux regards des hommes? Non; la mort est mon plus

doux avenir, je la veux, je l'aurai; mais qu'il me soit permis encore d'embrasser ma mère avant de me vouer au néant!

Telleka, profitant du silence et des ténèbres qui se répandaient sur la campagne, conduisit son frère à la triste demeure où son amour filial brûlait d'arriver. J'affaiblirais l'idée qu'on peut se faire de cette entrevue, en essayant d'en retracer le tableau. Tout ce qu'on peut éprouver de joie et de terreur agita ces quatre victimes. Adoujagh s'inquiétait pour sa famille, et sa famille tremblait pour lui. Après un effort sur lui-même : Le ciel a permis, leur dit-il, que je trompe la surveillance de mes gardiens pour venir chercher près de vous un tombeau; mes désirs sont comblés en partie, je vous ai revus; si, malgré la rigueur déjà si cruelle de votre sort, vous tenez à cette misérable vie de souffrance et d'ignominie, demeurez encore sur la terre; moi, je ne lui demande plus que de s'entr'ouvrir pour mon éternel repos; je suis las de mes maux, il faut que je m'en délivre. Telleka ne combattit point la résolution qu'exprimait son frère. Après avoir médité quelques momens, il le prit à part et lui dit : Tu veux mourir; je n'ai rien à t'objecter : les jours que

la nature pourrait te compter seraient trop déplorables pour que le sacrifice en soit pénible. Je suis comme toi fatigué de mon fardeau, mais non pas assez abattu pour être insensible à tous les plaisirs de l'existence; il en est un que je veux savourer largement, c'est la vengeance. En vain nous chercherions les moyens de te soustraire aux regards de nos ennemis, tu serais bientôt découvert et retraîné vers l'infernal exil; et crois-tu que je te laisserais saisir sans te défendre? Il vaut mieux disposer librement de peu d'heures et mourir, que de vivre esclave un siècle entier. Retourne vers la forêt; montre-toi demain à quelque passant; le bruit se répandra bientôt qu'un échappé des mines est venu se réfugier dans les environs du château; ta tête sera mise à prix; j'offrirai de la livrer; je dirai que je t'ai reconnu, que moi seul peux t'approcher sans défiance: en me jugeant d'après eux, ils me croiront assez atroce pour vendre mon frère. J'irai donc, en exécution de ma promesse, m'efforçant de paraître âpre à la récompense, cette hache d'une main, ta tête sanglante de l'autre, me présenter à notre maître, et quand je l'aurai vu sourire à ce spectacle d'horreur, que tes yeux éteints par la mort ne le menaceront

plus, l'arme qui m'aura servi pour t'immoler, profitant de la sécurité de l'infâme, en aura bientôt purgé le monde. Une fois que j'aurai satisfait aux mânes de mon père, aux tiens, à la justice, je regarderai tes traits livides pour voir s'ils me remercient; et me frappant d'un poignard fidèle, j'irai te rejoindre au tombeau.

Adoujagh, sûr de la résolution, de la fermeté de son frère, accueillit ce dessein avec transport. Ainsi soit, dit-il, mais notre mère, notre sœur, que deviendront-elles? — Penses-tu, répondit Telleka, qu'elles soient moins dégoûtées que nous de la vie et du malheur? elles ont pour en sortir un courage égal au nôtre; consulte-les, ce ne sera pas en elles que tu trouveras de la faiblesse. Volontairement elles ne nous survivraient pas, mais nous pouvons leur épargner les pleurs qu'elles donneraient d'abord à notre perte. C'est ici que le sacrifice entier se consommera, ne les prévenons de rien, et la nuit prochaine, si le sommeil vient apporter quelque relâche à leurs tourmens, elles ne se réveilleront plus! Ayant arrêté toutes leurs dispositions, les deux frères, prêts à paraître devant Dieu, croyant n'avoir point à se reprocher l'action qu'ils allaient commettre, prièrent avec ferveur la su-

prême puissance de leur accorder son secours, et d'appeler vers son trône les objets qui leur étaient chers.

Ceux qui ne connaissent pas les préceptes de notre culte, ou dont la croyance est tout autre, s'indigneront que des fils osent ainsi préméditer l'assassinat d'une femme qui les porta dans ses entrailles; je ne discuterai point ces matières; comme le bien et le mal s'entendent très différemment chez quelques peuples, il faut en induire que la culpabilité ne peut se déterminer que d'après l'intention : or, il n'y a point de crime dans le meurtre même, quand le raisonnement le prescrit comme une chose utile. Je ne sais pas si le ciel exauça les vœux qui lui furent adressés par les deux frères, ce que je puis affirmer, c'est que tout s'accomplit ainsi qu'ils l'avaient prévu. Telleka se porta le coup de la mort sur le cadavre mutilé de celui qui venait d'insulter les restes de sa victime, et rendit le dernier soupir, avec l'espérance de la félicité éternelle pour lui et les siens. Cette catastrophe éveilla l'attention des Russes; ils virent bien que leur tyrannie finirait par tourner contre eux-mêmes les périls dont ils menaçaient les opprimés au moindre signe de résistance. Le déses-

poir, chez les Tatars, est semblable à la mine qui se prépare en silence à la plus terrible explosion. Depuis le règne d'Alexandre, notre situation s'est beaucoup améliorée; cependant quelques efforts que nous ayons faits, nous ne sommes pas encore parvenus à aimer la Russie ni les Russes : nos souvenirs ne peuvent s'effacer. »

Ce récit avait captivé mon attention, mais j'étais aussi curieux de savoir où se trouvait le prêtre tatar, alors que se passaient les événemens principaux arrivés à la famille de son frère, et je ne manquai pas de l'interroger à ce sujet, la première fois que j'allai le voir. Le prince géorgien à la protection de qui je dus la vie et la liberté, me répondit-il, m'avait éloigné de ma terre natale, et comme les choses les plus simples ne se disent en Russie qu'avec hésitation et crainte, j'ignorais entièrement le sort de ceux qui m'intéressaient. Je ne donnai, je vous l'avoue, que peu de larmes à leur mort quand je l'appris; ils me semblaient tous trop heureux d'être affranchis de leurs misères. C'est une grande consolation que de croire à l'immortalité de l'âme, et de s'imaginer qu'il y aura dans l'autre vie d'infaillibles dédommagemens aux

peines de celle-ci. J'avais alors une foi solide : malheureusement, plus j'ai vieilli, plus elle s'est ébranlée ; le doute est venu détruire toutes mes illusions. Si nous ne sommes, ainsi que l'avancent plusieurs philosophes, que de la matière pensante et agissante, si tout meurt avec notre corps, je ne vois pas qu'on doive beaucoup s'en attrister : tant qu'on existe on peut désirer, mais une fois anéanti, il n'y a nulle nécessité de renaître.

Les opinions que je vous exprime, continua-t-il, ne me servent pas de préceptes pour enseigner la morale aux gens de ce village ; vis-à-vis d'eux, je suis obligé de tenir un tout autre langage. N'ayant moi-même aucune idée de ce que peut être la divinité, ni de son but, ni de l'étendue exacte de sa puissance, il faut que je parle en public comme si les plus claires démonstrations mathématiques m'avaient été faites. Je suis un véritable imposteur ; il n'est pas de jour que je ne mente ; mes femmes elles-mêmes ne connaissent aucunement le fond de ma pensée ; si je la leur disais, elles me prendraient pour un fou ou pour un diable : il est plus important qu'elles me croient un sage, et que mes Tatars partagent cette conviction. J'exerce par ce moyen quelque

empire sur leur esprit, et je leur fais exécuter par intérêt, en leur montrant le ciel, ce qu'ils devraient faire de bien par sentiment et par dignité.

C'est aux libéralités du prince géorgien que je dois encore d'avoir fondé cette petite colonie; quelques uns de mes compatriotes fugitifs se sont rassemblés autour de moi, lorsqu'un régime plus doux annonça l'avénement d'Alexandre; chacun ayant construit ici sa maison, possédant en outre un peu de terre, y passe des jours, sinon heureux, du moins assez tranquilles. Sous certains rapports, nous ressemblons aux Juifs qui ne souffrent pas de mélanges dans leur race; depuis près de trente ans, il ne s'est pas contracté, que je sache, un seul mariage entre nous et les Russes proprement dits de part et d'autre : la religion élève des obstacles insurmontables; il semble qu'on ne soit pas des êtres de même nature. Je me suis pourtant abstenu de tout conseil, mais l'Alcoran et le christianisme ne peuvent s'accorder : il serait bien désirable que la raison eût aussi des autels parmi les hommes; les liens qui les doivent unir ne seraient pas une des causes qui les rendent ennemis.

CHAPITRE IV.

UN SOUPER D'ÉPICURIENS.

Dans la plupart des maisons où j'avais dîné par invitation, je m'étais rencontré avec un gros homme d'une cinquantaine d'années, à face réjouie, mangeant, buvant comme quatre, et se rangeant de l'avis de tout le monde, pourvu que la table fût abondamment chargée. Il parlait plusieurs langues très facilement, et je me plaçais volontiers près de lui, afin de l'interroger au besoin, car il répondait avec une complaisance extrême à mes questions ; on ne m'avait pas dit quels étaient son rang et son emploi, il voulut bien me l'apprendre lui-même : c'était un fournisseur de farines pour l'armée, qui, en diminuant quelque peu la ration du soldat, avait singulièrement augmenté la sienne. Riche et garçon, il se dédommageait du célibat en entretenant un sérail des moins laides filles de ses propriétés. Nos fréquentes entrevues nous

lièrent un peu; il me pria de venir un soir prendre le thé chez lui, m'assurant que j'y trouverais agréable compagnie. Je crus deviner le genre de galanterie qu'il voulait me faire; ce n'était pas un motif de le refuser, car il m'importait de tout voir, de tout observer.

Ce brave traitant avait parcouru toute sa patrie, et fait en outre de nombreux voyages à l'étranger. L'expérience qu'il s'était acquise et la prospérité de ses affaires l'engageaient à jouir de la vie. Il recherchait ce qu'on nomme *les bons enfans*. Ce fut un très grand bonheur pour moi qu'il m'eût jugé tel, sans cela j'aurais été privé d'un spectacle assez extraordinaire.

Quand j'arrivai devant sa maison, toutes les portes et fenêtres en étaient closes; je frappai; un domestique vint me reconnaître, m'obligea d'attendre, et porta mon nom à son maître, qui permit mon introduction. Après plusieurs détours dans de sombres corridors, on me jeta sans lumière dans une chambre dont la porte se referma sur moi. Je ne savais ce que signifiaient toutes ces cérémonies, et je commençais à prendre quelque mauvaise humeur, lorsque des cris confus, les uns sourds, les autres aigus, vinrent frapper mon oreille; tout d'un coup la

chambre s'éclaira d'une flamme bleue sortant de la muraille, et je me vis au milieu de tigres, d'ours, de loups, de singes roulant les yeux, ouvrant et refermant la gueule, et s'agitant...... je n'oserais dire de quelle manière. J'avoue que ma surprise fut d'abord accompagnée de frayeur; une épreuve maçonnique de cette force pourrait causer de l'émotion au plus brave. Cependant, malgré les cris qui ne discontinuaient pas, et la flamme bleue qui sortait des parois quand je voulais m'en approcher, je reconnus bientôt les objets qui m'avaient fait peur pour être mécaniques; ils étaient parfaitement disposés, rien ne manquait à l'illusion. L'amateur de ces curiosités avait dépensé deux cent mille roubles pour sa collection. Quand on se fut aperçu que je n'étais plus abusé par le tableau, *les bons enfans* qui faisaient la société de mon hôte, et lui-même, vinrent me féliciter sur mon courage tranquille; il me fut permis de tout examiner à mon aise: je remarquai des choses fort curieuses, mais on aurait pu, je crois, employer infiniment mieux son argent.

Étant passés dans un salon voluptueusement décoré, nous y trouvâmes de jeunes filles passables pour la figure, un peu dégourdies et

vêtues à l'orientale, qui nous servirent le thé. Les domestiques hommes étaient exclus pour le moment. Point de chaises, de fauteuils; mais partout des sofas et des carreaux fort doux. Voilà, me dit le Sybarite, mon harem et mes odalisques; je ne suis point jaloux de mes droits; vous pouvez choisir selon votre goût et jeter le mouchoir; l'objet préféré s'en fera beaucoup d'honneur, et je vous réponds d'une parfaite obéissance. Deux personnages à longues barbes, enveloppés gravement d'une ample robe de soie, et que j'avais vus avec étonnement faire partie du cercle épicurien, attendaient avec politesse que je me fusse décidé pour se munir à leur tour, mais je leur abandonnai mon privilége d'étranger, plutôt, à dire vrai, par indifférence que par vertu; ils firent quelques façons, m'adressèrent quelques instances, et finirent par accepter. J'entendais notre hôte les appeler *mes pères* chaque fois qu'il leur adressait la parole, et je trouvais ce titre fort singulier envers des gens qui se faisaient membres d'une telle société. Fatigué de me demander à moi-même ce qu'ils pouvaient être; les prenant tantôt pour des Arméniens, tantôt pour des Juifs ou de riches marchands de l'Asie, dont

ils montraient un peu les manières, j'interrogeai celui qui les avait invités. Ce sont, me répondit-il, deux de nos moines, tout simplement; ils reviennent de la Chine, où, par ordre de l'empereur Alexandre, ils ont passé dix années à s'instruire dans la langue de ce pays, afin de servir ici d'interprètes et d'en former. Ce ne sont pas des *bêtes* semblables à ce que vous avez vu de commun dans nos couvens; ils ont tous deux de l'esprit, de l'instruction, et sont, comme vous vous en appercevez, au-dessus des préjugés de leurs crasseux et ignorans confrères; incessamment ils seront nommés archimandrites, je l'espère, je le désire, car nous sommes amis depuis long-temps, nous avons fait nos fredaines de jeunesse ensemble, et je les considère comme gens de haut mérite; causez un peu avec leurs révérences, elles vous expliqueront pourquoi elles se sont enfroquées.

Les vénérables pères, ainsi que tous ceux qui reviennent de loin, n'étaient pas fâchés d'attirer l'attention par le récit de leurs courses aventureuses. J'appris qu'ils étaient nobles d'origine, et que l'amour des voyages, après celui du jeu et de la débauche, les avait dé-

terminés à prendre l'habit religieux pour aller visiter le grand empire dans lequel on ne saurait pénétrer comme laïque. Il ne faut pas croire, me dirent-ils, qu'on y soit d'une grande austérité en fait de mœurs; c'est le pays le plus dissolu de la terre, et nous nous y sommes entretenus dans de bons principes. Les Chinois tiennent beaucoup à la décence extérieure, ils sont très jaloux de leurs femmes; peut-être craignent-ils qu'en donnant accès chez eux à tous les étrangers, il n'en vienne en trop grand nombre qui pourraient causer du scandale. Pourvu que les choses soient cachées, elles sont innocentes : la preuve, c'est que, malgré le décorum, il se fait un prodigieux débit des peintures les plus obscènes. Nous vous en ferons voir des échantillons.

Les bons pères voulurent bien encore me faire quelques descriptions que ma curiosité leur demandait sur le pays intéressant qu'ils avaient habité, mais je m'aperçus à la fin que mes questions devenaient importunes; ce n'était pas pour eux le moment de poursuivre un cours géographique; leur soirée devait être occupée plus agréablement. L'hôte se mit au

piano et joua des masourques; chacun ressentit l'impression de la musique et choisit une danseuse. Ne m'étant pas encore exercé dans ce genre chorégraphique, je demeurai sur mon sofa et me contentai de regarder. Le punch et la gaîté coloraient toutes les figures; seul je paraissais froid et gêné; on s'en apperçut, et je crus un moment remarquer dans la physionomie du patron un peu de regret de m'avoir convié. Je tâchai donc de me mettre au diapason, et cela fit plaisir. Il fallait voir de quelle ardeur s'animaient les futurs archimandrites! tous deux grands et robustes, moins âgés que leur ancien ami, élevaient parfois jusqu'au plafond leur nymphe effrayée de ce transport, et la rassuraient ensuite par une tendre caresse. Ce spectacle me jetait dans une foule de pensées, que j'aurais voulu pouvoir analyser sur-le-champ et classer par ordre; il me semblait que des hommes arrivant de la Chine devaient avoir des sensations autres que celles des Européens. Un si long voyage, l'examen de tant de moeurs différentes, les réflexions qu'elles pouvaient faire naître, tout cela aurait dû, selon moi, produire la sagesse et la gravité au lieu de la

folie; mais les Russes, il faut le répéter, ont beau prendre hors de leur patrie les masques d'un caractère local, celui qui leur est propre n'en est aucunement altéré; ils redeviennent ce qu'ils étaient aussitôt qu'ils sont de retour chez eux. A force d'entrechoquer les raisonnemens dans ma tête, je conclus par donner raison à la joyeuse philosophie. L'expérience de ces gens-là, me disais-je, leur a sans doute appris des choses qui ne m'ont point encore frappé; saisir tous les plaisirs qui s'offrent, les rechercher même quand on prévoit que rien de fâcheux n'en doit être le résultat, pourrait bien être plus sensé qu'on ne l'imagine communément. Voilà deux moines qui, malgré leur habit, ont peut-être le malheur de ne pas croire à la résurrection éternelle; s'ils désespèrent d'une vie meilleure, ils font très-bien de profiter de celle-ci; qu'ils dansent, qu'ils se divertissent, il n'y a pas grand crime à cela; et tous tant que nous sommes, connaissant en particulier ce qui convient à notre bonheur, nous faisons souvent acte de véritable folie, en le laissant échapper par une décence mal entendue.

Ce qui se passait dans une pièce peu éloignée de la salle de bal formait un contraste

assez remarquable pour me donner encore à penser. J'étais sorti pour respirer avec plus de liberté, et je tombai, en marchant au hasard, dans une espèce de chapelle où l'image du Christ et d'autres représentations de saints étaient lugubrement éclairées par une lampe d'argent suspendue devant elles. Plusieurs domestiques, occupés de dévotions, ne parurent pas s'inquiéter de ma présence, et je pus observer leur ferveur singulière. Tantôt debout, tantôt prosternés, marmottant avec une extrême volubilité quelques phrases, élevant ensuite la voix et poussant de profonds soupirs, accompagnés de signes de croix, j'admirais que, dans une maison dont le maître m'avait paru si relâché dans ses principes religieux, et donnait un exemple si contraire à l'humilité chrétienne, il s'y conservât tant de foi envers les puissances du paradis. Revenu près de lui, croyant ne rencontrer dans ses opinions que des ménagemens calculés pour des préjugés nécessaires, je lui parlai, dans un sens philosophique, de de ce dont je venais d'être témoin; mais loin de confirmer mes présuppositions, je le vis fort embarrassé de réponses catégoriques. La sensualité de ses penchans n'excluait pas l'empire

caché des superstitions. Au risque d'être taxé d'impertinence, je le pressai dans les retranchemens de la logique. « Les saints, me dit-il enfin d'un ton sérieux, ont droit à nos hommages; il faut les honorer comme des maîtres qui peuvent, à leur gré, répandre les biens et les maux : quand mes esclaves ont rempli leurs devoirs envers moi, qu'ils fassent dans leur intérieur ce qu'ils veulent, je ne m'en occupe guère, nous sommes dans une position semblable relativement au ciel. » Cette réponse me confondit; il m'était impossible d'expliquer un tel caractère, et j'abandonnai à de plus habiles pinceaux la tâche de le reproduire dans toute sa vérité.

Pour la première fois depuis que j'étais en Russie, je vis une soirée consacrée aux plaisirs sans que le jeu vînt y mêler ses émotions. On fit chanter en chœur les jeunes filles; leurs accens n'étaient pas sans charme, cependant ils ne me jettaient que dans une rêverie pénible, un vague douloureux. Ces pauvres créatures n'avaient l'âme occupée d'aucun attachement. Soumises à tout ce qu'exigeait d'elles un homme qui ne pouvait leur plaire, forcées de se prêter aux désirs de ses amis, quels qu'ils fussent, renfer-

mées quand on les dédaignait, exposées enfin à des châtimens si le caprice venait à changer de nature; tout en elles était factice, étudié, on ne voyait dans leur abandon que ce que la nécessité commandait de feindre; elles ne goûtaient, en un mot, que les jouissances qui tourmentent, parce que nulle harmonie, nul rapport sympathique ne les attiraient vers ceux qui les possédaient; mais la délicatesse des Russes ne porte pas si loin ses exigences : qu'on leur obéisse, voilà l'essensiel, car ils veulent être craints d'abord; aimés, estimés, ils n'y prétendent sans doute pas de bonne foi.

Vers minuit, lorsque la fatigue imposa trève à la danse, nous passâmes dans un autre salon où le souper se trouvait servi; tout le monde était en fort bonne disposition, mais on ne permit pas aux femmes de se mettre à table; elles reprirent, dans toute l'acception du terme, leur métier d'esclaves et nous présentèrent les mets et les vins dont elles ne devaient avoir que ce qu'il nous conviendrait de laisser. Une contenance respectueuse avait, en elles, remplacé l'enjouement et la liberté; chacun redevenu silencieux, mangeant, buvant, comme s'il exerçait des fonctions importantes et qui demandas-

sent toute son attention, ne songeait qu'à satisfaire son véhément appétit et demeurait dans une indifférence absolue pour ce qui lui était étranger. Il ne m'appartenait point de réclamer des égards pour celles dont on ne faisait plus de cas; je n'aurais été qu'importun et ridicule aux yeux de la société, et je dus en prendre sans scrupule avoué le ton et les manières.

Les révérends, parvenus à se rassasier, entonnèrent des chansons qu'ils dirent être chinoises, dont assurément je ne compris pas le sens, mais qui me plurent par l'originalité de la musique, bien qu'elle fût sans demi-tons. J'écoutai d'abord avec intérêt et curiosité, mais ils braillèrent si fort et si long-temps, que la place ne fut plus tenable, et je me disposais à me retirer, quand une pluie violente m'obligea bien malgré moi d'attendre encore. Les vins de Madère, de Porto, de Champagne, dont on avait bu à pleine coupe, commençaient à troubler visiblement les plus fermes cerveaux. La tendresse et la générosité revinrent dès que la gourmandise ne sentit plus de besoins. Les femmes étaient allées souper dans leur chambre; on les rappela pour leur faire savourer la liqueur enivrante, et bien-

tôt, moitié gré, moitié force, elles se grisèrent passablement.

Les toasts, ainsi qu'il est de coutume chez les Russes, furent portés à la santé de chaque convive; la mienne fut honorée du premier salut. J'avais beau vouloir me maintenir dans les bornes d'une sobriété convenable et décente, l'exemple me gagna, quoi que je fisse, et ma raison s'évanouit. Tant de civilités demandaient quelque retour de mon côté, je ne voulus pas demeurer en arrière : *Vivent les bons enfans!* m'écriai-je dans mon enthousiasme bachique; *vivent les bons enfans!* répétèrent, de toute la force de leur poumons, l'hôte, les moines et toute la compagnie. Les femmes elles-mêmes, ne sachant de quoi il était question, puisqu'elles n'entendaient que le russe, dirent aussi par instinct, et sans trop mal prononcer les mots : *Vivent les bons enfans!* Dès ce moment, l'orgie devint complète; on s'embrassait de tous les côtés. Ce devait être un tableau fort touchant que de nous voir dans les bras les uns des autres nous prodiguer les accolades fraternelles avec tant d'effusion! La barbe toute mouillée des bons pères n'arrêtait pas les tendres élans; les protestations d'amitié, de dévouement étaient

mille fois répétées ; on ne savait plus de quelles paroles se servir pour se témoigner mutuellement ses impressions affectueuses ; des larmes vinrent appuyer l'éloquence des discours ; il n'y eut plus moyen de révoquer en doute leur sincérité.

On entendait la pluie battre les volets avec fureur, mais nous la bravions sous le toit hospitalier. Plus les vents se déchaînaient et faisaient entendre leurs mugissemens irrités, plus nos chants étaient joyeux. Les heures s'écoulaient, le sommeil ne nous engageait pas encore à terminer la séance, lorsqu'un domestique à sinistre figure entra dans le moment où la joie paraissait la plus vive, et dit au patron que les bateaux chargés de grain qu'il avait sur le Volga couraient danger de périr. Point de câbles n'étaient assez forts pour résister à la tempête, et chaque instant faisait craindre une catastrophe. A cette nouvelle désastreuse, une révolution totale s'opéra dans les physionomies. Notre amphitryon pâlit, se signa, laissa voir sur son visage une sueur abondante et froide, et s'écria d'un ton lamentable : « Christ, apportez-moi se-« cours, ou je suis perdu ! » Tous les assistans effrayés accompagnaient de *Gospodi pomiloui !*

(Seigneur, ayez pitié de nous!) les invocations du malheureux fournisseur. Rien ne donnait l'espoir d'un calme prochain dans les élémens: la maison où nous étions, haute et vaste, quoique construite en bois, éprouvait des secousses violentes, et menaçait de se renverser. Le tumulte, la terreur allaient toujours croissant. Les uns proposaient de se retirer dans les caves, afin de s'y mettre à l'abri d'un éboulement, les autres d'aller conjurer les saints de protéger la demeure qui les avait en dévotion; personne ne pouvait se faire écouter. Il faut le dire en toute justice, les vénérables pères paraissaient les moins émus de la compagnie, et, par intervalle, pour conserver sans doute leur intrépidité, ils se versaient de copieuses rasades, et les dégustaient avec l'impassibilité de Socrate buvant la cigüe. On voulut ouvrir une fenêtre pour examiner le temps: l'air pénétra avec une si grande violence, que toutes les bougies s'éteignirent, augmentèrent la confusion et l'effroi; mais ce n'était pas encore assez. Le toit, qui jusqu'alors avait tenu bon, s'enleva de plusieurs côtés, et découvrit l'étage supérieur. L'eau filtrait déjà dans les appartemens du rez-de-chaussée; nous nous retirâmes alors dans les caves en recom-

mandant à la grâce de Dieu les bateaux, la maison, les meubles et la précieuse collection (1) du président des bons enfans.

Cependant, avant que le jour parût, l'orage avait cessé. En examinant le dégât, il se trouva beaucoup moindre que l'imagination ne se l'était représenté : les bateaux avaient souffert peu d'avaries, grâce à l'activité des mariniers, séduits par l'espoir d'une récompense qui ne fut pas tout-à-fait aussi libérale que la promesse. Pour le reste, un excellent moyen était à la disposition du maître; les menaces firent leur effet ordinaire, on travailla toute la journée avec une ardeur sans égale à réparer le bâtiment d'habitation, et le soir qui suivit tout se montra rétabli dans un ordre satisfaisant (2). Chacun s'en était allé de son côté pour se remettre des fatigues de la nuit. Je remar-

(1) Outre les animaux à ressort dont j'ai parlé, plusieurs salles étaient remplies d'objets curieux d'antiquité, d'histoire naturelle et de minéralogie. Presque tous les animaux dont les espèces se trouvent en Russie avaient été réunis empaillés chez cet amateur. Il me montra plus tard un des côtés de la mâchoire d'un mammouth d'un volume considérable. J'eus beaucoup de peine à le soulever; sa hauteur était d'environ cinq pieds.

(2) Les seigneurs russes un peu riches, principalement ceux qui habitent la campagne, ont dans leur domestique presque tous les ouvriers qui leur sont nécessaires,

quai en revenant chez moi plusieurs maisons de la ville également endommagées; la peur toutefois avait été plus grande que le mal.

Le lendemain, en me promenant, je rencontrai l'un des vénérables pères sortant d'une église, marchant d'un air humble, les yeux baissés, les mains jointes; il n'était plus vêtu de sa robe de soie, une bure noire et grossière le couvrait de la tête aux pieds. Je le saluai de manière à le forcer de s'en apercevoir : il leva tant soit peu la paupière, me répondit par une légère inclination et continua son chemin comme s'il ne m'avait pas reconnu. Cela me surprit, car les moines russes, quoique fort timides en apparence, ne refusent pas de se communiquer aux personnes qui les abordent. Je suivis celui-ci dans l'intention de savoir s'il ne se dirigerait pas vers un temple profane qu'il préférait à celui du Seigneur; sa prudence ne l'y conduisait pas. Arrivé dans un quartier retiré, il s'arrêta devant la petite porte d'un jardin, l'ouvrit, se retourna, m'aperçut et me fit signe d'approcher. *Salve, Pater*, lui dis-je; *Salve, Frater*, répliqua-t-il, entrez un moment.

tels que charpentiers, charrons, menuisiers, peintres, cordonniers, tailleurs, etc.

Au bout du jardin nous trouvâmes un grand bâtiment de brique; c'était la demeure de l'évêque. Il faut être sage ici, me dit mon compagnon; mais pourtant nous pouvons y prendre le thé, fumer une pipe et causer. En achevant ces paroles, il me fit pénétrer dans une vaste salle décorée d'une foule de tableaux religieux, et monter ensuite un escalier conduisant à sa chambre. J'y trouvai l'autre bon père, qui se leva, vint à moi les bras ouverts, et m'embrassa cordialement. Il passait le temps près d'une bouteille de Madère dont il m'assura qu'on était grand amateur en Chine. Puisque ce pays vous intéresse, ajouta mon introducteur, vous accepterez pour l'amour de nous une petite caisse de thé venu par terre, d'excellent tabac cultivé pour les mandarins, et ce rouleau de peintures qui vous donnera l'idée de la civilisation chinoise. Oh! ce sont des gaillards qui connaissent leur affaire, je vous en réponds: voyez plutôt. Je déliai mon dernier présent, et reconnus qu'en effet les Chinois étaient fort avancés.

Quand j'eus manifesté toute mon admiration: Voici encore, dit l'un des moines, une *légère* marque de notre bonne amitié; c'est une flèche; prenez garde! elle est empoisonnée d'un venin

si subtil que la moindre blessure faite par elle donne infailliblement la mort. Risquez-en l'expérience sur un animal sans importance, vous verrez quels effets prompts et terribles! nous en avons rapporté quelques unes; rien n'est plus sûr pour se défaire d'un ennemi, souvenez-vous de cet avis si jamais vous avez besoin de vengeance.

Ces mots prononcés avec sang-froid me firent tressaillir. Je me crus en présence de deux inquisiteurs espagnols délibérant tranquillement sur la meilleure méthode de commettre un assassinat, et m'ordonnant de l'exécuter. Par un mouvement d'horreur, je repoussai d'abord cette arme si funeste. Non, dis-je à ceux qui me l'offraient, l'infernal dessein de me venger ainsi ne me viendra jamais dans la pensée, je l'espère au moins. Gardez cet affreux instrument de destruction ; malgré moi je rêverais peut-être le crime, si j'en étais possesseur. Quels hommes, pensai-je tout bas, et qu'il est dangereux de leur inspirer de la haine! Les moines se montrèrent fort scandalisés de mon refus, et surtout des paroles qui l'avaient accompagné. Vous dédaignez, me dirent-ils, une chose précieuse. On peut être las de la vie et vouloir se

l'arracher, sans avoir le courage ou le bonheur de se porter un coup mortel; avec cela point d'incertitude; un enfant ne se manquerait pas. Donnez donc, repris-je, et recevez les témoignages de ma reconnaisance. S'il en est comme vous le dites, que sais-je? il peut arriver un moment où je bénirai ce qui tout à l'heure m'inspirait tant d'effroi. J'examinai la flèche empoisonnée : elle était d'un bois dur et sans dard; à sa pointe on apercevait seulement un peu de fer enfoncé dans l'épaisseur et très aigu vers l'extrémité.

En vain je m'efforçai de reprendre un peu de gaîté, l'impression que javais éprouvée était trop profonde. Quand le thé fut prêt, je n'y portai mes lèvres qu'avec une défiance qui pourrait être qualifiée de faiblesse; et quoique ce fût un des gens de l'évêque qui nous l'eût servi, cela ne me rassurait pas, je croyais voir des empoisonneurs en tous ceux qui m'approchaient; de semblables terreurs n'étaient pourtant pas dans ma manière d'être habituelle; mais, je ne sais pourquoi, la société des hommes consacrés au sacerdoce m'a toujours fait sentir le malaise; il me semble qu'ils sont hors de la nature : souffrans et tourmentés sans cesse; obligés de cacher leurs passions sous le voile de l'humilité,

de comprimer en public tous les ressorts de leur énergie, se faisant de la feinte un devoir, quand ce feu qui les mine trouve une secrète issue, il s'échappe avec fureur et ne cherche qu'à dévorer. J'auraisvoulu connaître à fond l'histoire de ces moines. En Russie on ne voit guère que les gens du commun se jeter dans cette condition, et je trouvais réunis dans mes hôtes la naissance et le savoir. Leurs manières avaient une sorte de générosité qu'on ne rencontre point chez les dévots (1); ils parlaient facilement plusieurs langues très difficiles, raisonnaient avec esprit, évitaient les conversations théologiques, montraient enfin quelque supériorité à travers leurs écarts de conduite, tandis que tout ce qui peuple les couvens du rite grec se laisse croupir dans une ignorance profonde, n'a que la fourbe, la friponnerie pour intelligence, décèle dans toutes ses actions l'avarice la plus crasse, la plus sordide, et ne paraît qu'un rebut de la société, loin de s'en

(1) On s'étonnera que j'applique ce titre de dévots à des personnages aussi dissolus; mais il faut remarquer avec attention que chez les Russes, les penchans les plus déclarés pour le libertinage n'empêchent pas ceux qui les éprouvent de remplir très scrupuleusement les devoirs qu'impose l'Église.

distinguer par des lumières ou des vertus. Je me perdais en suppositions, n'osant interroger de peur d'être indiscret, et sachant combien de soins apportent les Russes à se déguiser quand ils le croient nécessaire. Revenant toujours sur ce qui était relatif à la Chine pour dissimuler une autre curiosité, mon embarras ne sut pas aussi bien se mettre à couvert de la pénétration des moines que je me l'imaginais. Ils prirent quelque plaisir à l'observer. « Est-ce la première fois que vous vous trouvez avec des gens de notre ordre, me dit enfin celui que nous avions trouvé en tête-à-tête avec une bouteille de Madère ? C'est la première fois, lui répondis-je. Il sourit, lâcha quelques bouffées de tabac et regarda son compagnon qui demeura sérieux. Avouez, ajouta-t-il, cependant, que nous vous faisons plutôt l'effet de deux vrais grenadiers que de pieux cénobites ? Mais, répliquai-je en rappelant le titre que nous avions tous pris l'avant-veille, je vois en vous de bons enfans, c'est déjà beaucoup. Nous le sommes en effet, continua mon interlocuteur, mais ne vous fiez pas à tous ceux qui voudront le paraître, et souvenez-vous bien que dans notre pays il faut tout voir, tout entendre et ne rien dire, à moins que d'être payé

pour cela. Faites bonne mine à tout le monde, même à ceux que vous mépriserez, et ne vous communiquez à personne. Ne révélez jamais à qui que ce soit que vous êtes franc-maçon, un tel aveu pourrait vous devenir funeste.

Je me souvins alors que ce qui m'avait mérité l'invitation du fournisseur de farine était une reconnaissance faite entre nous par des signes maçonniques; mais pendant toute la nuit qui s'était écoulée chez lui en plaisirs, en débauches plutôt, il n'en avait plus été question. Je me tins pour averti, mais depuis ce moment je devins triste et soupçonneux. Mikaël Alexevitch en fit souvent la remarque, sans pouvoir obtenir que je lui témoignasse plus de confiance qu'à un étranger. Il méritait cependant un entier abandon de ma part. J'appréciai par la suite la beauté, la noblesse de son caractère, mais il était bien tard pour réparer mon injustice; nous allions nous quitter pour toujours.

Si j'avais pu sans impolitesse refuser les présens que m'avaient faits les moines, assurément je ne les aurais point emportés. J'éprouvais pour eux ce sentiment qu'inspirent les augures de malheurs, bien qu'ils ne semblent les annoncer que par zèle et par intérêt pour le menacé. Ils

ne cessèrent pourtant de me prodiguer, tant que je restai près d'eux, les marques d'une agréable bienveillance. Francs-maçons eux-mêmes, ce titre les liait à moi et suffisait pour qu'ils me fussent dévoués. Nous nous séparâmes enfin. Ils devaient sous peu se mettre en route pour Saint-Pétersbourg, j'allais d'un côté diamétralement opposé; mais comme je devais revoir cette capitale, nous nous y donnâmes rendez-vous dans quelques mois, leur séjour devant s'y prolonger.

Mikaël Alexevitch ayant terminé ses affaires m'annonça notre prochain départ. Nous fîmes partout nos visites d'adieu et de cérémonie. J'allai faire celle de l'amitié au vieux Tatar; il me serra la main sans m'embrasser. Vous êtes jeune, me dit-il, vous avez, je l'espère, beaucoup d'avenir; quant à moi, je suis bien près du terme. Soyez heureux, et souvenez-vous de votre vieil ami. Il n'est pas à croire que nous nous revoyions jamais, c'est comme si vous me disiez adieu sur mon tombeau. Je sentis alors un serrement de cœur inexprimable, et je trouvai bien consolante la foi de ceux qui se persuadent retrouver dans une autre vie les objets qu'ils aimaient en celle-ci. Mes réflexions étaient péni-

bles, je ne songeais au néant qu'avec horreur. Imposant toutefois silence à mon émotion, j'osai promettre encore de longues années à celui qui s'étonnait de compter encore des jours, et m'arrachai par un effort de l'asile où la mort impatiente me semblait en effet réclamer sa proie.

Après cette séparation, rien ne sut plus me toucher. *Les bons enfans* ne me laissèrent aucun regret. Il fallut cependant vider avec eux quelques bouteilles de Champagne, versées dans une coupe de vermeil qui jadis, affirmait-on, avait appartenu à Catherine-la-Grande. C'est pendant cette dernière entrevue que j'examinai en détail le cabinet d'histoire naturelle du fournisseur des farines. Cet homme, quoique sans véritable amour pour la science et manquant de philosophie dans les idées, passait pour un grand génie aux yeux des habitans de la ville. Quelques uns même étaient fort enclins à le juger sorcier, parce qu'on savait chez lui des squelettes et des phénomènes. Sa fortune considérable n'avait jamais pu déterminer aucune belle à lui donner le nom d'époux. Il était reçu dans toutes les maisons plutôt par crainte que par tout autre motif. Si la sienne se fût écroulée pendant la tempête, on aurait cru généralement que le dia-

ble s'était mêlé de l'affaire. De pauvres officiers *garnisonnaires* (1), quelques employés dont les émolumens ne suffisaient pas aux dépenses, composaient seuls sa compagnie intime ; ils trouvaient chez lui bonne table et bon accueil, leurs préjugés avaient disparu bien vite.

(1) On donne ce nom en Russie aux militaires invalides qui font le service des villes de l'intérieur.

CHAPITRE V.

DÉPART POUR MOSCOU.

Le jour où nous devions repasser le Volga pour nous diriger vers Moscou, l'oncle de Mikaël réunit à déjeuner les principales autorités de la ville, ainsi que les seigneurs chez lesquels nous avions été reçus. Dès la veille une pêche extraordinaire était commandée, afin que le *sterlet* ne manquât pas à l'appétit des conviés. Mon ami le jeune Suisse, devait être de ce banquet; mais comme il pressentait peut-être qu'on y boirait outre mesure, et que les assemblées bruyantes n'étaient pas dans sa prédilection, il s'excusa et vint secrètement me faire ses adieux. Je devais revoir la France avant lui; combien mon sort lui paraissait désirable! avec quel plaisir il aurait quitté ce pays où des engagemens d'honneur devaient si long-temps le retenir encore! Ses voeux me faisaient croire qu'il n'est point de mal plus cruel que l'ennui continu. Il ressemblait à un être privé d'air sous la machine

pneumatique, cherchant avec désespoir le secours qui peut ranimer sa vie prête à s'éteindre. Je ne pus que l'engager au courage, à la patience, en le flattant par l'avenir, de ce qu'il éprouvait de douloureux au présent.

Le déjeuner ne fut pas très joyeux. On voulait montrer un peu d'affliction de nous perdre; le neveu d'un personnage influent par sa place, et qui lui-même n'était pas sans crédit, méritait bien qu'on lui fit quelques démonstrations d'attachement et de regrets. Je recevais, comme de juste, ma part de ces délicates attentions, et j'y répondais avec toute la reconnaissance qui m'était possible. Vingt fois on fit retentir, le verre à la main, des vœux pour notre bon voyage, pour notre félicité perpétuelle. Il fallait boire en signe de remercîment, et la sollicitude qui s'exprimait commençait à nous être à charge. Après ces toasts si souvent répétés avec le Champagne, la tendresse était plus expansive encore, on ne voulait nous quitter que le plus tard possible. Des barques élégamment pavoisées nous attendaient; nous y montâmes tous au son d'une musique militaire, qui nous rendit fiers et braves comme les héros grecs d'Homère allant au siége de Troie. Le peuple était en foule accouru pour

voir cette solennité ; tant d'appareil, de soins, devaient singulièrement flatter l'amour-propre de ceux qui leur avaient donné lieu ; aussi Mikaël et moi étions-nous on ne peut plus ravis et touchés. Au premier coup de rame, les groupes restant sur le rivage nous saluèrent par des houras prolongés. Il suffisait de nous avoir vus en si bonne compagnie, pour nous mériter ce nouvel honneur. L'air vif du Volga ne tarda pas à rendre plus visible l'ivresse réelle qui troublait nos cerveaux, cependant nous n'étions pas à la fin des excès. Arrivés vers le milieu du fleuve, on déboucha autant de bouteilles de Champagne que nous étions d'individus, et chacun se fit une gloire d'avaler la sienne tout d'un trait, versée dans une large coupe, à la santé de l'empereur. Mon tour arriva, il n'y eut pas moyen d'éviter l'épreuve, on m'aurait jugé un très malhonnête homme, un conspirateur peut-être, si je me fusse refusé à de pareilles expressions d'amour envers un aussi digne souverain. Je pris donc mon parti avec résolution : Au Tsar ! m'écriai-je, vive le Tsar ! et je bus sans répandre une goutte, ce qui m'attira les félicitations générales. Les houras que nous faisions entendre à chaque libation amenaient sur la

rive droite tous les habitans du village où commençait la route; ils nous accueillirent en abordant par les mêmes acclamations qui nous avaient accompagnés au départ : on avait reconnu les fonctionnaires, et quelques petits calculs politiques, ainsi que des ordres donnés à l'avance, parvenaient à représenter au mieux l'affection et le respect. Les domestiques débarquèrent les paniers de bouteilles encore pleines; on les porta sur le milieu du chemin, et là, nécessité fut de tout vider. L'oncle de Mikaël, après avoir porté un toast à la Russie, daigna m'honorer d'une attention particulière : A votre patrie ! me dit-il; et s'adressant à tout le monde ensuite : Messieurs, buvons à la France, notre alliée ! La terrible coupe s'emplit, se vida de nouveau ; j'avais montré l'exemple de bons sentimens à cet appel, mais c'était par un dernier et sublime effort de courage. On proposa, pour en finir, la santé du roi de France ; j'aurais alors repoussé du nectar, il me fut impossible de boire au roi de France.

Nous montâmes en voiture Mikaël et moi, après avoir subi les embrassades répétées de nos larmoyans amis, qui, soutenus par leurs domestiques, eurent beaucoup de peine à rega-

gnait les bateaux. Mikaël, d'une constitution vigoureuse, d'une haute et belle stature, s'imaginait pourtant toujours être malade, s'entourait de médecins, exécutait toutes leurs ordonnances, et ne s'en trouvait pas mieux. Presque jamais il ne buvait de vin pur, et je croyais le voir tomber ivre mort après les excès que nous venions de faire; il n'en fut pas ainsi. Aucun symptôme d'ivresse ne se manifesta chez lui, et je ne me souviens pas l'avoir vu mieux portant que cette fois; mais il était de ces gens qui se fâchent quand on leur fait compliment sur leur apparente santé, et je me gardais bien de lui faire apercevoir le retour de la sienne lorsqu'il cessait de se médicamenter. Quoique très nerveux, très énergique dans l'occasion, il voulait paraître habituellement languissant et comme atteint de spleen. Peut-être en effet avait-il quelques ennuis, mais quant à son organisation physique, je suis persuadé qu'elle était on ne peut meilleure. Dans la crainte de le fatiguer, nous ne faisions qu'environ trente lieues par journée, et malgré les mauvais gîtes, le manque de lits et d'alimens convenables, nous nous arrêtions chaque soir à la cinquième station, que ce fût dans une ville ou dans un hameau. La distance

fixée étant parcourue, Mikaël aurait cru se rendre très malade si nous avions fait quelques versts de plus. Du reste, il rachetait par d'excellentes qualités, de petits ridicules.

Il fallait repasser par Jaroslaw; l'auberge où nous avions la première fois rencontré les patrons tatars nous reçut pour la nuit. Soixante lieues nous séparaient encore de Moscou. J'étais bien impatient de voir cette ville rebâtie, et j'aurais bien voulu vaincre les terreurs de mon compagnon, afin d'abréger le temps du voyage, mais c'eût été lui causer de trop vives alarmes sur les résultats de cette activité en le contraignant à la montrer. Cependant, désireux ainsi que moi, d'arriver de bonne heure dans l'ancienne capitale, nous partîmes de Jaroslaw pour faire cette journée-là plus de chemin que par le passé; et le soir, vers dix heures, nous fîmes halte devant le couvent de Saint-Serge, distant de Moscou seulement de vingt lieues.

En arrivant à la porte de la sainte retraite, Mikaël donna l'ordre à l'un de nos domestiques d'aller sonner la cloche d'appel. Nous attendîmes assez long-temps; un moine enfin parut, ouvrit le vas-ist-das, et n'apercevant que notre envoyé, s'informa d'un ton brusque de ce qu'il

voulait à cette heure. — Donne-t-on ici l'hospitalité, mon père? — Qui es-tu? — L'humble esclave d'un noble seigneur. — Va-t'en lui demander à coucher. — Mais c'est pour lui que je réclame un asile. Ne voyez-vous pas sa voiture? Ouvrez, car le temps est mauvais; il pleut. — Je suis à vous dans l'instant, dit le moine d'un ton beaucoup adouci. Il referma le vas-ist-das, nous fit attendre encore, sans doute pour aller demander l'agrément du prieur, et revint nous ouvrir avec toutes sortes de démonstrations respectueuses. Mikaël, connaissant les ressources de la place, chargea l'estimable frère de nous faire préparer un bon souper et des lits. Il était trop tard pour visiter l'église en attendant; d'ailleurs, on nous apprit que le chapitre était depuis quelques jours occupé à la récapitulation des objets sacrés, et qu'il ne permettait à personne de les visiter pendant ce temps. Je regrettai de ne pouvoir me faire une idée des immenses richesses que renferme ce monastère, et qu'il accroît chaque jour encore par les présens que lui apportent les fidèles de toutes les conditions.

Nous fûmes servis, non pas avec propreté, mais avec abondance. Un assortiment de bons vins était à notre disposition. Le moine, bien

que nos domestiques fussent présens, se tenait debout devant la table, attendant nos ordres et nos désirs. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, mince et pâle, jetant en dessous, à droite et à gauche, des regards qu'il n'osait porter franchement devant lui. A toutes les questions qui lui étaient adressées, il répondait d'abord par un profond salut, tenant les mains baissées et jointes. Sa voix était grave et pénétrante : son langage, m'assura Mikaël, n'avait rien d'épuré, mais on y distinguait de l'adresse et de la judiciaire. Interrogé sur les miracles opérés par l'intercession des saints en honneur dans le couvent, un rapide coup d'œil jeté furtivement sur nous pour lire notre pensée sembla le convaincre que nous étions des incrédules. Il rebaissa les yeux et répliqua que pour avoir des détails sur de pareilles matières, il faudrait s'adresser à l'archimandrite ; qu'il ne lui était pas, à lui, permis d'en donner.

Le lendemain aussitôt notre réveil il vint, en nous apportant le thé, savoir si nous étions satisfaits de la nuit. Mikaël le remercia et le pria de nous dire le montant de notre dépense. Vous ne devez rien, répondit le moine ; quoique pauvres, nous nous faisons un devoir d'accorder gratui-

tement l'hospitalité à tous ceux qui la demandent ; et c'est un grand honneur que vous nous avez fait en l'acceptant, messeigneurs. Ayant compris ce dialogue : Quelle générosité ! m'écriai-je ; voilà réellement des manières grandes et nobles ! Intérieurement j'étais fort étonné ; ce que j'avais recueilli jusqu'alors de renseignemens sur les habitudes monacales dans ce pays ne ressemblait en rien à cette conduite. Mikaël me fit signe de modérer mon enthousiasme. Cher frère, dit-il au religieux, nous ne pouvons partir sans reconnaître vos bontés, veuillez de grâce y mettre un prix, notre reconnaissance n'en sera pas moindre et nous n'aurons pas le regret d'avoir obéré l'église. L'église, dit le moine, peut recevoir vos offrandes ; plus on lui fait de sacrifices, plus on est agréable au ciel. L'artifice n'avait pas abusé Mikaël, il s'attendait bien à payer trois fois la valeur des soins qui nous avaient été donnés. Voilà donc pour la sainte église, dit-il en mettant dans l'humble main du moine deux pièces d'or ; puisse le ciel nous être secourable ! Il vous le sera certainement, répondit l'hospitalier personnage, si vous continuez, messeigneurs, à l'honorer comme vous le faites ici. S'étant plusieurs fois signé

pour nous recommander à l'éternelle Providence, et nous ayant respectueusement baisé la main, il s'en fut porter au trésor les marques de notre piété singulière.

Comment trouvez-vous cet hypocrite? me dit Mikaël quand le moine fut hors de notre chambre. Vous vous imaginez qu'il nous aurait laissé partir sans nous parler de besoins de l'église; détrompez-vous bien. Ces gens-là savent leurs calculs. Ils imposent le peuple; mais vis-à-vis des seigneurs c'est une autre manière. En s'adressant à notre vanité ils sont sûrs de n'être jamais en reste. Si nous avions été de pauvres diables, affamés, sans argent, sans ressource, une étable, du pain grossier et de l'eau eussent paru trop bons; mais à la vue d'un équipage, on a fait pétiller le feu de la cuisine, et la vieille bouteille de Bordeaux a été débouchée. Le désintéressement que vous admiriez tout à l'heure était bien et dûment persuadé qu'il ne ferait pas un vain étalage. Le portier de ce monastère est un vrai caffard; on confie toujours ce poste à l'un des plus grimaciers de la compagnie. Celui-ci doit justifier la bonne opinion de son chef.

Nous nous disposâmes à repartir. Le moine

attendait sur le seuil. Là les actions de grâces recommencèrent. Il nous combla de bénédictions; il nous aurait maudits si nous avions pris à la lettre son refus d'accepter la rétribution due pour notre gîte. Rien de remarquable ne vint s'offrir à nos regards pendant les deux tiers du chemin qui nous restait à parcourir, mais à Tchernaïa-Graz, dernière station vers Moscou, un spéctacle révoltant nous attendait. Arrivés à la maison de poste, empressés de faire atteler, contrainte fut d'attendre. Personne excepté une vieille femme ne se trouvait là pour nous expédier. Tous les habitans de l'endroit s'étaient réunis sur la place pour voir donner le knout à un criminel convaincu d'assassinat. C'était un jeune homme d'à peu près vingt-quatre ans, robuste et déterminé. Il endura le supplice avec un courage prodigieux, sans pousser un cri, sans laisser paraître l'expression de la souffrance. Pour s'approprier une somme de cent roubles dont un de ses camarades était porteur, il lui avait, disait-on, fendu la tête avec sa hache en passant dans la forêt, croyant n'être vu de personne; mais découvert, livré aux lois et condamné, je le vis sortant des mains du bourreau, la figure noircie, comme on fait en France pour

rendre ineffaçable l'empreinte du fer brûlant sur l'épaule des coupables qui viennent d'être flétris. Un vieux cafetan était jeté sur son corps, mais le sang des horribles stygmates perçait à travers l'étoffe et coulait de toute part. En cet état, des gendarmes le promenaient dans un chariot découvert pour le montrer à tout le monde. Ce malheureux ne se plaignait pas, sa contenance était ferme, il protestait de son innocence; plût à Dieu qu'il ne fût pas innocent!

CHAPITRE VI.

MOSCOU.

Dès que j'aperçus Moscou, un frisson me saisit, ma poitrine se gonfla, ma respiration fut presque étouffée; l'ombre colossale de Napoléon, celles des braves qui l'avaient suivi, moissonnés aussi par la mort, semblèrent m'apparaître. Mes regards animés cherchaient la trace de leurs pas autour de cette vaste enceinte, et mon oreille écoutait si leurs voix ne se feraient pas entendre. L'amour de la patrie se réveilla dans mon cœur avec une énergie délirante.

« Voilà donc, me dis-je, l'abîme où vinrent s'engloutir tant de richesses de gloire! où l'avenir éclatant que nous promettaient le génie et le courage fut détruit! Maîtres du monde alors, ici les fils de la France plantèrent leurs étendards victorieux en faisant retentir les airs de leurs cris de bonheur, en déifiant leur général. Tant de gloire, de constance héroïque, un moment cou-

ronnées, devaient-elles, après le triomphe, avoir à lutter contre la perfidie, et ne trouver de repos que dans la tombe ? Ils reculaient devant nos phalanges, ces guerriers aujourd'hui si fiers de leurs succès ; ils fuyaient, ils fuyaient ! Nous ne les pouvions atteindre ; et confiant à des mains infâmes la torche incendiaire, c'est à l'écume d'une abjecte populace qu'ils ont demandé secours pour nous repousser ! Quelques centaines de misérables, opprobre de leur pays, enchaînés d'abord pour leurs crimes, vomis ensuite ivres et furieux par les cachots, encouragés, poussés aux actions les plus infernales, ont commencé nos désastres et rompu nos destinées! Gorgés de pillage, repus d'assassinats, montrant sur leur visage l'expression d'une férocité satisfaite, ils ont été se faire absoudre du passé, et recevoir la bénédiction d'un prêtre pour leurs forfaits du moment! Une grande et noble armée, conduite par d'illustres chefs, invincible par les armes, s'est retirée devant les ravages que causait une poignée de scélérats! La famine et les élémens nous ont porté les derniers coups, il a fallu succomber ! Ville funeste, quelle révolution s'est opérée par toi ! Sans les flammes qui t'ont dévorée, serions-nous ce que nous som-

mes !... » Je ne songeais plus alors au despotisme de Bonaparte, je ne me rappelais que ses malheurs après ses prodiges.

En entrant dans Moscou, ma première pensée fut d'y chercher les traces de 1812. J'en reconnus quelques unes. Des emplacemens couverts de noirs décombres s'offraient de loin à loin aux regards, comme pour éterniser le souvenir d'un sacrifice immense à la patrie. Nous descendîmes dans une grande hôtellerie tenue par un Français, près le pont des Maréchaux ; je pouvais disposer encore de quelques heures de jour, je m'habillai promptement et courus au Kreml, afin d'y contempler dans toute son étendue cette ancienne métropole de l'empire des Tsars. Si de tristes pensées n'avaient occupé mon esprit, le magnifique panorama qui se déroulait à ma vue l'aurait enchantée. Trois cents églises à brillantes coupoles, quarante couvens, une foule de somptueux édifices, de vastes et beaux jardins, de la fraîcheur, du pittoresque ; voilà d'abord l'aspect dont on est frappé. Moscou, rebâtie sur ses anciennes fondations, n'est pas, à beaucoup près, aussi régulière que Pétersbourg ; le sol qui la soutient, montueux dans certains quartiers, plat dans quelques autres, rend les com-

munications moins promptes; mais, découverte dans son ensemble, il faut avouer que le coup d'œil est charmant.

Rendu à la philosophie des idées, je finis par admirer ce qui ne m'avait, au premier moment, que surpris. Mettant en comparaison ce qui m'entourait avec la masse de Paris, j'y trouvais une différence bien désavantageuse pour la capitale de la France. L'intérieur de Moscou ne renferme plus de maisons de bois; celles qui subsistent encore ne se trouvent qu'aux extrémités des faubourgs; presque tous les bâtimens réunissent l'élégance à la force. Les dehors en sont entretenus avec le plus grand soin. Ces dômes dorés, argentés, ces toits peints de vives couleurs, la quantité de flèches qui s'élancent dans l'air, celle des colonnes qui décorent la façade des palais; tout cet assemblage est réellement plein de charme. Quand le ciel est pur, la nature active, que le feuillage des arbres entoure et fait ressortir isolément les nombreuses demeures de l'opulence, on se croirait conduit dans l'une de ces villes créées par les songes d'une imagination orientale; et l'étranger venu, avec des préventions défavorables ne pourrait en croire ses yeux. L'enthousiasme ne cesse que

lorsqu'on a vu les mœurs, les habitudes cachées sous ces belles apparences.

Le lendemain après le déjeuner, nous fîmes, Mikaël et moi, une visite nouvelle au Kreml, où notre examen commença par la *cloche éternelle,* transportée de Novogorod. Des planches recouvrant une grande cavité circulaire près de l'église d'Iwan Velikoï (Jean le Grand), indiquent seules le lieu ou repose ce colossal monument de superstition. La trappe qui sert d'entrée se trouvant ouverte, nous descendîmes un mauvais escalier composé d'une vingtaine de marches, et nous nous trouvâmes au fond du fossé avant d'avoir pu distinguer dans toute son étendue l'objet de notre curiosité. Un gardien ayant donné du jour, je fus effrayé de ce qui s'offrit à ma vue. Quelque idée que l'on se soit faite du volume de cette cloche, la réalité étonne plus encore. J'avais cru voir une chose considérable dans ce qu'on appelle le bourdon de Notre-Dame à Paris, et qui pèse trente-six milliers; quelle dut être ma surprise à l'aspect des proportions monstrueuses auxquelles je comparais mes souvenirs! Les lectures m'avaient depuis longtemps annoncé l'existence de cette merveille, et je ne saurais dire pourquoi j'étais sans cesse

tourmenté par le désir de la contempler. Que ce fût puérilité, faiblesse, j'avoue que les pyramides d'Égypte ne m'auraient pas offert plus d'attrait ; j'éprouvai donc une émotion bien vive, une sorte d'effroi de plaisir, en l'entourant de mes regards ; rien que cela m'eût satisfait de mon voyage.

N'ayant eu ni la permission ni les moyens de mesurer la cloche *éternelle*, je vais citer ici la description qu'en donne le docteur Clarke, me réservant quelques observations :

« La grosse cloche de Moscou, dit-il, qui passe pour la plus grande que l'on ait jamais coulée, gît dans un fossé profond au milieu du Kremlin. L'histoire de sa chute est fabuleuse, et comme les écrivains se copient ordinairement l'un l'autre, cette histoire continue à se propager. Le fait est que la cloche se trouve encore dans le lieu où elle fut primitivement coulée : elle n'a jamais été montée (1). Les Russes parvien-

(1) L'opinion générale est que cette cloche a été fondue à Novogorod et transportée de cette ville à Moscou ; qu'elle a été suspendue, et qu'ayant rompu ses liens elle s'est enfouie dans sa chute. Je respecte fort l'autorité du docteur Clarke, mais l'assertion qu'il donne ici ne peut avoir l'avantage sur les traditions accréditées ; tout concourt à les faire admettre.

draient aussi aisément à hisser un vaisseau de guerre de première ligne avec toute son artillerie et son chargement (1). Le feu ayant pris au Kremlin, les flammes atteignirent le bâtiment construit au-dessus du fossé dans lequel se trouvait encore la cloche; le métal s'échauffa, et l'eau jetée pour éteindre le feu étant tombée sur la cloche il en résulta la fracture que l'on voit aujourd'hui (2). Un double rang de degrés conduit au fond du fossé où elle est restée. Elle remplit l'espace du plancher au toit (3). On y entre par une trappe placée à la surface même de la terre. Nous trouvâmes les marches très dangereuses; plusieurs manquaient, d'autres étaient brisées (4), ce qui me fit faire la chute

(1) Des ingénieurs, aux talens desquels je pouvais m'en rapporter, m'ont affirmé qu'en dépensant un million de francs on pourrait tirer cette cloche du fossé et la replacer convenablement.

(2) Le bord de la cloche étant enfoncé dans la terre n'était pas susceptible de s'échauffer aussitôt que le sommet. Il est évident qu'elle n'a pu se casser ainsi qu'en tombant.

(3) Il y a maintenant beaucoup de distance du toit à la cloche; elle s'enfonce continuellement. Tous les ans on trouve de la différence, et cela prouve assez, je crois, qu'elle ne repose pas sur le lieu où elle a été coulée.

(4) L'escalier est toujours dans le même état; on court

très périlleuse de la hauteur d'une rampe. Je fus sur le point de perdre la vie en tombant froissé sur la cloche. Cet accident fit placer une sentinelle à la trappe pour empêcher le peuple de devenir victime de sa curiosité. Ce soldat serait cependant beaucoup mieux employé à raccommoder les marches qu'à passer toute sa journée à dire qu'elles sont rompues. La cloche paraît réellement une montagne de métal. On assure qu'elle renferme une très grande proportion d'or et d'argent, et qu'au moment de sa fusion les nobles et le peuple y jetèrent leur vaisselle et leur argent. Il est permis de suspecter ces fabuleuses traditions, surtout en Russie où l'on est très disposé à redire ce que l'on a entendu, sans réfléchir sur la probabilité des récits (1). Je cherchai vainement à en faire l'essai en petit. Les naturels regardent cette cloche avec

grand risque de se rompre le cou en le descendant.

(1) Le docteur Clarke a grand tort de contester cet élan religieux, il est parfaitement dans le caractère des Russes. Les églises, les couvens seraient-ils donc aussi riches si la superstition ne leur jetait l'or à pleines mains? Les vertus sont d'un faible poids dans la céleste balance; mais une place dans le ciel ne se refuse jamais à celui qui paie en la demandant. Plus un Russe dépense pour la maison du Seigneur, plus il se croit sûr de son salut.

une vénération superstitieuse et ils ne consentiraient même pas à en laisser détacher un grain. Cependant on peut dire que la matière a un aspect très éclatant, blanchâtre, brillant, semblable à la couleur de cloche en général, et peut-être son éclat argentin a fortifié, sinon fait naître la conjecture touchant la richesse de sa matière.

« Les jours de fête, les paysans visitent la cloche comme ils feraient d'une église, c'est pour eux un acte de dévotion; ils font des signes de croix en montant et en descendant les escaliers. Le fond du fossé est rempli d'eau, de boue (1), de grandes pièces de charpente, embarras qui, ajoutés à l'obscurité du lieu, le rendent désagréable et malsain. Sans compter le péril résultant du mauvais état de l'escalier. J'y suis descendu pour déterminer avec exactitude les dimensions de la cloche. Dans l'une de ces visites, une demi-douzaine d'officiers russes voulurent bien m'aider dans le mesurage. Il se rapporte si bien avec le récit publié par Jones

(1) Il n'y a plus maintenant d'eau ni de boue au fond de ce fossé, la cloche est entourée d'une petite muraille en briques pour la soutenir, et l'on se promène à l'entour sur un sol très ferme et très battu.

Hanway que la différence n'est pas digne de remarque ; rencontre singulière, si l'on considère la difficulté de mesurer exactement ce qui se trouve enfoncé dans la terre et fracturé. Personne, je crois, n'a jusqu'ici donné les dimensions de la plus grande circonférence, qui surpasserait en grandeur celle que nous publions aujourd'hui, parce que le rebord de la cloche sur lequel on pourrait les prendre se trouve entièrement enfoncé sous la terre. Dix personnes environ étaient présentes quand je pris la mesure de la partie découverte. Nous étendîmes une forte corde sur le métal dans toutes les parties de la circonférence et autour de l'extrémité qui touchait la terre, ayant soin en même temps de ne pas roidir la corde. Par l'examen du morceau de cloche brisé, je m'assurai que nous avions pris la mesure à deux pieds du point de son dernier rebord. La circonférence prise était de soixante-sept pieds quatre pouces, ce qui donne un diamètre de vingt-deux pieds quatre pouces un tiers. Quand nous prîmes la hauteur perpendiculaire du sommet de la cloche, nous la trouvâmes correspondant exactement avec l'état donné par Hanway, savoir, vingt-un pieds quatre pouces et demi; dans la

partie la plus forte, à l'endroit où le battant devait frapper, son épaisseur est de vingt-trois pouces. Nous parvînmes à déterminer cette mesure en mettant nos mains dans l'eau au point où la fracture avait eu lieu, c'est-à-dire à sept pieds au-dessus du bord de la cloche. Le poids de cette masse de métal est estimé être de quatre cent quarante-trois mille sept cent soixante-douze livres, qui sur le pied de trois schellings la livre, monte à soixante-six mille cinq cent soixante livres sterling seize sous; somme qui reste sans emploi et qui n'est d'aucun usage pour personne. »

Après avoir long-temps examiné la cloche éternelle, nous visitâmes celles du clocher d'Iwan Vélikoï; elles sont en grand nombre, et dans certains endroits on ne conçoit pas comment les murailles peuvent soutenir cette charge. La plus grosse pèse quatre mille pouds (1); son volume n'étonne plus quand on a vu la première. Arrivés presqu'au faîte, nous en remarquâmes une qui serait tout en argent s'il n'avait fallu y joindre quelque alliage pour la rendre sonore. De là nous découvrîmes encore mieux

(1) Le poud est de quarante livres de treize onces.

la ville : j'en vis parfaitement l'étendue, et je la crois plus considérable que celle de Paris. Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle, tant il était gracieux et varié : une population de cinq cent mille âmes circulant sans confusion, une foule d'élégans et rapides équipages, tout ce que dominaient alors nos regards était fait pour les séduire.

Cependant, non loin de l'église, des objets que je n'avais point encore aperçus troublèrent un peu ma satisfaction. Devant l'ancien arsenal, qu'une explosion fit sauter en 1812 par ordre de Napoléon (1), se trouvaient rangées huit cent soixante-dix pièces d'artillerie, prises tant sur les Français que sur leurs alliés de cette époque; aussitôt que je les découvris, et que Mikaël m'eut appris de qui provenaient ces trophées, je descendis en toute hâte, et me dirigeai vers eux. La sentinelle qui les gardait ne m'en défendit pas l'approche, et je pus à mon aise en distinguer les inscriptions. Combien ne durent-elles pas me répéter à quel point les hommes sont téméraires dans leurs prétentions! Sur l'une je lisais

(1) Ce bâtiment, parmi ceux que renferme le Kreml, est le seul qui ait éprouvé du dommage. Il n'en reste que les murs d'enceinte qui sont d'une épaisseur extraordinaire.

l'invincible, sur l'autre, *l'imprenable*; en général, des titres orgueilleux que le destin a méprisés. Toutes ces initiales du conquérant déchu, surmontées d'une couronne et gravées sur le bronze, rediront d'âge en âge la terrible catastrophe qui renversa l'édifice élevé par vingt-cinq années de victoires. Une nation qui pouvait s'intituler avec droit la première du monde est venue se briser à cette place!

L'énorme canon dont parle le docteur Clarke se trouve encore devant l'une des faces latérales de l'arsenal, mais il s'en faut bien que ses dimensions soient telles que le rapporte le savant voyageur. Je serais presque tenté de croire qu'il ne l'a pas vu, et qu'il s'en rapporte à des récits impertinemment exagérés. «On se représentera son diamètre, dit-il, quand on saura qu'un homme peut se tenir debout dans son ouverture; de plus son épaisseur est de dix pieds.» Voilà une hyperbole par trop forte. Le canon dont il est ici question, et que j'ai mesuré à loisir, a, de longueur, un peu moins de dix-sept pieds; de diamètre, quatre pieds trois pouces, sur lesquels il faut ôter seize pouces d'épaisseur; son poids est de deux mille quatre cents pouds, ou quatre-vingt-seize mille livres de treize onces.

La différence est trop sensible pour tolérer l'assertion du docteur, et, semblable à la description que je viens d'en faire, cette pièce est déjà d'une grosseur assez raisonnable ; elle a été coulée en 1694. Près d'elle, on en voit quelques autres d'un moindre calibre, mais qui ne laisseraient pas de paraître énormes isolément observées. J'en ai remarqué plusieurs qui ont été enlevées à des forteresses persanes ; elles sont surchargées d'ornemens ; le travail, quoique bizarre, en est précieux par les détails ; vers la culasse de chacune de ces pièces est un écriteau sur lequel est spécifié leur poids : celles que nous abandonnâmes au pouvoir des Russes pendant la retraite de 1812, mises à côté de celles-ci, auraient l'apparence de jouets d'enfans ; elles ne sembleraient plus redoutables ; on attache cependant un bien plus grand prix à leur possession. Outre les églises de la ville, le Kreml en renferme douze dans son enceinte ; quelques unes de ces dernières appartiennent à des couvens de femmes ; elles sont toutes fort richement ornées. Là, je vis encore avec un sentiment pénible l'argent, l'or et les pierres précieuses étalés devant les pauvres assistant aux offices. Ce contraste, ces extrêmes de faste et de misère

sont on ne peut plus désagréables et choquans. Je ne déplorais pas moins l'absurde et triste condition des religieuses, dont la pâleur, les traits flétris annonçaient assez les privations, les souffrances qu'elles s'imposent. Jamais de pareils visages ne m'étaient apparus : je croyais avoir des spectres devant moi. Ces malheureuses créatures, dans leur funeste erreur, s'imaginent que des macérations plaisent au ciel, et que, pour mériter sa grâce, il faut avoir subi le martyre. C'est assurément donner une bien fausse interprétation à la volonté divine. Si Dieu recommande à chacun en particulier de ne jamais nuire au bien-être de son prochain, il veut donc le bonheur de tous? Ce n'est pas l'offenser que de satisfaire aux lois, aux penchans de la nature; il nous a donné l'intelligence pour chercher les moyens de diminuer la somme de nos peines, et non pour les accroître. Faites du bien pour réparer le mal; voilà ce qu'il vous ordonne. Que lui font vos pleurs, vos grimaces, vos jeûnes? Si vous fûtes coupable, corrigez-vous, ne vous repentez pas : nulle puissance ne saurait empêcher le passé d'avoir été; les regrets ne sont que faiblesse; travaillez au mieux de l'avenir.

Nous ne pûmes visiter l'intérieur du palaisdes

Tzars, où tant de mémorables événemens se passèrent, et dans lequel séjourna pendant un mois Napoléon; mais je distinguai la fenêtre qui servit d'issue à Démétrius pour échapper un moment à ses assassins; il sauta d'une hauteur considérable, se brisa la cuisse, fut repris et massacré. Autrefois les souverains de la Russie étaient dans l'usage de se tenir à cette fenêtre, afin d'y recevoir les suppliques de leurs sujets. La pierre sur laquelle se déposaient les pétitions se voit encore dans la cour: le Tzar envoyait chercher celles qu'il lui convenait de lire.

Il paraît que jusqu'à l'époque de 1812, des caisses placées dans les appartemens de ce palais contenaient le trésor impérial, consistant surtout en vêtemens ayant été portés par les souverains à leur couronnement. Ces objets étaient assez précieux pour éveiller la cupidité, quand elle pouvait demeurer impunie: ils ont été pillés tant par les naturels que par les Français. L'escalier de pierre qui conduisait au trésor est célèbre par les massacres que les strélitz y commirent durant la révolte que suscita la sœur de Pierre Ier, Sophie. On prétend qu'elle ne cessait de les encourager aux plus horribles excès, et proportionnait la récompense au crime. C'est

aussi là que le jeune Iwan Narischkin fut arraché des mains du patriarche par les furieux, que ne put intimider l'image de la Vierge. Ayant vainement demandé pendant deux jours la mort de cet enfant, ils menacèrent d'incendier le palais si la victime ne leur était pas livrée; dès qu'ils s'en furent saisis, ils coupèrent son corps en lambeaux, et piquèrent aux pointes de la balustrade sa tête, ses mains et ses pieds. La sainte madone fut impuissante; l'espoir qu'inspirait sa sauvegarde ne se réalisa pas.

Nous revînmes à notre logement par une des portes du Kreml, appelée la *porte sainte*. Le factionnaire qui s'y trouve oblige toutes les personnes qui passent à se découvrir, et on s'exposerait beaucoup en résistant. La consigne est tellement sévère, que si quelque Turc se trouvait conduit sous cette voûte, il serait contraint de tenir à la main son turban. Un soldat russe mis en sentinelle ne connaît aucun ménagement; il raisonne là bien moins qu'ailleurs encore, et la qualité d'étranger, loin d'être un titre à son indulgence, lui donne l'occasion d'exercer à son tour le despotisme dont il éprouve si souvent les effets. Prévenu de tout cela, j'essayai cependant de tenir mon chapeau sur ma tête, mais un

ordre, exprimé de la manière la plus énergique, m'obligea bientôt à me conformer à l'usage. Je crus que c'était fait de moi, tant la colère du gardien fut véhémente : il ne s'agissait pas moins que d'un coup de baïonnette. Les mahométans qui habitent Moscou ont grand soin d'éviter ce passage.

De retour à notre hôtel, nous y trouvâmes un célèbre médecin allemand et deux maîtres d'armes français que Mikaël avait priés de nous faire visite. Il voulait consulter le premier sur une maladie qui n'était réellement que dans son imagination, et battre les autres à la contre-pointe, genre d'escrime dans lequel il excellait. Il commença par donner audience au docteur, écouta ses conseils, ses ordonnances avec la piteuse physionomie d'un homme qui se croit prêt à rendre l'âme; mais aussitôt qu'il en fut délivré et que les professeurs eurent mis l'espadon à la main, son air faible, abattu, fit place tout à coup aux attitudes martiales, il s'anima comme un lion, déploya toutes les ressources de l'adresse et de la vigueur, et se fit demander quartier pas ses adversaires épuisés et vaincus.

Après leur défaite, Mikaël les retint à dîner; ils me contèrent leur histoire. J'appris qu'étant

demeurés prisonniers dans le pays et ne sachant à quelle industrie se vouer pour améliorer leur position, ils s'étaient mis à donner des leçons d'armes. Bientôt le succès dépassa leurs espérances; de toutes parts leur venaient des élèves. D'obscurs soldats qu'ils avaient été naguère, ils devinrent des personnages considérables. Enivrés de leur nouvelle fortune, se croyant en Eldorado, la France ne leur parut pas digne de regret. Au moment où je les vis, chacun d'eux continuant de fort bonnes affaires entretenait plusieurs chevaux dans son écurie et menait un train de seigneur. Beaucoup de leurs confrères de Paris, avec plus de talent sans doute, n'y jouissent pas d'un sort aussi favorable; je leur conseille l'émigration.

Nous dînions dans une salle commune, à table d'hôte; quelques officiers s'y trouvaient. La conversation ayant pris une tournure politique, ensuite des questions que j'avais faites sans mystère à Mikaël relativement à l'incendie de 1812, j'entendis exalter dans les termes les plus emphatiques le patriotisme de cette action; c'était une inspiration du ciel, un dévouement admirable et sublime. J'écoutai long-temps sans oser produire mes réflexions, des signes expres-

sifs de Mikaël me recommandaient la prudence. Pourtant, comme je démêlai à travers les discours l'intention formelle de nous insulter en exprimant sur les Français une opinion qui, fût-elle sincère, aurait dû par délicatesse garder le silence, j'allais à tout risque déclarer la mienne et repousser l'agression, quand Mikaël prit la parole et se fit généreusement notre défenseur. Vous trouvez, messieurs, dit-il aux déclamateurs, que nous avons pris une détermination *héroïque*, en brûlant cette ville immense aujourd'hui relevée de ses cendres, pour livrer aux horreurs de la famine une armée envahissante et la rejeter hors de nos frontières ? J'avoue qu'il m'aurait paru beaucoup plus *héroïque* de combattre ; car nous ne pouvons, en bonne conscience, nous approprier l'honneur d'avoir vaincu. Je suis assez de votre avis quand vous attribuez au ciel la réussite de nos affaires, il nous a été d'un grand secours ; mais je ne me laisserai point séduire lorsqu'on viendra mettre en avant le patriotisme de la nation à cette époque. Il faut rétablir les faits et voir comment ils se sont passés.

Rien ne s'opposait à la marche victorieuse des Français. La terreur qu'inspiraient leurs armes glaçait tous les courages. Au seul nom de Napo-

léon toutes les villes étaient ouvertes, se livrant soumises à la magnanimité du conquérant, et l'on ne voit pas que les provinces qui se sont confiées à sa sauvegarde aient eu lieu de s'en repentir. Les Lithuaniens se louèrent de la discipline observée parmi les troupes d'occupation, ce qui n'empêcha pas qu'à l'imagination de nos paysans on représenta l'antechrist en personne arrivant pour faire d'eux sa proie. Ils crurent en fanatiques leurs seigneurs et leurs prêtres, et semblables aux boules de neige qui se grossissent en roulant, les histoires concertées pour semer l'épouvante, passant de bouche en bouche, n'ont pas manqué leur but. Elles sont parvenues à Moscou chargées de tout ce qu'on peut inventer d'odieux contre une invasion ennemie. Les périls ont été décrits avec les plus effrayantes couleurs. Les habitans de cette capitale, crédules par ignorance, n'ont songé qu'à mettre leur personne et leurs effets les plus précieux en sûreté; ils ont fui en se recommandant à la protection divine, ne se doutant assurément pas que la destruction de leurs propriétés serait l'ouvrage des nationaux. Si chacun avait mis le feu à sa propre maison, j'applaudirais avec transport un pareil sacrifice; mais ce n'est pas

ainsi que l'événement s'est préparé. Si Rostopchine n'en fut pas l'unique auteur, au moins est-il à croire qu'à lui seul on en confia l'exécution. Tous ceux qui étaient exposés à perdre des biens considérables auraient beaucoup mieux aimé la paix que la gloire; la première leur eût coûté moins cher. Ce fut donc au rebut de nos mougiks, aux êtres dégradés que vomirent les prisons, que le gouverneur militaire de Moscou révéla ses moyens désespérés. Pour ceux-ci les ravages étaient des fêtes; ils avaient tout à gagner dans le désordre et la confusion; ils virent avec joie briller les flammes sinistres qui dévoraient nos plus belles possessions; mais ne croyez pas que leur allégresse parvînt à se communiquer. La consternation fut générale. Imputant d'abord à l'armée française une action que, dans ses intérêts, elle se serait bien gardée de commettre, on la maudit avec rage; on crut voir confirmées toutes les horreurs prédites pour la faire exécrer à l'avance. Quand la vérité se découvrit, la haine, les malédictions se rejetèrent sur Rostopchine, tout le monde l'accusa. Les menaçantes clameurs de ceux dont il avait consommé la ruine l'environnèrent à son tour. Cependant, comme

le mal était fait et que, bon gré malgré, il fallait prendre son parti, chacun, en réparation du dommage qu'il avait supporté, voulut une part à l'honneur du sacrifice. Voilà tout le patriotisme de l'affaire; il se trouvait dans les calculs de l'empereur Alexandre ou dans les inspirations de Rostopchine. Quant aux motifs de la guerre, je m'abstiendrai de les apprécier, car presque toujours la force fait le droit; mais ce qu'il faut avouer en bonne justice, c'est que les Français ne nous ont point excités par leur conduite à prendre une si violente mesure; leur entrée et leur séjour à Moscou signalaient plutôt des alliés que des ennemis. On peut aimer sa patrie sans déprécier les autres nations, et dans tous les cas les convenances prescrivent de ne s'attaquer en discussion qu'aux personnes qui peuvent en toute liberté nous répondre.

Ces derniers mots prononcés en russe avec un accent appuyé piquèrent au vif nos antagonistes. Ils répliquèrent dans la même langue d'un ton fort animé, sans que j'entendisse bien le sens de leurs discours; mais ayant tourné les regards vers Mikaël, je vis sa figure devenir d'une couleur pourpre. Cependant, à mesure qu'on élevait la voix contre lui, il s'efforçait de

se contenir dans la plus décente modération, répondant par monosyllabes, enfin ne répondant plus. Pensant l'avoir intimidé, le plus ancien des officiers, celui qui aurait dû montrer l'exemple de la sagesse, se leva de table en nous saluant avec une ironie qu'il fut impossible de souffrir. « Un moment s'il vous plaît, messieurs, leur dit Mikaël en se levant aussi, il me semble que notre conversation n'est pas finie; veuillez me faire l'honneur de monter chez moi, nous y serons plus à notre aise pour la continuer.—Si vous avez encore quelque chose à dire, répondit l'insolent officier, nous n'avons plus rien à entendre. — Deux mots seulement. — La moitié d'un serait trop. — Drôle que vous êtes, s'écria Mikaël tout hors de lui, vous portez une épée et vous ne savez qu'injurier les gens sans défense! Que font ces croix sur votre poitrine? Sont-elles maintenant la récompense des lâches?»
A cette apostrophe, je crus voir, malgré la sévérité des lois contre le duel, un rendez-vous aussitôt assigné : les provocateurs ne parlèrent que de se plaindre à la police. «Eh bien! ajouta Mikaël, allez dire à la police que Mikaël Alexevitch R., ancien capitaine aux gardes, retiré avec rang de colonel, convaincu dans son âme que vous

vous conduisez plutôt en fanfarons qu'en braves, n'a pas craint de vous le dire, et qu'il va dans l'instant rendre compte au chef qui vous commande de ce qui vient de se passer ici.

Mikaël ne se vantait jamais de ce qu'il avait été au service, mais il crut nécessaire de décliner ses titres devant des arrogans qui le supposaient sans doute leur inférieur, tandis que son grade était beaucoup plus élevé que le leur. Cette révélation fit l'effet d'un talisman. L'humilité remplaça l'impudence; on se confondit en excuses. Mikaël, encore ému, voulut bien ne pas profiter de son avantage; il garda le silence d'un homme chez qui des sentimens de mépris succèdent aux agitations de la colère. Quand nous fûmes seuls : Ne prenez pas, me dit-il, mauvaise opinion de nos officiers en général par rapport à ceux qui nous quittent. Il y en a quantité dans lesquels vous trouverez de tout autres manières, et dont la société est plus à désirer qu'à fuir. Je ne sais pas comment on peut avoir un caractère assez bas pour insulter des étrangers hors d'état, par leur isolement, d'obtenir justice ou d'exiger réparation! Les gens de cœur, ici comme dans un pays moins rigoureux, ont des moyens de vider une que-

relle ; il n'est pas impossible de s'environner de mystère, et d'ailleurs le véritable courage, lorsqu'il s'agit de l'honneur, doit savoir aussi bien braver l'exil que la mort. Mais ces messieurs de tout à l'heure craignent certainement l'un et l'autre, sans cela ils auraient fait moins de bruit, et nous nous serions beaucoup mieux entendus.

Cette journée devait faire époque dans la vie de Mikaël ; c'était la première fois qu'une discussion lui donnait lieu de penser qu'il dût s'ensuivre un grave résultat. N'ayant naturellement que peu de patience, à force de raison et de générosité il passait pour être doux et calme ; et je suis persuadé qu'il n'aurait donné nulle importance aux propos qui venaient d'être tenus, s'ils n'avaient concerné que lui seul. Ses domestiques, ses paysans, comme je le vis plus tard, lui portaient beaucoup d'attachement et de respect. Il ne pouvait se résoudre à les châtier que dans le cas où l'indulgence n'aurait paru qu'un encouragement au vice. Possédant infiniment plus de bonnes qualités que la plupart de ses compatriotes, il devait avoir naturellement un grand nombre de détracteurs. Jamais ceux qu'il reconnut pour le calomnier ne parvinrent à

mériter sa haine; il dédaignait leurs accusations et ne cherchait point à retourner sur eux les traits qui s'efforçaient de le blesser. Je vis une preuve de l'élévation de son caractère dans une occasion où son amour-propre me semblait cruellement offensé. Un homme qui se disait son ami, en faveur duquel il sollicitait vivement, et avec effusion, une place lucrative, laïssa tomber par étourderie, chez lui, une lettre destinée à une autre personne, où les qualifications les plus outrageantes lui étaient prodiguées. On l'y représentait comme un sot en crédit dont il fallait exploiter la vanité, et s'en rire après. La femme de Mikaël trouva cette lettre ouverte, en prit connaissance avec indignation, courut à son mari et la lui lut tout entière. Celui-ci fut d'abord consterné. L'ingrat! s'écria-t-il, qu'ai-je fait pour en être autant déchiré? Ne valait-il pas bien mieux qu'il me révélât à moi-même tous mes ridicules? je m'en serais corrigé peut-être. Ayant un instant réfléchi : N'importe, poursuivit-il, ses capacités sont en harmonie avec l'emploi qu'il désire, je ne dois pas céder aux instigations d'une basse vengeance, car alors il pourrait justement avoir une défavorable opinion de mon esprit. Appelé

pour donner des renseignemens à l'autorité de qui dépendait la nomination, Mikaël persista dans ses nobles intentions; le faux ami fut placé; mais confus, accablé de tant devoir à celui qui n'ignorait plus sa perfidie, il n'osa ni reparaître en présence de son bienfaiteur, ni lui envoyer ses remercîmens.

Invités à souper, après le spectacle, dans une riche maison, des considérations particulières nous obligeant d'accepter, il fallut donc faire une toilette cérémonieuse pour assister à la représentation d'*Hamlet*, assez mal joué dans une salle magnifique, et nous trouver prêts à l'heure prescrite. Les convives étaient nombreux, mais, excepté la maîtresse du lieu, aucune dame ne se trouvait parmi nous. Cette assemblée, à ce qu'il me parut, se composait principalement des membres du club de la noblesse. On y parla politique sans trop de gêne; mais ce continuel amalgame de russe, d'allemand, de français, m'empêchait d'analyser clairement les opinions exprimées. Cependant je crus démêler beaucoup d'éloignement, d'aversion pour les idées nouvelles, pour toute réforme tendante à l'amélioration du sort des serfs. Un vieux général, amputé d'une jambe, se montrait l'un des plus

animés contre les anciens projets d'Alexandre. C'était avec une espèce de fureur qu'il parlait des attaques dirigées contre les priviléges. Quelle justice! s'écriait-il, affranchir nos serfs! et que nous serait-il resté? Après m'être fait mutiler au service, j'ai vu l'heure où, comme Bélisaire, j'en serais réduit à mendier mon pain! La comparaison était un peu bien étrange. On pouvait chercher long-temps quelque point de parité entre les deux héros. Celui qui se plaignait tant faisait monter bien haut le prix de ses exploits; les crachats, les croix dont sa poitrine était toute couverte ne lui paraissaient qu'une récompense infiniment au-dessous de ce qu'il avait mérité. Criant toujours misère, ceux qui ne connaissaient pas la fortune de ce pauvre homme ne se seraient assurément pas douté que ses revenus s'élevaient à près d'un million de roubles.

Quand la discussion fut épuisée, les cartes se préparèrent à donner de nouvelles émotions. On régla les parties, et chacun prit place aux tables de jeu. La nuit entière s'écoula dans cette occupation; jamais, je crois, je n'en passai de plus pénible. Dans ces gens acharnés les uns contre les autres, je ne voyais que des ennemis

cherchant à se dévorer. Les figures étaient couleur d'écarlate. Les agitations d'une fièvre brûlante perçaient, malgré les efforts des perdans pour se contenir, sur leurs physionomies, dans leurs gestes, dans leurs paroles entrecoupées, dans leur sourire même. Des sommes énormes chargeaient les tapis. Ceux qui avaient épuisé leur portefeuille jouaient sur parole, et s'engageaient d'une manière effrayante. La décence régnait encore; cependant les adversaires, se regardant sans doute réciproquement comme des escrocs, suivaient des yeux avec inquiétude et défiance les mouvemens des mains par qui les cartes étaient mêlées tour à tour. Quelle société! pensai-je. Ce besoin insatiable de s'approprier ce que possède autrui, brise en ce moment toutes les affections. Les sentimens les plus doux, les plus honorables, sont abjurés. L'argent, voilà l'unique pensée! à quelle dégradation il conduit! Cherchez de la pitié dans ces cœurs : l'avidité, la haine, la rage, voilà ce qui les possède. L'infernal bonheur des uns jette le désespoir chez les autres. Tourmentés par un désir frénétique, atroce, celui-ci ne pourra se croire heureux que lorsqu'il aura consommé la ruine de celui-là.

Il ne m'eût pas été possible de joûter contre de telles allures ; j'en demeurai simple spectateur, et les plus tristes réflexions m'obsédaient. Mikaël était aux prises avec le général ; point d'or ni de billets ne se montraient devant eux, on aurait dit qu'ils faisaient une partie de pur amour-propre. Toutefois, à leur sérieux, à l'action de leurs traits, je crus m'apercevoir qu'un objet plus important les mettait en présence. Les mots rares qu'ils échangeaient étaient prononcés à voix basse, en russe, avec mystère. Ce qui se passait dans leur intérieur se dissimulait aux regards désintéressés par le calme des dehors ; il fallait mon attention soutenue pour le deviner. Le général demandait à boire à chaque instant, comme si des charbons ardens eussent été dans sa gorge. Il s'efforçait de régler sa respiration, puisait dans sa tabatière, quoiqu'elle fût vide depuis long-temps, et se tordait les mains sous la table quand elles attendaient de nouvelles chances du côté opposé. Enfin le jour parut ; il tardait bien à mon impatience ! on servit le thé. Ce fut, pour ceux que la fortune avait favorisés, l'occasion de ne plus risquer leur gain. Ils cachaient leur joie sous un aspect d'indifférence, et brûlaient d'être seuls pour s'y livrer ; tandis

que les victimes, voyant tout espoir s'évanouir, éprouvant les angoisses des plus déchirantes pensées, et redoutant la solitude, où les funestes images se représentent avec plus d'horreur, semblaient vouloir se rattacher à leurs dépouilles, ainsi que font des loups affamés et vaincus auxquels une proie vient d'être arrachée.

En reprenant le chemin de notre logis: «Voilà, me dit Mikaël, une nuit bien cruellement passée pour d'aucuns?—Et pour vous? lui demandai-je. —Ma foi, je ne m'en applaudis pas.—Vous avez perdu?—Non, j'ai gagné cent quarante-six mille roubles.—Et vous n'êtes pas satisfait?—Non.» Cette réponse m'interdit. Aurais-je mal jugé cet homme, me dis-je tout bas. Serait-il avide à ce point, de vouloir tout arracher à celui dont il triomphe? Cent quarante mille roubles! une fortune! Que de familles se trouveraient heureuses de posséder une pareille somme! Un long silence régna; Mikaël le rompit le premier. Ce succès me pèse, dit-il; ma conscience me le reproche, comme si c'était un vol que j'eusse commis; je vais, pendant plusieurs jours, en perdre la tranquillité. Ces sentimens, que j'avais méconnus, le rétablirent dans mon opinion, et je fus honteux de l'avoir accusé. «Le général vous a sans doute

contraint? lui dis-je. — Sans doute, c'est son imprudence qui a fait le mal. Notre jeu n'était pas d'abord considérable; il fallait qu'il me laissât retirer avec un médiocre bénéfice, son argent ne me tentait pas. Mais il s'est obstiné contre le sort, et, de revanche en revanche, vous voyez où il en est venu. Plaise à Dieu que tant de chance ne me donne pas la renommée d'un fripon! — Et vous êtes entièrement payé? — J'ai reçu douze mille roubles comptant, le général me doit le reste. C'est dans une de ses terres, auprès de Pultawa, que nous devons nous revoir pour arranger cette affaire. Je voudrais qu'il n'y pensât plus. Quoique mes biens ne soient que peu de chose en comparaison de ses richesses, je ne lui porterais certes pas de réclamation. »

Mikaël ne tenait pas ce langage pour faire d'hypocrites démonstrations de générosité. Le désintéressement était dans son caractère. Forcé de jouer dans les maisons qu'il visitait, puisque c'est une fureur à laquelle il est impossible de se soustraire chez ses compatriotes, il ne hasardait qu'avec modération, se retirait sagement et de bonne grâce après quelques pertes, mais acceptait toutes les compositions quand le sort

se déclarait en sa faveur, et qu'on paraissait désirer qu'il continuât. L'argent gagné au jeu lui pesait ; il le regardait comme une propriété acquise par des moyens illicites et que désavouait la probité. Cependant j'eus lieu d'être, par la suite, assez satisfait des préférences de la fortune envers lui.

Le Kreml était le but de mes promenades habituelles. J'allais revoir souvent mes objets de prédilection, la cloche, l'ancien palais et l'arsenal. Une fois qu'en examinant encore les pièces d'artillerie une exclamation m'était échappée, je m'entendis demander si j'étais français. Ayant tourné vivement les yeux du côté d'où venait la voix, je répondis par l'affirmative à l'interpellateur, homme d'environ quarante ans, d'un extérieur assez agréable et que je n'avais point aperçu jusque-là. Des questions échangées rapidement établirent une reconnaissance positive entre nous. Informé que j'étais tout récemment arrivé à Moscou, pour former une liaison plus étroite et parler avec liberté de la France notre pays, mon prévenant compagnon m'offrit à dîner pour le lendemain. N'étant retenu par aucune autre invitation, j'acceptai.

Fidèle à ma promesse, je me rendis à la mai-

son qui m'avait été indiquée ; on m'y attendait impatiemment. M. N. (ma rencontre de la veille) m'accueillit comme si nous étions amis et séparés depuis longues années ; et je me figurai aussi revoir un ancien intime, car, à quelques centaines de lieues du sol natal, on se rapproche bien plus vite et avec bien plus d'abandon entre compatriotes qu'on ne le fait au sein de sa nation même. Présenté à la dame du logis, et croyant trouver en elle une Française, je lui adressai des complimens de politesse auxquels elle ne répondit que par de profondes révérences, ou plutôt par d'humbles salutations. C'était une femme d'un embonpoint excessif, laide, plus âgée que son mari, mais dont les traits, le jeu de physionomie annonçaient beaucoup de douceur et de bonté. Un autre Français était de la compagnie ; nous fîmes aussi connaissance, mais tant que dura le dîner, nul ne raconta quels événemens l'avaient conduit en Russie, ni comment il s'y était établi. Nous n'étions cependant que nous quatre à table, et l'on pouvait parler sans gêne et sans crainte ; mais madame N., russe d'origine, ne comprenait pas un mot de notre langage, et pour qu'elle prît part à la conversation, il fallut employer

son idiome naturel, dont je ne me servais qu'avec une extrême difficulté.

Je ne savais quelles considérations avaient pu déterminer M. N. à prendre une femme sans beauté, sans bonnes manières, sans éducation; car la nullité de celle-ci était visible, on ne pouvait s'y tromper. Quand elle se fût retirée dans sa chambre, je fis, avec un peu d'embarras, quelques questions à mon hôte sur son séjour dans le pays. « Oh! me répondit-il, ce n'est pas du tout un mystère; je vais vous raconter mon histoire, en employant le moins possible de paroles, afin que mon ami puisse, à son tour, vous dire la sienne, qui est infiniment plus intéressante.

« Ma femme a d'abord excité votre attention, vous êtes surpris de mon mariage, et peut-être supposez-vous que les séductions de la fortune m'ont seules engagé à le faire : ce n'est pas cela; des motifs plus honorables m'ont déterminé. J'ai fait la campagne de 1812. Arrivé ici avec l'armée, dans laquelle je servais en qualité d'officier supérieur, je reçus, sous les murs même de cette ville, dans l'une des escarmouches de Murat, plusieurs blessures fort graves qui me firent laisser pour mort sur la place. J'avais perdu tout sentiment, et sans doute j'aurais expiré

en cet état, si de prompts et généreux secours ne m'eussent été prodigués. Je restai trois ou quatre jours entièrement privé de connaissance. Quand je pus distinguer les objets, je me vis couché sur un lit rustique, couvert de fourrures grossières; mes plaies étaient pansées avec soin, personne cependant ne veillait auprès de moi. Mes yeux étonnés semblaient interroger l'image d'un saint placée dans l'angle de la chambre, et devant laquelle brûlait une lampe de métal. Je cherchais à former mes idées, à rassembler mes souvenirs, quand la porte s'ouvrit. Je vis paraître une paysanne d'une physionomie ouverte, et dont la première action fut de s'incliner devant l'image du saint, en lui adressant une courte prière. Je conjecturai que la main secourable à laquelle je devais la conservation de mes jours était celle de cette brave femme. Ne pouvant m'en faire entendre autrement que par signes, je tâchai de lui exprimer un remercîment qu'elle comprit, et auquel elle répondit par de nouvelles marques d'intérêt.

« J'avais toute ma liberté d'esprit, mais la force physique ne me revenait pas. Il m'était impossible de me lever et de prendre aucune information sur l'armée. Je restai trois semaines en

cet état d'inertie, toujours comblé d'attentions, de prévenances touchantes par la pauvre paysanne, mais très inquiet sur les événemens. Ma bienfaisante garde ne se couchait pas; le jour, la nuit elle était à mon chevet, attentive à tous mes mouvemens, craignant toujours que je ne rouvrisse mes blessures dans les spasmes de la fièvre ou les impatiences de la pensée. Enfin, pendant une nuit fort obscure, un bruit effrayant vint troubler la paix et le silence qui régnaient habituellement autour de notre demeure. Le canon se fit entendre, l'atmosphère s'éclaira comme si des flammes volcaniques eussent avec fureur jailli d'un immense cratère. La paysanne sortit en tâchant de me faire entendre qu'elle allait s'informer de ce qui se passait. Une heure après elle revint en poussant des lamentations extraordinaires; elle pleurait, priait, faisait des signes de croix, se prosternait la face contre terre et donnait toutes les marques du plus affreux désespoir. Je suivais des yeux ses gestes répétés, en m'efforçant d'y trouver un signe explicatif: une grande catastrophe en était la cause. Moscou brûlait de toutes parts, et la destruction totale du monde n'aurait pas d'abord plus épouvanté les dévots

russes que l'anéantissement de la *ville sainte.* Je crus à la fin comprendre ce que voulait dire une affliction si cruelle, et le désespoir fut prêt à s'emparer aussi de mon âme. Qu'allais-je devenir si les Français perdaient leurs avantages ? Prisonnier ? Cette idée me tourmentait horriblement. Combien devait durer ma captivité ?... Je maudissais presque les soins qui m'avaient conservé la vie. Macha, ma bienfaitrice, un peu remise de ses agitations, s'apercut des miennes, et se repentit de les avoir excitées. Sa misérable chaumière n'était l'objet d'aucune remarque, on la dédaignait; et je dus en bénir la pauvreté, qui m'épargna les visites et les insultes d'une soldatesque effrénée. Macha ne me quittait pas quand des troupes se montraient aux environs du village ; mais aussitôt qu'elle me croyait en sûreté, après avoir pourvu à mes besoins, elle s'absentait plusieurs heures et revenait chargée de fardeaux pesans dont une cave secrète était la dépositaire. Ma guérison s'avançait ; déjà, depuis quelques jours, un peu d'exercice m'avait rassuré sur les résultats de mes blessures ; il ne me restait que le désir de rejoindre notre armée, et je tâchai de l'exprimer à Macha. Sa réponse fut qu'à cet égard tout espoir devait

être abandonné. Moscou n'existait plus, les Français étaient en fuite, il fallait me cacher pour me soustraire à l'effervescence populaire, au ressentiment des victimes de l'incendie; elle m'engageait à rester dans son asile, s'offrant de subvenir à tout ce qui me serait nécessaire. Elle me montra du linge, des habits, de l'or, et me fit mille instances pour me déterminer à suivre ses conseils. Notre langage figuré devenait de jour en jour plus intelligible. N'ayant d'ailleurs aucune autre occupation, je m'attachai à retenir les noms russes dont je voyais faire journellement l'application à des objets divers, et par ce moyen je fus bientôt moins embarrassé.

« Macha, ayant vu que tout était au pillage dans la ville sainte, voulut prendre part au butin. Elle avait alors trente ans, sa force égalait celle d'un homme robuste. Parcourant les endroits où des combats s'étaient livrés, elle fouillait les morts et s'enrichissait de leurs dépouilles. C'est pendant l'une de ces excursions qu'elle me trouva respirant encore et me sauva d'un trépas certain. Cette femme avait un grand courage et beaucoup d'amour pour la liberté. Elle espérait, à l'aide de ce qu'elle avait recueilli, délivrer elle et ses parens d'un esclavage qui lui semblait

odieux, parce qu'elle en avait subi tous les maux; mais lorsque les temps furent calmés, que je pus sortir sans péril de ma retraite, réunissant tout l'or qui se trouvait en sa possession, elle me le présenta en me suppliant de l'accepter. Il vient de vos compatriotes, me dit-elle, donc il vous appartient plus qu'à moi. Prenez, et que Dieu vous protége loin de la pauvre Macha! A ces derniers mots, d'abondantes larmes inondèrent son visage; ses regrets m'attendrirent profondément. J'avais méconnu son caractère, je la croyais avide, et me trouvant une ceinture encore assez bien garnie, je songeais à l'épuiser entre des mains si généreuses, quand ce furent elles qui voulurent me prodiguer de nouveaux bienfaits. Ma reconnaissance devint alors beaucoup plus tendre; je serrai Macha sur mon cœur, et dans ce moment d'effusion je fis serment de ne jamais m'en séparer si l'on ne me ravissait pas à son attachement.

« Pensant que je devais consacrer mon existence à celle qui me l'avait conservée, je sollicitai et obtins l'autorisation de rester aux environs de Moscou. Chaque seigneur voulait avoir un de nos prisonniers chez lui pour donner des leçons de français à ses enfans; je pris un de ces

emplois et m'en acquittai à la si grande satisfaction de mon patron, qu'il devint mon protecteur et mon ami. Je lui fis part de mes projets sur Macha, en retraçant, avec de vives couleurs, tout ce que je lui devais. Il ne me désapprouva pas ; son cœur était capable aussi de gratitude, au mépris d'absurdes préjugés. Il vit le maître de ma promise, la lui acheta pour la somme de trois cents roubles, et me la remit affranchie. Cette bonne femme ne pouvait croire à tant de bonheur. Je parlais alors assez le russe pour lui communiquer positivement mes pensées. Quand elle sut que j'étais bien résolu à la prendre pour femme, sa joie pensa la faire devenir folle : elle me couvrait les mains de baisers, comme si je l'avais tirée du néant pour l'élever jusqu'au trône. Sans avoir d'amour pour elle, je me sentais heureux au-delà de toute expression, en acquittant ainsi une dette sacrée, et je ne me suis jamais repenti de ce dévouement. J'adore ma femme d'amitié : c'est le meilleur cœur, la plus belle âme qu'on puisse rencontrer. L'argent qu'elle a recueilli sur les champs de bataille, ou soustrait de l'incendie, a servi pour secourir mes compagnons de captivité. Macha n'a pas attendu pour cela mes conseils ; elle-même, en silence, de sa

propre impulsion, distribuait des adoucissemens au malheur, et faisait bénir son assistance par l'affabilité qui l'accompagnait.

« 1814 arriva. Le paix se conclut, et je fus libre de retourner en France. Mais les choses avaient changé d'aspect et de prestige ; je n'aurais revu ma patrie qu'avec peine. Il ne me restait plus de famille ; ayant réalisé un héritage patrimonial, je me suis tout-à-fait établi dans ce pays ; des affections m'y retiennent, et il est à croire que j'y passerai toute ma vie. Grand nombre de Français, ainsi que moi prisonniers, pressentant bien que leur carrière militaire était perdue, suivirent mon exemple et restèrent en Russie, où des ressources positives s'offraient à leur activité ; mais, je le dis à regret, beaucoup d'entre eux n'ont pas donné lieu d'estimer notre nation : car on juge assez habituellement les masses par les individus, et ceux-ci m'ont quelquefois rendu honteux de leurs mœurs et de leurs manières. Le dernier cuistre s'est effrontément dit capable d'enseigner les beautés de notre littérature, et plus d'un gouverneur, chargé d'inculquer la morale à ses élèves, ne leur a donné que les ignobles leçons de l'ivrognerie et de la débauche. Cette conduite a désenchanté les Russes qui

n'ont pas vu en France la bonne société; les mépris ont succédé à la considération; nous ne leur inspirons plus de confiance, et les gens recommandables n'obtiennent pas d'eux plus d'égards que ceux qui déméritent réellement. Tous les soldats que la guerre a laissés ici se sont donnés pour avoir été officiers. J'ai reconnu un sergent qui se faisait passer pour colonel. Le défaut d'éducation, les habitudes, la grossière enveloppe de leurs mensonges finissaient par laisser voir le bout d'oreille; on se doutait bien de l'imposture; malheureusement l'opinion qu'elle faisait naître généralisait tout à ce type de charlatannerie. Comme il faut absolument que les Russes parlent notre langue, qu'il est indispensable d'avoir chez soi, par ton, un précepteur français, tous les intrigans qui veulent se placer en cette qualité chez des seigneurs n'ont qu'à s'offrir pour être reçus. C'est à faire pitié : on ne sait quel est le plus admirable, de la stupidité des uns, ou de la hardiesse des autres.

« Pour jouir ici des avantages attachés à la noblesse, je me suis fait inscrire dans un collége (1). Chef d'escadron au service de France,

(1) On donne en Russie ce titre de *collége* à toutes les grandes administrations qui ressortent du gouvernement.

bientôt je me suis vu confirmé dans ce rang qui m'a donné le droit d'acheter des *âmes*, comme on dit ici. J'en ai deux cents; on regarde cela comme peu de chose, pour mon ambition c'est beaucoup. Deux cents familles sont sous ma juridiction immédiate; elles ne s'en plaignent pas, car j'emploie tous mes soins à leur bien-être. Il y a dans mon village une école où tous les enfans vont s'instruire. Un ancien sous-officier de mon régiment est leur instituteur en chef; il sait assez passablement sa langue et la leur apprend, tandis qu'un autre vieux sergent russe leur enseigne leur idiome naturel et les calculs. Dans vingt ans, si Dieu m'accorde vie, on ne reconnaîtra plus ces paysans. Déjà bien des changemens se sont opérés en eux. Je voudrais que vous les vissiez : leurs maisons sont propres, spacieuses, commodes. J'ai fait construire des étables, des écuries pour les bestiaux, afin de faire honte à mes voisins, qui laissent dépérir les leurs, exposés à toutes les intempéries, et n'en tirent qu'un produit infiniment moindre qu'ils le pourraient. Ces améliorations ne m'ont coûté que bien peu de peine; je me suis servi de mon autorité pour ordonner le bien, et le bien s'est fait. Des em-

couragemens, des récompenses, jamais de coups, mais la menace de vendre les négligens à un autre maître, voilà les moyens que j'emploie. Je me trouve mille fois plus heureux en Russie que je ne serais en France, car, du moins, je sers d'appui, de père à deux cents familles qui, sans moi, pourraient bien n'avoir pas un sort aussi doux.

« Ma femme voudrait bien ne jamais mourir; elle est dame après avoir été esclave, et la différence est grande. Il n'y a pas de paradis qui vaille à ses yeux son existence actuelle. Des domestiques prévenans, soumis, attentifs, sont à sa disposition. Elle commande avec douceur, mais se trouve extrêmement flattée de commander. Je suis à ses yeux plus qu'un homme. Le peu de bien qu'elle me voit faire captive toute son admiration. Ce n'est pas devant elle qu'il faut dire du mal des Français! selon son cœur, nous sommes des prodiges de génie et de science. J'ai voulu qu'elle connût toutes les douceurs de sa nouvelle condition, et qu'elle vécût tout-à-fait à la manière des dames nobles de son pays. Le repos, les soins qu'on lui donne, ce bonheur qui succède aux amertumes de la servitude, tout cela l'enchante, l'enivre; aussi vous avez vu de

quel embonpoint elle est parée. Ce serait, je l'espère, une glorieuse conquête pour un grand mandarin ou pour un pacha! Quantité de gens me trouvent très ridicule d'avoir autant de sollicitude pour une femme de quarante-cinq ans sans charmes, sans ornemens, et d'une aussi basse extraction. Je laisse dire, et ne me rappelle que les devoirs imposés par la reconnaissance.

Quand mon compatriote eut fini sa narration, je ne pus m'empêcher de lui adresser de sincères complimens sur son genre de philosophie. Il devait sans doute beaucoup à cette femme; elle s'était montrée envers lui bien bonne, bien charitable, mais il y avait un véritable héroïsme dans les témoignages de la reconnaissance dont il parlait. Le général français B., avec qui je m'étais quelquefois rencontré dans le monde à Pétersbourg, se trouvait absolument dans le même cas. Secouru, nourri, protégé par une femme esclave, dans une circonstance fort grave, il n'avait pas hésité à reconnaître, à récompenser la bonne action faite en sa faveur, par le don de sa main et de sa fortune. Ces deux ménages présentaient le même aspect; on y voyait régner la plus douce union, l'accord le plus agréable, et pourtant aucune des deux épouses n'était pourvue des at-

raits extérieurs ou d'esprit qui expliquent un ttachement doux et suffisant pour le bonheur. e trouvais plus de générosité dans la conduite les maris que dans celle des femmes. Ce sexe st fait pour les émotions bienveillantes; on rône, on loue sans mesure des choses qui sont aturelles à son organisation. Les êtres entièrement corrompus peuvent seuls demeurer insenibles au tableau de la souffrance; c'est un beoin, une passion, une loi de notre nature, que le prêter la main à celui que le danger menace. On éprouve une telle satisfaction à céder aux nobles penchans, que le bienfait et la récompense marchent de front et sont inséparables. Mais se lier sans amour, et pour toute la vie, à l'être vers qui la seule reconnaissance nous atire, est un sacrifice immense. On s'obstine à e dire heureux, et pourtant on sent que la fécité réelle eût été dans un choix libre, dégagé 'obligations, formé par la sympathie, les raports, les épanchemens harmoniques! C'est un tat mixte, qui peut avoir ses douceurs, qui orte avec soi de consolantes pensées, un sufrage flatteur de conscience, mais qui ne parvient amais à ces impressions délicieuses qu'une inlination réciproque fait naître. L'acquittement

de ce qui paraissait un devoir procure une espèce de quiétude qu'on prend pour le bonheur, et qui n'en est que l'ombre.

L'ami de M. N. prit à son tour la parole. « La guerre m'a conduit également dans ce pays. C'est pendant la retraite, à Viazma, que je tombai, ainsi que beaucoup d'autres, au pouvoir des Russes. Nous en fûmes d'abord assez maltraités. Rassemblés par masses, et remis à la surveillance des plus méchans Cosaques, on nous fit refluer vers les provinces méridionales de l'empire. Dans quelques endroits où nous passâmes, les seigneurs, il faut l'avouer, se montrèrent secourables; ils nous accueillaient paternellement, et cherchaient en outre parmi nous ceux qui paraissaient avoir de l'éducation, afin de les employer auprès de leurs enfans pour leur donner l'habitude de parler français. Les officiers ne pouvaient être distingués que difficilement de la troupe. Chacun, ayant été dépouillé au moment de sa prise, s'était couvert ensuite de ce qu'il avait pu trouver. La captivité me sembla cruelle; une tristesse profonde s'empara de mon esprit; je tombai malade, et l'on me jeta dans une espèce d'hôpital improvisé près d'Orel. J'y restai deux mois à peu près avec une

vingtaine de mes pauvres camarades, confiés aux soins d'infirmiers assez inhumains. Cependant ma jeunesse l'emporta ; je me rétablis, en dépit des mauvais traitemens et de la misère.

«Un jour que je me promenais tristement dans la ville, m'étant assis près de la maison de poste, faible, pâle encore de mes souffrances passées, et rêvant avec regret la patrie, plusieurs voitures de voyage s'arrêtèrent devant moi; la plus apparente contenait deux personnes : un homme de figure respectable, une jeune fille jolie et pleine de grâce! Les femmes sont compatissantes : celle-ci, m'ayant aperçu, me fit remarquer à son compagnon de manière à le stimuler en ma faveur. Il m'examina, vint me parler avec intérêt, puis tirant quelque argent de sa poche : «Tenez, mon ami, me dit-il, prenez; cela vous soulagera toujours un peu.» Cette charité, faite sans doute avec un bon cœur, mais offerte sans ménagemens, me fit rougir d'humiliation; des larmes s'échappèrent de mes yeux; je reculai comme devant un objet d'effroi, et remerciai en termes qui pouvaient laisser apercevoir combien j'étais affecté. Mes vêtemens misérables ne me faisaient pas supposer dans le cas de repousser cette aumône, mon refus surprit beaucoup celui qui

me la présentait ; et ne croyant pas qu'un simple soldat fût capable d'une telle délicatesse : « Vous êtes donc officier ? s'écria-t-il en me regardant avec plus d'attention. — Je le suis, » lui répondis-je brièvement, ne jugeant pas à propos d'ajouter qu'un homme sans grade pouvait avoir aussi de la dignité. Le malheur des nôtres attestait le contraire : pour se dérober à la faim, les uns se faisaient valets, les autres mendians, et dégradaient le caractère de leur premier état. « Pardon, monsieur, mille fois pardon de ma méprise, poursuivit mon interlocuteur ; je suis au désespoir de vous avoir offensé. Votre position n'est pas heureuse ; peut-être est-il en mon pouvoir de l'adoucir. Veuillez me faire le plaisir de partager le dîner que ma fille et moi nous allons nous faire servir ici ; nous causerons. » Je ne sais quelle réponse j'allais faire, quand la jeune personne ajouta d'un air charmant : « Acceptez, monsieur, je vous en prie. » Il y avait tant de charme dans cette voix que je ne pus résister.

« J'étais confus de paraître avec des habits aussi délabrés ; mais, en attendant que le dîner fût prêt, le bon seigneur me prit à part et me dit : « Ma résidence est aux environs d'Orembourg ; on m'y nomme P. ; j'ai plusieurs enfans. Vous

paraissez avoir de l'instruction, voulez-vous consacrer quelque temps vos talens à ma famille? Il ne vous manquera rien du nécessaire, et vous aurez ensuite deux mille roubles d'appointemens.—Je serais trop heureux, lui dis-je, de pouvoir vous être agréable, mais ne me parlez pas d'argent; de tels calculs n'entrent pas dans mon esprit, ils diminueraient le plaisir que j'aurais d'accepter votre hospitalité.» M. P. me serra la main affectueusement. Appelant ensuite un de ses domestiques, il lui donna des ordres que je ne pus comprendre, et lui fit signe d'obéir vite. Peu d'instans après, le domestique revint accompagné d'un tailleur portant une quantité d'habits. Il me fallut choisir. Bientôt ma toilette fut décente et même recherchée. Mon généreux protecteur ne ménagea rien pour que tout fût de bon goût. Je ne savais comment le remercier, il m'en épargna l'embarras. Sa fille, pendant nos entretiens, était restée dans une chambre particulière. Quand je parus à ses yeux sous mon nouveau costume, un cri de surprise et de satisfaction lui échappa. J'étais en effet tout autre; ce qui se passait en moi semblait me donner une nouvelle existence. Depuis long-temps abandonné, n'intéressant personne, je trouvais enfin

de nobles amis. Mon sort était changé ; le bonheur enivrait mon âme, et se peignait dans mes traits. Sans me rendre un compte positif de ce que j'éprouvais, sans pouvoir analyser mes impressions, je ne demandais plus rien à la fortune ; je me croyais comblé de toutes ses faveurs.

« Il s'agissait d'obtenir l'autorisation du gouverneur d'Orel pour m'emmener de cette province; mais on m'avait caché cette difficulté, dans la crainte que je n'acceptasse pas les dons qui m'étaient si nécessaires. Après quelques démarches, tout fut mis en règle : nous partîmes, je ne saurais dire avec quelle joie de mon côté. On me donna place dans la calèche, où se trouvaient déjà M. P. et sa fille. Jamais voyage ne me parut plus agréable. A mesure que nous avançions vers le but, la nature prenait un aspect plus riant. Ce n'était plus ce climat sombre, sévère, où j'avais langui dans l'infortune; le tableau d'un nouvel Eden se déroulait à mes regards enchantés. Aucun pays n'est beau comme cette contrée de la Tartarie où nous allions demeurer.

« Aninka, (1) la fille de M. P., avait été élevée à Moscou ; quelque temps avant l'incendie, elle

(1) On prononce *Anineka*.

s'était réfugiée chez une de ses parentes aux environs de cette capitale. C'est là que son père l'était allé chercher. Son éducation en faisait une personne accomplie, à mes yeux du moins, car aucune femme ne me paraissait réunir autant de charmes qu'elle en possédait. Près d'elle, je ne pensais plus à la France; j'oubliais tous les liens qui pouvaient m'y rappeler. Sans former aucun projet, les illusions, les songes du bonheur me lançaient dans un vague délicieux. J'aimais Aninka; elle avait subjugué tout mon être.. Soumis à cette puissance divine, je ne calculais pas quels seraient les effets d'un culte d'abord si doux. Mon admiration se contenait dans les bornes les plus respectueuses; j'étais consumé d'amour long-temps avant d'en avoir laissé paraître la moindre trace.

« En travaillant à l'éducation de deux jeunes fils qu'avait M. P., je refis la mienne. Nous vivions très retirés, dans sa terre. Il recevait rarement, et faisait de plus rares visites. J'employais tout mon temps à reconnaître ses bontés envers moi. Il n'eut qu'à se féliciter des soins, du zèle que je mis à justifier son attente. Chaque jour mes élèves faisaient des progrès sensibles. Je leur enseignais le latin, l'allemand, le fran-

çais, les mathématiques, non pas comme s'ils dussent, en sortant de mes mains, être des savans du premier ordre, mais du moins de manière à n'avoir pas à rougir de leur ignorance. L'étude ne me détournait pas d'un sentiment dont je ne sentais pas alors tout le danger. Je m'efforçais de l'étouffer, mais il était trop tard. La confiance que m'accordait mon bienfaiteur, l'honneur qu'il supposait dans mon âme, éloignaient tout soupçon de la sienne. Son épouse, aussi peu clairvoyante, m'engageait elle-même à donner des leçons spéciales à leur fille. Profitant de cette liberté, j'osai faire l'aveu de ma tendresse. Étrangère à la feinte, Aninka m'avoua qu'elle la partageait. C'était notre premier amour à tous deux; il avait cette ardeur, cette force qui naissent de la solitude, qui se développent loin du monde et de ses agitations. Oh! si j'avais pu me flatter d'obtenir le consentement des parens de ma maîtresse, quel bonheur eût égalé le mien! Je me serais cru le plus favorisé des mortels. Mais une terrible crainte empoisonnait la douceur de ce mutuel attachement. Peut-être le père d'Aninka se préparait-il à nous séparer pour toujours. Prisonnier, sans nom, sans fortune, comment pourrais-je aspi-

rer à son alliance ? Jamais son agrément ne viendrait légitimer des nœuds formés dans le mystère. Il me fallait renoncer à l'espoir. Un autre posséderait cette femme adorée.... un autre!... En proie à cette pensée funeste, il me semblait que la mort venait me saisir. Toutes les angoisses de la jalousie me déchiraient le sein. Plus je me livrais de combats pour dissimuler mes sensations devant la sécurité d'une famille que je trompais, plus mes tourmens devenaient insupportables : ma raison en fut attaquée. Aninka, ne supposant pas de crime dans notre amour, voulait elle-même le déclarer à son père. Chaque fois qu'elle me faisait part de ce dessein, mon effroi pouvait lui dire combien je me croyais coupable ; elle ne me comprit pas! j'abusai tout-à-fait de son innocence ; elle fut à moi sans réserve !... Reconnaissance, devoir, honneur, j'abjurai tout dans le délire de ma passion.

« Dès ce moment, il fallut devenir plus faux encore. Calculant mes moindres actions, tremblant de me découvrir, oppressé de remords, ma vie était un affreux supplice malgré la tendre affection que me témoignait Aninka. Je vis enfin que mes appréhensions n'étaient que trop fondées : rien ne transpira de notre liaison,

mais on parla de mariage. Un lieutenant-colonel, revenu depuis peu de l'armée pour cause de blessures, se trouvant notre voisin, nous faisait de fréquentes visites. J'en devinai facilement le but. Sa fortune, son rang lui donnaient de la confiance ; il se déclara, obtint de M. P. la permission de consacrer des soins à sa fille, et ne douta pas du succès.

« L'orage allait donc éclater ! Aninka cacha mieux que moi ses chagrins : j'étais accablé des miens. « Vous concevez, me dit-elle un jour, que je ne puis devenir l'épouse d'un autre après vous avoir appartenu. Vous êtes officier ; ce rang, chez nous, donne la noblesse et vous rend notre égal. Entrez au service de l'empereur Alexandre ; obtenez d'être naturalisé Russe ; cela n'est pas difficile. Mon père est bon ; il ne voudrait pas mon malheur. Sachant que vous m'aimez, que je vous aime, croyez qu'il approuvera nos liens. Ne lui avez-vous pas inspiré de l'estime ?.....» J'arrêtai, à ce mot étrange, Aninka.... « De l'estime ! lui dis-je ! Celui qui a trahi votre père oserait-il bien prétendre à son estime ?..... Je suis un perfide, un misérable. Pour prix des bienfaits qui m'ont été prodigués par un cœur noble et généreux, je vais le dé-

chirer, le flétrir à jamais. Sans moi, vous pourriez accepter les hommages et la main d'un homme dont le titre et la fortune seraient un plus digne prix de vos charmes. Je vous ai subornée, perdue. Mon fatal amour a détruit l'avenir de bonheur que le destin vous préparait. Il faut me fuir, m'oublier, ou plutôt c'est moi qui dois m'éloigner, et vous rendre, par une absence éternelle, le repos, la paix que j'ai chassés de votre âme. »

« Aninka prit alors ma main avec tendresse, et cherchant de ses beaux yeux à rencontrer les miens que je détournais pour lui cacher mes larmes : « Tu veux me quitter, dit-elle ; tu ne m'aimes donc pas ? « Cet accent si doux, rendu plus puissant encore par l'émotion qu'il exprimait, neutralisa toutes mes forces. Je ne sus répondre qu'en me précipitant à ses genoux. Les sanglots qui me suffoquaient lui apprirent, bien mieux que des protestations, l'étendue, la vérité de mon amour. « Non, jamais nous ne serons séparés, s'écria-t-elle ; nous ne pouvons plus l'être. J'ai jeté mon âme dans la tienne ; je ne suis plus à moi, je n'appartiens plus à mes parens. Dispose de ton amie ; elle est prête à te suivre dans les plus sauvages contrées du

monde. Les steppes ne sont pas éloignées ; allons demander asile aux hospitaliers Kirguis. La supériorité de tes lumières sur les leurs te fera peut-être choisir comme un de leurs sultans. Tu civiliseras leurs moeurs ; ils te devront des vertus ; mon père pardonnera la faute qu'un penchant irrésistible nous a fait commettre, et nous reviendrons un jour vers lui chercher dans sa bénédiction le complément du bonheur. »

« Mon caractère avait alors une teinte aussi romanesque, aussi rêveuse que celui d'Aninka; j'adoptai le plan qu'elle venait de former. Il fut décidé qu'un prêtre nous marierait secrètement. J'étais de la religion catholique ; mais je ne balançai pas à l'abjurer pour adopter celle de ma promise, tant l'empire de cette femme et tout ce qu'elle respectait me devenait sacré. Quelque argent nous aplanit à cet égard tous les obstacles. Nous fûmes unis, mais sans acte qui pût attester la célébration de notre mariage. Après cette cérémonie, faite dans l'église même du village appartenant à M. P., et dérobés à tous les regards à la faveur de la nuit, nous partîmes pour les steppes kirguises, montés sur deux rapides chevaux. Aninka avait préparé d'avance une lettre pour ses parens, dans

laquelle, avec les expressions les plus tendres, elle les suppliait de ne point nous maudire. Je n'eus jamais l'audace de joindre mes prières aux siennes. Comment implorer la pitié d'un père, d'une mère chez qui je laissais le désespoir comme un témoignage de mon ingratitude !

« L'écrit laissé par Aninka ne devait être, selon toute probabilité, trouvé que le lendemain dans sa chambre. Nous pouvions, au point du jour, avoir déjà fait beaucoup de chemin et nous croire hors d'atteinte. Cependant, au sein des ténèbres et fuyant comme des criminels, le moindre accident de terrain nous faisait tressaillir. Un arbuste, un buisson distingués confusément dans l'horizon nous semblaient des gens armés et apostés pour nous arrêter au passage. Oh! combien je sentais alors qu'Aninka m'était chère! avec quel dévouement je me serais exposé pour la défendre!... L'amour m'inspirait un courage que les prestiges de la gloire ne m'avaient jamais donné. Cette preuve immense d'attachement que je recevais d'une jeune fille jusque-là timide et passivement obéissante devant l'autorité paternelle, captivait toute l'admiration de mon cœur. J'élevai pour elle mes prières à Dieu.

Je suppliai toutes les puissances du ciel de veiller sur cet objet adoré, de protéger ses jours et son bonheur. Chaque fois que nous ralentissions la vitesse de nos chevaux, je prenais sa main avec transport, je la couvrais de mes brûlans baisers, de mes larmes d'attendrissement, de reconnaissance. Sa douce voix me répondait par de nouveaux sermens d'éternelle fidélité. Cet isolement solennel où nous étions dans la nature, le silence imposant qui nous environnait, tout concourait à rendre plus religieuse, plus sacrée la foi dont nous échangions les assurances. Aux premiers rayons du jour Aninka, épuisée d'émotions et de fatigue, me laissa voir, par la pâleur et l'altération de ses traits, combien elle avait besoin de repos. Nous fîmes halte sous un chêne solitaire et touffu, et, tournant nos regards du côté de l'asile où sommeillait encore en paix, sans doute, une famille abusée, nous mêlâmes à notre adieu les ferventes invocations de la tendresse filiale.

« Sachant que nous avions plusieurs journées de marche à faire dans les steppes désertes avant d'arriver au camp des Kiriguis, je m'étais muni de provisions; mais Aninka, malgré

l'abattement de ses forces, me dit n'avoir besoin que de sommeil. J'arrachai quelques fougères, et jetant dessus mon manteau je lui fis un lit assez doux sous le vaste ombrage du chêne qui nous mettait à couvert des rayons déjà chauds du soleil. Elle s'endormit bientôt, confiante en ma protection et tranquille sur les recherches qu'on pouvait faire, car nulle créature au monde ne savait quel chemin nous avions suivi. J'étais moi-même dans une sécurité parfaite à cet égard, et je me gardai bien de troubler le repos d'Aninka pour l'engager à accélérer notre marche. Elle dormit long-temps d'un sommeil paisible; mais sur la fin il devint agité, presque délirant: des songes pénibles paraissaient l'obséder; il me fallut la soustraire à leurs influences. Le réveil lui parut un bienfait; elle se précipita dans mes bras, heureuse de me retrouver, comme si depuis long-temps nous étions ravis l'un à l'autre. Partons, partons, me dit-elle; un pressentiment affreux m'épouvante; il me semble qu'on est sur nos traces. Je tâchai de la rassurer; mais cependant ses craintes me firent éprouver un frémissement universel. Nous remontâmes à cheval et repartîmes.

« A peine avions-nous fait deux versts, que les

aboiemens lointains d'un chien vinrent frapper notre oreille. Je retournai la tête et vis avec une mortelle frayeur sept à huit cavaliers à notre poursuite. Aninka s'anima d'un courage extraordinaire. « Ils ne nous sépareront point, s'écria-t-elle; nous avons sur eux de l'avance, pressons nos chevaux. Nous les poussâmes alors à toutes jambes. Pleins de force et de légèreté, reposés depuis plusieurs heures, ils devaient, suivant nos calculs, de laisser beaucoup en arrière ceux qui se trouvaient sur leur piste. Au bout de certain temps nous les perdîmes en effet de vue.

« Mais un puissant obstacle se montra bientôt à nos regards inquiets : c'était une rivière large, profonde, escarpée. Nous n'avions pas le temps de chercher un passage facile: Aninka, voyant de quelles alarmes j'étais la proie, n'hésita pas à se dévouer. « Suis-moi, me dit-elle; le danger n'est pas si grand que tu penses. » Au même instant elle excita son cheval et le contraignit de s'élancer à la nage. Je la suivis, mais avec une anxiété qui ne peut se décrire. Mes terreurs, grand Dieu! n'étaient que trop fondées! Parvenus presqu'à l'autre rive, nous trouvâmes un courant furieux qui, se formant

en tourbillon, nous repoussa jusqu'au milieu du fleuve. Aninka, je ne puis y songer sans en tressaillir encore; Aninka, n'étant qu'assise en selle, perdit l'équilibre et fut submergée. J'allais plonger sous les eaux, périr ou la sauver, lorsqu'elle reparut à la surface. L'ayant saisie par une main, et supposant tout accès impossible vers le rivage où nous avions vainement essayé d'aborder, je retournai sur l'autre, animé par le seul désir d'arracher à la mort ma chère Aninka.

« Elle était sans mouvement quand je parvins à terre. Oh! qui pourra peindre l'horreur de ce moment! Une large plaie, dont le sang coulait à flots, lui partageait le front. Il ne me fut pas possible de la croire seulement évanouie. Mon Dieu! mon Dieu! rendez-la-moi! m'écriai-je avec des transports de désespoir et de rage. Ma bien-aimée, ma chère Aninka, reviens à moi! Grâce! grâce! mon Dieu! rendez-la-moi! Je m'arrachais les cheveux, je poussais d'affreux hurlemens. C'en était fait! j'appelais, je priais en vain; je n'avais plus qu'un cadavre sous les yeux!...

« Les cavaliers qui nous poursuivaient ne tardèrent pas à me rejoindre. Leur chef était le

lieutenant-colonel aspirant à la main d'Aninka. Je ne songeais plus à me défendre : mourir eût été pour moi le bonheur suprême. Je fus saisi, garrotté, lié sur mon cheval, et ramené vers le lieu d'où je m'étais enfui. On avait, je crois, laissé deux hommes pour garder le corps d'Aninka, en attendant qu'une voiture vînt le chercher. Pendant tout le temps du retour, on ne cessa de m'accabler d'outrages; mais pouvaient-ils m'être sensibles après le coup dont je venais d'être frappé ? Aussitôt arrivé, le caveau d'une chaumière me servit de prison, et je n'en fus tiré que le lendemain pour être conduit à la forteresse d'Orenbourg. Qu'on se représente, s'il se peut, les angoisses de cette nuit. Invoquant la mort, qui seule pouvait me réunir à ce que j'avais idolâtré, jamais supplice n'égala celui que j'éprouvai, et je ne me le rappelle encore qu'avec effroi. Quand on m'arracha de ce cachot pour me mener devant les juges, mon âme se rouvrit à l'espérance, à la joie. Je supposais qu'ils mettraient un terme à mes peines par un arrêt capital, mais je ne m'attendais pas à l'étrange accusation que la vengeance dirigeait contre moi. Je fus remis à la justice comme prévenu d'avoir assassiné la fille de

mon bienfaiteur. Moi! l'avoir tuée, juste ciel! celle pour qui j'aurais donné mille fois ma vie! Je dédaignai de répondre à l'imputation de ce forfait; elle me semblait une trop monstrueuse absurdité.

« On me laissa long-temps incertain sur le sort qui m'était réservé. J'appris enfin qu'il ne s'agissait de rien moins que du knout et des mines. Cette flétrissure, que dans toute autre circonstance j'aurais évitée en me brisant la tête contre le sol ou les murailles de ma prison, ne m'épouvanta pas. Je voulais épuiser le malheur, expier par le martyre les maux que j'avais causés. L'acharnement du lieutenant-colonel à me perdre paraissait couronné d'un plein succès. Étranger, sans protection, sans fortune, comment pouvais-je exciter l'intérêt, obtenir justice en démontrant mon innocence, au moins sous le rapport de la fin déplorable d'Aninka? Ici les affaires criminelles s'informent sans débats, et l'accusateur en crédit peut aisément triompher de l'objet de sa haine. Je n'attendais aucune grâce des hommes et je me disposais à subir courageusement ma destinée, quand un secours inespéré, sublime, vint me sauver des tortures et de l'ignominie.

intérêt, cherchait à m'attirer; cependant je fis d'aimables connaissances. Mon âme avait besoin d'épanchement : ce fut auprès des femmes que je trouvai la pitié consolante. Enfin, après un an de séjour, lorsqu'il ne tenait plus qu'à moi de rentrer dans ma patrie, je ne me sentis pas la résolution de partir : un nouvel attachement me retenait. Il faut vous dire, pour ne pas être accusé de légèreté, comment il prit naissance.

« Tant que dura ma captivité rigoureuse, une jeune dame veuve, qui ne me connaissait que par les bruits répandus sur mon affaire, m'ayant supposé moins coupable que malheureux, n'avait cessé de me prodiguer les marques de la plus active sollicitude. Elle avait combattu, dans l'esprit de mes juges, les fatales préventions données par les manoeuvres du lieutenant-colonel mon ennemi. C'est attendri par ses instances que M. P. s'était déterminé à solliciter en ma faveur. Je devais, sans le savoir, à cette femme, l'honneur et la liberté. Un vieil officier, dont j'estimais le caractère, m'éclaira sur mes obligations. Je courus vers ma bienfaitrice, et lui témoignai mon ardente reconnaissance : elle n'était point parée de tous les charmes que possédait Aninka, mais une exquise sensibilité s'ex-

fortuné digne de compassion. « Qu'avez-vous fait? me dit-il; pourquoi ne m'avoir pas déclaré votre amour? il eût été sanctionné par mon suffrage : le bonheur de ceux qui m'entourent fait le mien. Mais tâchons de fermer ces plaies au lieu de les rouvrir : embrassez-moi, je vous pardonne. » Je me jetai dans ses bras : il daigna m'y presser. Quel moment! et que je bénis cette admirable bonté! combien elle diminua l'amertume de mes peines! En me quittant, M. P. m'assura d'une prochaine délivrance; lui-même allait travailler à ma justification. Quelques jours après je fus en effet libre; et d'infâme que j'avais été supposé, je n'inspirai plus que de la bienveillance. On plaignait ce que j'avais souffert, comme on aurait applaudi mon supplice; tant il est aisé d'abuser l'opinion vulgaire, toujours imprudente et passionnée dans ses arrêts.

« Pendant ce temps, la paix avait été signée et rompue avec la France. J'étais toujours considéré comme prisonnier de guerre, et je fus contraint de rester dans Orenbourg. M. P. aurait encore pu se rendre ma caution; mais moi, je ne pouvais plus outrager sa maison de ma présence. Je demeurai donc dans la ville, fuyant les cercles, où la curiosité, plus qu'un prévenant

personne, m'avez-vous dit, n'ayant été informé du chemin que vous aviez pris ?

« — Aimant beaucoup la chasse, me répondit-il, j'avais élevé des chiens fort intelligens. Un d'eux, que j'affectionnais particulièrement et qui m'était très attaché, me cherchait partout aussitôt qu'il était mis en liberté loin de moi. A notre départ il était enfermé. On se servit de ce moyen pour me découvrir. La lettre d'Aninka avait été trouvée chez elle par sa femme de chambre avant le temps présumé. Remise à M. P., celui-ci, ne pouvant contenir son chagrin à cette nouvelle, la répandit à l'instant. Le lieutenant-colonel, dont les propriétés étaient voisines, ne tarda pas à la connaître aussi. Il vint, offrit son zèle ; mais la nuit rendait encore vaines les recherches. Au point du jour un domestique eut l'idée de mettre mon chien sur les voies. Cet ami, qui m'était si fidèle, servit à me trahir. On suivit, en l'excitant, sa course rapide, vers les fugitifs. Ce sont ses aboiemens lointains qui me firent regarder en arrière. Vous savez le reste. Quant à la blessure d'Aninka, j'ai tout lieu de penser qu'elle fut produite par un coup de pied de son cheval. Elle n'avait pas lâché les rênes, et l'animal, retenu par cet obstacle, se

›attait comme un furieux pour échapper lui-
ne au péril. Attaqué sans doute par l'extré-
é du fer, le front de la malheureuse Aninka
t partagé comme sous un instrument tran-
nt. J'étais armé d'un sabre, on m'accusa d'en
ir frappé la victime, poussé par un mouve-
ıt de jalousie frénétique, pour qu'elle n'appar-
pas à mon rival. Assurément, dans un pays
ux administré, une enquête judicieuse eût
ıontré la maladresse d'une pareille dépo-
›n; mais ici le plus fort est cru sur pa-
, bien qu'il avance les plus grossières ab-
lités, tandis que le faible injustement accusé
souvent pas une voix qui s'élève pour le
ɜndre. Ne vous étonnez pourtant pas, après
, que je sois resté chez les Russes, malgré
position de leurs idées à celles qui dominent
France et que je partage. Ma femme aime
ıcoup ses paysans; elle met tous ses soins
s rendre heureux, et certes je considère
me un bonheur déjà très grand le pouvoir
occupation de faire le bonheur des autres.
s n'avons pour toute fortune que cent cin-
nte *âmes*, qui donnent un revenu d'environ
mille francs. Avec cela nous ne serions pas
riches en France; ici, dans nos terres, nous

vivons comme de grands seigneurs, aimés et respectés de ceux qui nous entourent, et chaque jour plus contens des améliorations qui s'opèrent sous notre direction. De temps en temps je viens à Moscou acheter les objets qui peuvent embellir la solitude, des livres par exemple ; c'est pendant un de ces voyages que nous nous sommes liés M. N. et moi. Les Français, ici, ont bientôt fait connaissance, vous le voyez; quand on se convient sympathiquement, l'amitié se forme tout de suite. Entre compatriotes on se croit de la même famille. »

Cette histoire semblera peut-être un peu romanesque ; je me suis pourtant assuré de son exactitude par le témoignage de plusieurs personnes qui m'ont dit en avoir une connaissance parfaite, entre autres d'un négociant français qui se trouvait dans les temps à Orenbourg. Une des sœurs du héros, que depuis j'ai vue à Paris, me l'a aussi confirmée dans tous ses détails.

Pendant mon séjour à Moscou, je fis avec ces deux messieurs de fréquentes promenades en ville et dans les environs. J'avais remarqué une église très bizarrement construite près la Porte-Sainte. M. N. m'apprit à quel saint elle était dédiée, mais je ne me rappelle plus son nom.

Elle fut édifiée sous Iwan-le-Cruel, par un architecte italien qui obtint de son travail une bien singulière récompense. Le Tzar lui ayant ordonné d'employer tout son génie à faire de ce monument un objet admirable, mettant toutes les sommes qu'il voulut à sa disposition, l'architecte ne ménagea rien, et quand son ouvrage fut achevé, il crut sa fortune et sa gloire certaines. Iwan parut charmé, il prodigua la louange, fit à l'artiste les complimens les plus flatteurs, et quand il l'en vit enivré : « Mais ne pourriez-vous pas, lui dit-il, faire quelque chose de plus merveilleux encore? — Oui, sire, je le pourrais. — Que l'on crève les yeux à ce coquin, reprit le Tzar furieux en s'adressant aux gens de sa suite; telle qu'elle est cette église me convient, et je ne veux pas qu'il aille faire mieux autre part. » L'arrêt fut exécuté, et le pauvre Italien, libre d'aller où il voudrait parler de sa reconnaissance, se sauva le plus tôt qu'il put, s'estimant heureux d'emporter au moins sa langue pour implorer la charité publique.

Le nombre sacré des Russes est quarante. Avant l'incendie de 1812, il y avait, prétendent-ils, quarante fois quarante églises à Moscou : voilà ce qui lui méritait le nom de ville sainte.

Je suppose un peu d'exagération dans cette quantité. Quoique généralement on ne leur fasse qu'une enceinte peu vaste, et que les fidèles ne manquent pas, elles auraient été presque désertes, car la population ne s'élevait guère alors à plus de trois cent mille âmes; et si l'on en suppose le tiers assistant à l'office divin, ce qui est beaucoup, à répartition égale on trouverait environ soixante-deux dévots pour chaque temple. Moscou ne renferme, depuis sa reconstruction, que trois cents églises, à part celles du Kreml. J'ai profité d'un dimanche pour en visiter plusieurs en différens quartiers, et je puis assurer qu'il n'y avait pas foule. C'est dans celles dont le patron est en grande renommée que se porte l'affluence; dans les autres on est toujours parfaitement à l'aise.

Indépendamment des églises et des monastères devant lesquels le peuple ne passe jamais sans faire de nombreuses prosternations, il y a dans les rues de saintes images très richement encadrées qui n'attirent pas moins de respects : aussi voit-on continuellement les mougiks, la tête nue, s'épuiser en humbles révérences pour se mettre en bonne odeur près de ces objets de leur culte. La quantité

des signes de croix qui se font en un jour à Moscou est incalculable. C'est bien autre chose qu'à Pétersbourg, où les étrangers abondent et font un peu diversion. On en est réellement fatigué. Si je n'avais su combien les Russes de toutes classes prodiguent aux puissances du paradis afin de se les rendre favorables, et surtout si la populace en haillons ne s'était offerte en contraste, je me serais cru dans la plus opulente ville du monde. Tous les emblèmes sacrés sont entourés d'or et de pierreries. On n'a l'idée d'un tel étalage qu'en le voyant; mais aucune majesté ne règne dans cette ordonnance; elle ressemble à la toilette des riches femmes juives de la Pologne, qui couvrent leur crasse de diamans.

Les environs de Moscou n'ont point d'attrait; on n'y voit point, comme aux alentours de Paris, des restaurans, des lieux de plaisir où les commerçans et la bourgeoisie puissent aller se délasser le dimanche des fatigues de la semaine. On ne saurait prendre un but de promenade extra-muros; de sales cabarets, voilà tout ce qu'on y rencontre. Rien n'est varié; rien n'occupe agréablement l'imagination ou les sens; il faut chercher tous les

divertissemens en ville. Les forêts, du reste, sont moins sévères et marquent un meilleur sol, une plus douce température qu'à Pétersbourg. Elles ne nourrissent plus d'ifs, de sapins, aucun de ces arbres noirs; mais des chênes, des hêtres, des bouleaux dont le feuillage est gracieux. Dans tous les jardins se voient des cerisiers, des pommiers, des poiriers dont les fruits sont assez bons. Si les paysans avaient plus d'ordre, de goût, ou plutôt s'ils avaient de la liberté, la campagne, dans cette contrée, pourrait devenir charmante. Mais il n'y a que les grands seigneurs qui prennent soin d'embellir leurs propriétés; le serf qui ne possède rien néglige la terre la plus fertile, parce qu'il n'espère goûter aucun des bienfaits de la nature. En vain le sol arrosé de ses sueurs produit des moissons abondantes, se couvre de richesses, il n'obtient pas même le nécessaire au sein de la profusion; tout est englouti par ses maîtres inhumains.

Je ne suis resté que fort peu de temps à Moscou, mais beaucoup de ceux qui l'habitent, et que j'ai consultés sur le climat, m'ont assuré qu'il n'avait rien de rigoureux. Il a fallu un concours inouï de circonstances contraires

pour amener nos malheurs de 1812. Jamais on n'avait vu un tel hiver. Très rarement le froid s'élève à quinze ou vingt degrés, et quand il arrive là, il ne se soutient tout au plus que vingt-quatre heures. Toute cette belle végétation, qui se développe avec tant de grâce au printemps, ne serait-elle pas anéantie, si la continuité des rudes hivers lui faisait sentir ses mortelles influences? Il est une quantité d'arbres qui ne supporteraient pas long-temps l'action du froid, et qu'on y voit en plein air dans la plus grande prospérité. Les gens qui déclament encore contre l'imprudence de Bonaparte pendant cette guerre, ceux qui l'accusent d'avoir été bêtement livrer son armée aux fureurs d'une saison dévorante, sont infiniment plus absurdes que celui dont leur témérité juge ainsi la conduite. Deux choses hors de toute prévoyance sont arrivées, voilà les causes réelles de notre perte. Si l'ordre naturel n'eût point été interverti, nous serions encore les maîtres du monde, et l'on n'aurait jamais assez d'autels pour y faire fumer l'encens en l'honneur du génie des combats. Napoléon serait un dieu là où sa froide cendre est outragée. On ramperait devant cette puissance

éteinte, et son despotisme ne trouverait que des séides parmi ses détracteurs les plus acharnés d'aujourd'hui.

Autour du Kreml on a disposé de très belles promenades, où le monde *comme il faut* se donne rendez-vous. Les étrangers s'y rendent aussi ; on peut y dessiner les costumes de presque tous les habitans du globe. Juifs, Grecs, Turcs, Arméniens, Persans, Chinois, Africains, Américains, Anglais, Francais, Allemands, Italiens, etc., toutes ces nations, amenées là par l'intérêt, fraternisent le mieux du monde aussitôt qu'il est question d'affaires : l'esprit national disparaît devant l'esprit mercantile ; l'adorateur de Jésus n'est plus un chien de chrétien quand il achète au disciple de Mahomet, et l'enfant d'Israël cesse d'être un pourceau. Les vêtemens des marchands orientaux sont généralement beaucoup plus riches que les nôtres ; on serait tenté de croire ceux qui en sont couverts de fort grands personnages. L'or, les perles, quelquefois les diamans brillent sur les armes qu'on leur laisse porter. D'aucuns approuvent ce faste, pour moi j'avoue que je le trouve assez ridicule; j'aimerais autant voir un de nos épiciers me servir, l'épée au côté, du poivre et de la moutarde,

u'un Turc, avec son turban de cachemire, son oliman chargé de broderies et son poignard ıcrusté de pierres fines, me faire le prix de ses ipes et de son tabac. Les Chinois que j'ai vus taient aussi fort somptueusement habillés. L'un 'eux, que je pris à son extérieur pour un fils e bonne maison, n'était que le valet d'un seineur de son pays; ses cheveux tressés, et tomant jusqu'à ses talons, devaient être d'une lonueur prodigieuse, d'après les dispositions de la atte, aussi grosse, d'ailleurs, à l'extrémité qu'à a naissance. Cette promenade, qui présente un oup d'œil très pittoresque, est rendue plus gréable encore par la musique des régimens en garnison qui vient chaque après-dînée y jouer les symphonies. Les terrasses du Kreml, dominant toute la ville, permettent aux regards de lécouvrir l'ensemble de la circulation du Cours. J'ai passé des heures entières dans cette contemplation, sans m'apercevoir de leur durée, tant l'effet en était récréatif et varié (1).

C'est de là que je vis faire faire, un dimanche, l'exerciceaux pigeons savans dont j'ai parlé; leur

(1) Pétersbourg contient un bien plus grand nombre d'étrangers que Moscou; mais, dans cette dernière ville, il y en a de beaucoup plus de nations différentes.

intelligence me parut admirable, surtout pour se sauver des oiseaux de proie qui planent continuellement, et en grande quantité, au-dessus de la ville. Les plus communs sont de grands busards gris et blancs, très hardis, qui viennent jusque dans les cours des maisons fondre sur les poules. Quand les pigeons se voyaient poursuivis par un de ces redoutables ennemis de leur république, ils se rabattaient avec la plus grande rapidité vers la terre, pour se mettre sous la protection de leur chef; c'était un spectacle vraiment digne d'intérêt.

La Moskwa et la Iansa, qui traversent Moscou, sont deux assez vilaines petites rivières, dans lesquelles pourtant les dames ne dédaignent pas de se baigner. Grossies au printemps par la fonte des neiges, elles deviennent un peu navigables; mais sur la fin de l'été et pendant l'hiver elles sont presque à sec. Etant allé me promener un jour à quelques versts de la ville, en suivant les rives de la Moskwa, je fus encore témoin du peu de pudeur du peuple. Tous les habitans d'un village se donnaient le plaisir du bain dans un endroit où la rivière était assez profonde. Les jeunes garçons et les jeunes filles s'exerçaient à qui mieux mieux, et prenaient

toutes sortes de postures. Plusieurs de ces dernières faisaient ce qu'on nomme *la planche*. Ce spectacle, par son étrangeté, me rendit, je l'avoue, fort attentif, et n'était pas sans me causer quelque émotion. Je ne concevais pas l'insensibilité de ces manans devant ce qui s'offrait à leurs yeux. Ces femmes n'étaient pas belles; avec toute la richesse d'imagination possible on n'aurait pu les prendre pour des naïades, mais enfin c'étaient des femmes jeunes, propres alors, et moi seul m'en apercevais.

Le séjour de Moscou me parut infiniment plus agréable que celui de Pétersbourg. La cour est triste : elle impose une étiquette dont on est affranchi dans l'ancienne capitale. Le général gouverneur est la suprême puissance, et comme on n'en saurait attendre autant de grâces que du trône, il y a moins d'intrigues, moins d'ambitions, et par conséquent moins de bassesses. La police, bien loin d'être ce qu'il serait à désirer qu'elle fût, s'exerce d'une manière un peu plus supportable. Les marchands ne s'en plaignent pas trop, et la classe misérable semble en être un peu moins vexée. Dans certains quartiers, principalement dans celui de Khitaïgorod, non loin du Kreml, le mouvement de Moscou ressemble à

celui de Paris, et l'on y trouve autant de boue pour peu qu'il pleuve. Les cris répétés des revendeurs ambulans, les piétons, les voitures présenteraient absolument le même aspect, sans les barbes et la différence des costumes. Quelque chose d'ignoble à voir, ce sont les femmes de la populace, en sales jupons de bure, en grosses bottes, avec les mamelles tombant beaucoup plus bas que la ceinture. Elles ont la gorge si longue et si flasque, lorsque vient l'âge du retour, qu'elles nouent ordinairement leur tablier par-dessus. Cette difformité, assurent les médecins, vient autant de la négligence que de l'usage trop fréquent des bains de vapeur. Une vieille femme russe, prise dans les derniers rangs, est vraiment un être hideux; on ne saurait mieux se représenter une sorcière. Il n'y a plus de sexe dans ces créatures : ce sont des phénomènes qui n'appartiennent à aucun genre.

L'ancienne noblesse russe, qui ne veut pas être humiliée par les faveurs prodiguées à la nouvelle ainsi qu'aux étrangers admis au service de l'empereur, préfère habiter Moscou que Pétersbourg; elle y peut, dans ses clubs, trouver les échos de ses opinions. Chacun y fait chorus pour maudire la mémoire d'Alexandre, novateur cou-

pable, qui voulait alléger les chaînes de l'esclavage. Tout ce qui peut honorer le caractère de ce souverain est un sujet de blâme pour les partisans des vieilles doctrines. La raison, la justice ne peuvent entrer dans leur esprit : il leur est impossible d'admettre qu'un esclave soit un être pétri de la même substance qu'eux. La naissance noble ou abjecte est, selon eux, le résultat des calculs de Dieu lui-même ; il veut que tels et tels soient maîtres, et que les autres rampent toute leur vie dans la servitude. Donc rien n'est plus légitime que l'exercice du pouvoir arbitraire sur la caste que les arrêts du ciel ont désignée comme devant obéir. L'autorité a tant de charmes, qu'on ne s'en dessaisit pas sans regrets, surtout lorsque son extension illimitée fait avec elle marcher de front la fortune. Il est réellement admirable d'entendre les seigneurs russes déplorer les changemens qui s'opèrent, se gendarmer en parlant des attaques dirigées contre leurs droits. Tout cela ne va pourtant que d'une manière bien lente, bien insensible ; à l'exception de quelques honorables propriétaires, qui s'efforcent de répandre la civilisation parmi leurs paysans, le reste ne s'éloigne guère de son antique barbarie. D'un côté c'est toujours même despotisme ; de

l'autre toujours même aveugle soumission. Il faudrait, pour satisfaire les exigences féodales, déclarer légitime, et remettre en vigueur le droit de vie et de mort sur les vilains.

Sous Alexandre, quand il était prouvé qu'un seigneur maltraitait trop cruellement ses paysans, la couronne les prenait sous sa tutèle. C'était à ses délégués qu'ils payaient l'abrok, lequel était remis ensuite au propriétaire. Mais combien de démarches et que de peines il fallait que ces malheureux se donnassent, pour faire parvenir au pied du trône leurs cris de désespoir! A quels horribles tourmens ne s'exposaient-ils pas, si quelque événement venait les trahir, auprès de leur maître, avant que la plainte envoyée contre lui eût obtenu justice! Le plus sûr était de s'adresser à ses ennemis; ceux-là déposaient volontiers en faveur des paysans, non pour servir leurs intérêts, mais pour nuire à ceux de leur adversaire, pour contenter leur haine personnelle. Encore les preuves de la plus atroce inhumanité pouvaient-elles seules amener le résultat qu'en espéraient les réclamans. Les excès devaient être en effet bien graves d'après ce que j'ai vu passer sous silence.

Si moins de jalousies, moins de cabales et de

turpitudes ont lieu dans la société de Moscou, il ne faut l'attribuer, comme je l'ai dit, qu'à la situation des choses. Un gouverneur honnête homme peut donner une saine impulsion à tout le corps administratif, empêcher beaucoup de vexations, et mettre un frein au zèle trop ardent de la police. Il ne fait la cour à personne; on la lui fait. Tout se déroule à ses yeux, et ce qu'il veut pour le bien général s'exécute sans obstacle. Il n'en est pas de même à Pétersbourg. Bien que le grand-maître de police y soit également placé sous l'autorité du gouverneur, chacun d'eux approchant du trône, tâche d'attirer à lui la faveur, au détriment de l'autre. Pour obtenir des récompenses, pour paraître les mériter, quand les affaires manquent, on en fait naître; car, si tout était déclaré tranquille, ceux que le Tsar investit de sa confiance, devenant beaucoup moins importans, n'oseraient ambitionner autant de grâces. Nul ne songe à se rendre utile, mais tout le monde cherche à paraître utile. On se pousse, on s'entre-choque les uns les autres; les plus forts parviennent en perçant la tourbe, mais celle-ci ne se décourage pas : elle rampe, et finit par arriver à son tour.

Les escrocs, les aventuriers étrangers sont plus communs encore, m'a-t-on assuré, à Moscou qu'à Pétersbourg. Cela se conçoit : ils doivent naturellement plus compter sur les seigneurs qui ont leur fortune faite, que sur les libéralités de ceux qui vont la faire ou la réparer. Les Italiens surtout, grimaciers, souples, obséquieux, savent se glisser dans les grandes maisons et réussissent presque toujours à duper le maître avec leurs tableaux et leurs curiosités antiques. Tous les gens qui savent le français sont du reste certains d'y trouver des ressources en se faisant outchitelis. L'hôtel où nous logions est le rendez-vous général de ceux qui se trouvent momentanément sans emploi. C'est une espèce de bureau de placement où les seigneurs envoient leurs demandes ou viennent faire leurs choix. Le patron fait crédit à tous les *enseigneurs* qui manquent d'argent, mais il proportionne ses avances au mérite qu'il croit leur reconnaître ? Aux approches des fêtes de Pâques et de Noël, grand nombre de gentilshommes provinciaux arrivent à Moscou; ils descendent chez M. Leduc toujours très bien approvisionné de marchands de participes, et commencent par lui dire : *Iest li ou wass kha-*

rochi outchitel? Avez-vous un bon enseigneur? Sur quoi M. Leduc ne manque jamais de répondre : *Kakgé Batiouscka iest!* Comment donc, mon père, mais certainement! Le prix se débat, se fixe; M. Leduc reçoit le montant de ses avances, et l'enseigneur va servir de flambeau aux nobles rejetons de telle illustre race.

Les négocians de Moscou, les riches marchands ont un genre de luxe particulier, c'est celui des chevaux. N'ayant pas, ainsi que les nobles, le droit d'en atteler quatre à leur équipage, ils consacrent à la beauté l'argent que d'autres emploient pour le nombre. Les chevaux anglais sont fort à la mode; mais leur conformation les rend difficiles à dresser pour le traîneau et le droschki, suivant le goût du pays. Ceux de l'Ukraine réussissent mieux et déploient infiniment plus de grâce. On m'en a fait remarquer trois attelés de front au droschki d'un marchand à barbe, qui passaient pour être ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Ensemble ils étaient estimés plus de cinquante mille roubles. Rien n'était en effet comparable à la perfection de leur formes, à la noblesse de leurs mouvemens. Long-temps j'arrêtai sur eux mon admiration.

L'existence matérielle coûte fort peu de chose à Moscou. Le pain, les grosses viandes, la volaille, le gibier, le bois, sont à très bas prix. Le vin seulement, à cause du transport par terre, est un peu plus cher qu'à Pétersbourg; encore en a-t-on d'assez bon pour le prix de trente sous la bouteille. Il n'en est pas de même des logemens; ils se maintiennent fort chers. Un maître d'hôtel garni a souvent pour trente ou quarante mille roubles de loyer par an, et des chambres qui se loueraient à Paris tout au plus trente francs par mois ne s'accordent, là, pas à moins de cent roubles pour le même laps de temps. Il est vrai que tous les bâtimens sont construits en briques et reviennent, malgré le bon marché de la main-d'œuvre, à des sommes beaucoup plus considérables qu'en France. On les couvre de plaques d'étain ou de fer battu peintes de différentes couleurs. Tous ces toits, surmontés par les brillantes coupoles des églises, sont d'un effet très pitoresque, et Moscou vu du Kreml doit l'emporter par le charme de son aspect sur toutes les autres villes du monde.

CHAPITRE VII.

DÉPART DE MOSCOU.

us partîmes de Moscou pour nous rendre rsk, en passant par les gouvernemens de et d'Orel. Le temps était affreux : une qui durait depuis plusieurs jours avait t la route extrêmement difficile ; elle n'était couverte de madriers ; de profondes or- s la sillonnaient partout, et le premier avec des peines incroyables, nous fîmes au plus vingt lieues ; encore, surpris par urité, fûmes-nous obligés de coucher dans voiture, à la belle étoile, pour ne pas exposés à verser dans les boues. Des petits ens (1), conduisant un convoi considérable if, et venant à notre rencontre, nous nt engagés à ne pas aller plus loin. Nous

On nomme ainsi les habitans de la Russie rouge ou Russie, qui s'étend depuis les frontières méridiona- la Lithuanie jusqu'à l'embouchure du Borysthène mer Noire.

suivîmes leur conseil et prîmes place au feu du bivouac qu'ils établirent. Je ne fus pas trop fâché de cet accident, qui me fournit l'occasion d'observer leurs mœurs. Le convoi se composait d'environ cent chariots, traînés chacun par deux bœufs dont les cornes étaient d'une longueur étrange. Ces animaux sont doux et dociles. On les détela pour les faire paître dans un champ, sans s'inquiéter de ce que pourrait dire le propriétaire. Des hommes à cheval faisaient la ronde, afin qu'aucun d'eux ne s'écartât. D'autres, ayant dressé leurs tentes, s'occupaient aux préparatifs du souper. Les petits Russiens ne portent pas la barbe comme les autres Russes, mais seulement des moustaches énormes. La pluie qui avait inondé ceux-ci, la crasse dont leur visage cuivré était recouvert, des cheveux en désordre, des vêtemens souillés de boue, tout cela leur donnait une physionomie effrayante; mais le son de leur voix, leurs manières prévenantes et polies diminuaient beaucoup la fâcheuse impression qu'ils causaient d'abord. Une marmite large et profonde fut pendue à trois piquets en faisceau, pour faire la soupe. Un gros morceau de suif remplaça le beurre; l'ail et l'ognon tinrent lieu de pain, et, pendant la cuisson de ces

légumes, les quartiers d'un cheval qui venait d'être tué, rôtissaient à la broche, en s'infectant d'une fumée noire et épaisse, que le vent leur envoyait à chaque instant. Quand tout fut prêt, l'un d'eux vint, le bonnet à la main, nous prier de faire honneur au banquet. Sa manière d'offrir était si engageante, il semblait que nous lui eussions fait un si grand plaisir en acceptant, qu'une cuisine tant soit peu moins révoltante nous aurait décidés. C'était de la franche hospitalité, car ces braves gens ne pouvaient supposer que ce qui leur était un ragoût délicieux fût capable, par son odeur seule, de nous faire vomir. Sur notre refus, qui les affligea malgré les ménagemens dont nous eûmes soin de l'accompagner, ils s'assirent autour du potage, et mirent en un instant la marmite à sec. Quand vint le rôti, ils parurent si fort alléchés, qu'on aurait cru voir des diables au réfectoire. Je me souvins alors du repas des Kirguis à Krasnoë-Kabak; le même tableau s'offrait à mes yeux: des lambeaux de chair brûlée au dehors, crue et sanglante à l'intérieur, étaient engloutis avec une égale voracité. Mais ce qui m'étonna le plus, fut la quantité prodigieuse d'eau-de-vie dont s'abreuvèrent les convives. S'étant mis en belle humeur, à

force de donner des baisers à leur énorme bouteille, ils s'égayèrent encore par la danse, en poussant des clameurs sauvages. Enfin, tout essoufflés, et n'en pouvant plus, ils se couchèrent sur des peaux, s'endormirent garantis de l'air par leurs tentes, et nous laissèrent prendre quelque repos.

Nous les quittâmes de bonne heure. Un grand vent avait un peu séché la route, et nous étions impatiens d'arriver à Toula pour réparer le jeûne forcé de la veille. Cette ville, assez considérable et célèbre surtout par sa manufacture d'armes, que le dictionnaire de Vosgien donne comme rivale de celles d'Angleterre, quoiqu'elle n'en approche pas, renferme au moins de bonnes auberges pour le pays; mais on y est singulièrement incommodé par les instances des marchands d'objets d'acier qui viennent, comme en France dans les villes où l'on fabrique la coutellerie, en masse, et, jaloux les uns des autres, assiéger les voyageurs, pour les contraindre d'acheter leurs marchandises. C'est exactement le même genre, et l'on obtient toujours pour telle somme ce qui a été surfait des trois quarts. En dépensant moins de vingt roubles, grâce aux connaissances locales de Mikaël, je fis emplette d'une foule de

choses dont le bas prix ne pouvait s'expliquer. Des pistolets, un poignard, un mors de bride étaient au nombre. Tout cela avait beaucoup d'apparence, mais peu de qualité, et je me gardai bien, crainte de malheur, d'essayer les pistolets. Le colonel commandant la manufacture voulut bien nous permettre de la visiter. L'établissement est magnifique; je ne me rappelle pas le nombre d'ouvriers qui y sont occupés, mais il est très considérable. Plusieurs officiers français qui y ont été employés sont parvenus à faire adopter le modèle de nos fusils de munition qui ont plus de portée, et dont le maniement régulier est plus facile. Presque tout le peuple de l'endroit, par imitation, se livre à ce genre d'industrie. Les armes, la coutellerie, la quincaillerie sont leur principal commerce; mais, je le répète, en vain j'ai cherché quelque chose de passable, rien ne paraît soutenir la comparaison avec les produits anglais, ni même avec les nôtres, tant pour la qualité que pour le poli.

Les maisons de Toula sont généralement belles et bâties en briques, quoique la ville soit entourée de forêts. La population s'élève à près de quarante mille âmes, parmi lesquelles on compte un grand nombre de riches négocians,

mais peu de seigneurs. Il y règne beaucoup d'activité, et le séjour doit en être agréable.

Vers la moitié du chemin de Toula à Orel, nous passâmes, pour abréger, dans des terres qui appartenaient jadis à un seigneur d'assez bizarre caractère. Malgré la fortune qu'il possédait, il exerçait encore, pour s'enrichir davantage, le métier de coupeur de bourse; il avait enrégimenté ses paysans, et faisait au loin, avec eux, des excursions pour dévaliser les propriétaires de châteaux isolés. Long-temps ses tentatives furent heureuses; ne marchant que de nuit, se réfugiant pendant le jour dans les forêts, il restait inconnu, et personne ne pouvait le signaler à la justice. Pourtant un seigneur, plus brave, plus homme de tête sans doute que les autres, se résolut de bien recevoir le noble brigand, dans le cas où il s'aviserait de lui faire visite. Celui-ci n'y manqua pas; mais des forces respectables étaient sous les armes dans la place, et, loin de la faire capituler, il y laissa de quoi se perdre. Ses paysans jusqu'alors ne l'avaient pas trahi, parce qu'ils trouvaient leur compte à ses rapines; mais l'un d'eux, ayant été pris dans cette dernière expédition, fut contraint sous le bâton d'avouer à qui il appartenait.

On fit des enquêtes, et le coupable était sur le point d'être arrêté, lorsqu'il s'avisa, pour se soustraire aux lois, d'un stratagème qui lui réussit. Ses biens, depuis quelques années, étaient, de convention, passés à sa sœur; il ne craignait pas qu'ils fussent confisqués au profit de l'état, ou de ceux qu'il avait pillés. Sachant à quels dangers sa conduite l'exposait, il se mit au lit, contrefit le malade, appela des médecins et des prêtres, dupa leur ignorance, et, d'intelligence avec deux ou trois compères, finit par persuader à tout le monde qu'il venait d'expirer. Ses funérailles furent ordonnées et faites en grande pompe. On lui chanta de fort belles messes, couché qu'il était dans un fort beau cercueil; enfin, absous et béni, descendu dans la fosse, et salué de tous les assistans, il se releva leste et dispos, se cacha pendant quelques jours, prit son temps, ses précautions, son argent, et s'en alla vivre en pays étranger, après être mort dans le sien.

La ville d'Orel est bien située, dans un riant territoire. Les maisons en sont jolies, propres en dehors, et presque toutes construites en briques; mais les rues sont détestablement pavées : une voiture, dont les chevaux iraient le trot, ne manquerait pas de verser et de se briser prompte-

ment. Beaucoup de seigneurs y font pourtant leur résidence. On y trouve relativement assez bonne société. Nous descendîmes à l'auberge où la belle Aninka avait fait jadis accueillir par son père le malheureux prisonnier. Celui-ci, rempli du souvenir de sa généreuse amie ainsi que des lieux témoins de leur première entrevue, me les avait décrits si exactement que je n'eus point de peine à les reconnaître : ils me firent encore songer à la fragilité du bonheur.

Nous arrivâmes à Koursk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, où notre séjour devait être de quelques mois. Mikaël ayant des parens dans cette ville prévenus de notre arrivée, nous occupâmes une très jolie petite maison de bois préparée par leurs soins, expressément pour nous recevoir. Le jardin en était embelli d'une quantité de rosiers en pleine floraison, et de beaucoup d'autres fleurs du parfum le plus suave. La première nuit que j'y passai fut délicieuse. Pendant tout le voyage le temps n'avait cessé d'être mauvais, à l'exception peut-être de quelques jours à Moscou; mais à Koursk, il devint doux et pur. Laissant donc ouvertes les fenêtres de ma chambre, respirant l'air embaumé par la végétation, écoutant les chants des rossignols

dont tous les massifs étaient peuplés, je m'endormis en me croyant en France, dans l'une de ses plus belles contrées.

Le lendemain, après quelques visites dans sa famille, Mikaël m'emmena chez le général gouverneur. C'était un jeune et bel homme, aimable s'il en fut jamais, point fier, point orgueilleux de sa place, spirituel, instruit, recevant avec beaucoup d'aisance et de dignité, tel enfin qu'il faudrait que fussent tous les fonctionnaires puissans. Son épouse avait été élevée à Paris : une éducation achevée, la grâce de son extérieur, le charme de son langage en faisaient une personne accomplie. Malgré l'affabilité de ses manières, elle inspirait un respect moins dû à l'élévation de son rang qu'à la noblesse naturelle de caractère qui la distinguait. Ce couple était parfaitement assorti sous tous les rapports. Si j'en avais rencontré quelques uns d'à peu près semblables, les Russes m'auraient séduit. Le gouverneur nous retint à dîner; il avait vu la France, et n'était pas fâché d'en parler, car c'est une chose remarquable que les étrangers doués d'un peu d'imagination qui sont venus dans notre pays se le rappellent avec plaisir. Quoique des employés supérieurs, des juges,

des conseillers se trouvassent également invités, les places à table n'étaient point marquées suivant les *rangs*; les convives y paraissaient tous égaux. Il régnait dans cette maison un laisser-aller de bonne compagnie que je n'avais rencontré, depuis mon séjour en Russie, que chez l'un des comtes Zawadowski, à Pétersbourg. Les domestiques étaient propres, honnêtes et prévenans envers tout le monde; ils montraient autant d'empressement à servir les gens sans décorations, que ceux qui en étaient couverts : c'était une preuve de la délicatesse du maître. Le café se prit au jardin, sous des tentes à l'asiatique. On nous apporta, suivant l'usage oriental adopté, de longues pipes, dont le tuyau était de cerisier de Perse et l'embouchure d'ambre, avec d'excellent tabac. Les belles dames de France ne s'effaroucheraient pas tant à l'aspect d'un fumeur, s'il ne répandait autour de lui qu'une odeur semblable à celle qui s'exhalait alors de nos pipes. Les odalisques du grand Turc n'y font pas les bégueules; elles sont femmes cependant, et doivent avoir, par les soins qu'on leur donne, des sens tout aussi perfectionnés que nos précieuses parisiennes; mais il est des circonstances où le bon ton oblige ces dernières à paraître tomber en défail-

lance. Le soir on fit de la musique. Le gouverneur avait réuni dans son palais tout ce qui pouvait faire passer agréablement le temps à ses hôtes, et savait les mettre parfaitement à leur aise. Tableaux, bibliothèque, médailles antiques, brochures françaises nouvelles, journaux; enfin des jeux d'échecs, de billard; un tir au pistolet, etc.; il eût fallu avoir bien peu de ressources dans l'esprit, pour ne pas y trouver des moyens de chasser l'ennui.

Le jour suivant nous allâmes voir un seigneur dont la manie était de chercher, comme tant d'autres visionnaires, la pierre philosophale; s'occupant en outre d'une foule de préparations chimiques destinées, selon lui, à jeter un grand jour sur la science. A notre arrivée, il était dans son laboratoire, entouré de cinq ou six de ses esclaves transformés en savans et faisant du gaz hydrogène pour éclairer la maison. De ma vie je ne vis un personnage plus crasseux, plus dégoûtant que ce brave homme. Il nous reçut avec beaucoup d'empressement, puis, après quelques paroles d'honnêteté, me demanda si j'étais philosophe. Sur ma réponse que je désirais au moins le devenir, il me serra les mains avec tendresse et me dit : C'est bien; venez me

voir souvent, vous n'aurez pas à vous en plaindre. Quantité de gens dans cette ville me trouvent ridicule, parce qu'ils ne peuvent me comprendre. Ce sont des bêtes; ils ne se doutent pas de ce que c'est que la philosophie. Je suis philosophe; j'aime les philosophes, et si vous avez des dispositions, nul doute qu'avant peu vous ne le deveniez d'une bonne force. Un tel début me fit douter un peu de mes progrès sous un pareil maître, mais je me gardai bien de lui témoigner mon incrédulité. Il nous fit passer dans un salon qui lui ressemblait, nous pria d'attendre un moment, et fut se débarbouiller les mains et le visage qu'il avait singulièrement enfumés. Son absence dura près d'une heure; mais, pour nous la faire supporter, ses aides-chimistes, encore une fois métamorphosés, parurent sous des habits à la turque, chaussés de bottes jaunes, vertes ou rouges, le tout fort sale, fort délabré, couvert de taches, et se mirent à danser d'une façon qui nous aurait semblé comique si le distributeur de coups de bâton du logis, nommé Niketka, n'eût servi de maître de ballets. Deux garçons d'une douzaine d'années, étaient joints à cette mascarade et faisaient des écarts incroyables. Ce n'était pas la pre-

mière fois que je voyais un tel spectacle ; la plupart des seigneurs vivant en province ou dans la campagne ont chez eux des serfs dressés à les divertir par des exercices de cette nature ; mais dans l'asile d'un philosophe je n'espérais pas en trouver. Le distributeur de coups de bâton, debout, les insignes du pouvoir à la main, demeurait aussi sérieux qu'un général commandant de grandes manœuvres. Les pauvres danseurs, ayant les yeux fixés sur ceux du redoutable Niketka, y cherchaient avec inquiétude l'expression des sentimens qu'il éprouvait. Une faute d'exécution leur eût attiré des châtimens cruels ; ils tremblaient de mal faire, et se donnaient une peine infinie pour mériter nos suffrages. Nous les leur accordâmes de bon cœur en les gratifiant de quelques pièces de monnaie pour boire de l'eau-de-vie à notre santé. Quand le patron fut de retour, en attendant que le dîner fût prêt, il donna l'ordre à Niketka d'introduire deux autres garçons et deux filles pour nous donner un concert. L'une de ces dernières se trouva fort enrhumée et s'acquitta fort péniblement pour nous et pour elle de sa partie. Il fallut cependant se résoudre à tout entendre. Le philosophe, qui avait eu les

oreilles écorchées, ne put s'accommoder que la chanteuse eût pris un enrouement sans sa permission. Niketka, recevant l'injonction de la conduire à *l'écurie*, s'inclina profondément et sortit emmenant les quatre virtuoses. Je n'avais pas compris l'intention du maître, mais elle me fut expliquée par les prières animées que lui adressa Mikaël. C'est à l'écurie que les corrections s'infligent ordinairement aux malheureux domestiques qui ont encouru la colère de leurs seigneurs. On allait battre cette fille pour avoir mal chanté, comme s'il avait dépendu d'elle de n'être point malade. Quand je sus de quoi il était question, je me joignis à Mikaël pour demander grâce. Ce ne fut point sans peine que nous parvînmes à l'obtenir.

La folie de ce prétendu philosophe était visible. Après de longues et ridicules dissertations qu'il nous fit après dîner sur le système planétaire, il parla d'histoire naturelle, et, chaud partisan des opinions du jésuite Néedham, soutint que nous en viendrions à faire des enfans sans le secours des femmes (nouvelle méthode qui ne vaudrait assurément pas l'ancienne, et qui, selon toute probabilité, ne ferait pas fortune). On conçoit combien d'efforts nous eû-

mes à faire pour ne pas éclater de rire au nez de cet impertinent bavard. Mikaël, naturellement plus sérieux que moi, n'osait me regarder, dans la crainte qu'il ne nous fût plus possible de nous contenir. La narration était d'un genre si bizarre, l'embarras de s'exprimer en français donnait tant de singularité aux tournures oratoires du démonstrateur, que j'aurais donné tout au monde pour me livrer un moment sans réserve à ma gaîté. Je ne saurais dire tous les sujets qui furent traités, et je crois qu'ils se seraient renouvelés continuellement sans l'apparition d'un prince grec, habitant de la ville, qui vint avec nous prendre le café. Ce nouvel arrivant était un homme d'une trentaine d'années, habillé à la française, et que rien ne faisait reconnaître pour appartenir à sa nation. Il ne vit d'abord en Mikaël et moi que deux étrangers; mais quand il sut que j'étais Français, un sentiment extraordinaire de tendresse le saisit, et, se jetant dans mes bras, me pressant dans les siens, il me donna plusieurs baisers dont je ne pouvais deviner le motif. M'étant enfin dégagé: Eh! monsieur, lui dis-je, qui peut donc me mériter de votre part les marques d'une si grande amitié?—N'êtes-vous pas Français? me répondit-

il. Je suis Grec, moi; c'est au nom de ma nation que je vous embrasse. Que ne devons-nous pas à la vôtre! Que n'a-t-elle pas fait pour nous! Oh! notre reconnaissance, croyez-le bien, sera éternelle! Jamais nous n'oublierons vos bienfaits! » Je lui demandai alors, avec tous les ménagemens possibles, comment il se faisait que, dans un moment où des étrangers combattaient pour sa patrie, il n'y fût pas lui-même pour joindre ses efforts aux nôtres, à ceux des Russes. Cette question lui parut impertinente. Il me répliqua sèchement que le grand-seigneur ayant banni sa famille de Constantinople après avoir confiqué ses biens, ils étaient venus, son père, sa mère, son frère et lui, demander asile à l'empereur Alexandre qui les avait accueillis et sustentés. Que depuis ce temps, ils se regardaient comme sujets du Tzar et ne voulaient obéir qu'à ses ordres. « D'ailleurs, poursuivit-il, ma mère est malade; ce n'est pas le moment de la quitter : notre séparation la ferait mourir. » Tout en louant cette piété filiale, je ne pus lui cacher qu'une telle réponse ne fournissait pas des raisons suffisantes pour justifier son inaction et celle de son frère. Tous deux jeunes, valides, ils auraient dû, comme

premier devoir, obéir à l'appel national et courir aux armes dès le commencement de la guerre, car ils ne croyaient pas, sans doute, le sang des Fabvier et autres généreux défenseurs des Hellènes d'un moindre prix que le leur. « Moi-même, ajoutai-je, touché des malheurs de votre pays, admirant sa résistance héroïque, faisant des vœux pour sa liberté, sans d'insurmontables obstacles, je serais certainement allé concourir à le défendre, à l'affranchir. — Je vous sais bon gré de l'intention, me dit-il d'un air piqué, et je vous remercie de vos conseils, mais souffrez que je m'en rapporte davantage à d'autres considérations. » Après ces paroles, me tournant le dos, il s'en fut vers le chimiste philosophe écouter ses argumens sur l'art de procréer, et ne me parla plus de la soirée. Ce prince grec avait reçu, sinon la meilleure éducation possible, au moins beaucoup d'instruction. Quoique jamais il n'eût visité la France, il en parlait le langage avec une rare facilité et beaucoup d'élégance; mais il était évident que la bravoure, le patriotisme, ne faisaient pas nombre dans ses qualités morales. Il savait l'italien, le turc, l'allemand, l'anglais, le russe, le français, aussi bien que sa langue maternelle. Je l'enten-

dis parler d'histoire et d'antiquités avec Mikaël de manière à prouver de solides connaissances. Peut-être se regardait-il comme un homme trop précieux d'un côté, et trop insuffisant de l'autre, pour s'exposer aux chances des combats. Un boulet, une balle, le tranchant d'un sabre ne se seraient fait aucun scrupule d'anéantir tant de savoir, et c'eût été dommage. L'empereur Alexandre avait accordé quinze mille roubles par an à cette famille, jusqu'à la conclusion de la paix, pour vivre dans ses états. L'empereur Nicolas voulut bien maintenir ces dispositions. Je vis d'autres Grecs : ils me parurent tous grands faiseurs de protestations, prodigues de témoignages d'amitié, de dévouement; mais en les observant bien dans leur intérieur, un caractère d'esclave, ingrat, faux, rampant, vindicatif les faisait bientôt mépriser. Sans doute qu'une autre forme de gouvernement les changera. Les hommes sont ce que leur état politique les fait. Quant à ceux-ci, tels qu'ils sont, ils ne valent assurément pas leurs anciens maîtres.

Cette maison était le rendez-vous d'originaux remarquables. Un vieillard qui faisait le fou et qui ne l'était pas, je crois, vint à l'heure du

thé, faire visite au chimiste. Comme il était surchargé de crachats, de croix et de médailles, je le pris pour un personnage de haute importance, et, stimulé par ses cheveux blancs autant que par ses insignes de mérite, je me levai respectueusement à son approche : Ne vous dérangez pas, me dit-on; tant d'égards ne sont pas faits pour cet homme. Il a perdu la tête; c'est un fou dont la manie est de se décorer, comme vous le voyez; il porte tous les ordres de chevalerie de l'Europe et dix ou douze autres de son invention. J'examinai le mieux qu'il me fut possible les décorations du vieillard, et je vis en effet le soleil et la lune briller sur sa poitrine, ainsi qu'une comète et des étoiles avec quantité de croix, le tout incrusté de pierres fausses à la manière des francs-maçons. On le fit causer : ses discours n'avaient rien qui dénotassent un insensé; il parlait assez bien français, et s'exprimait de manière à lui faire supposer de l'instruction. Chacun était persuadé de son aliénation mentale; il avait la liberté de dire ouvertement ses opinions tant sur la chose publique et l'administration que sur les particuliers. S'il était question de récompenses, d'honneurs, il ne manquait pas de se mettre en avant comme

les méritant le premier. J'osai lui demander quelles étaient les actions qui lui avaient attiré de si nombreuses distinctions. « Je n'ai jamais rien fait à la guerre, me répondit-il, et je ne me souviens pas d'avoir rendu d'autre manière de grands services à l'état ; mais il y a tant d'intrigans, aussi nuls que moi sous le rapport des capacités utiles, qui ont usurpé ces insignes, objets de respect pour le vulgaire, que je m'en crois beaucoup plus digne qu'eux. Si je ne puis me vanter du bien que j'ai fait à mes pareils, au moins personne ne peut-il m'accuser de lui avoir nui. Demandez à mes paysans : pendant tout le temps qu'ils ont été sous ma direction, aucun d'eux n'a senti le bâton lui chatouiller les épaules. Je les traitais en père ; ils m'aimaient. J'ai voulu les affranchir ; mes enfans ont jeté les hauts cris : on m'a mis en tutèle ; c'est tout au plus maintenant si l'on me donne assez d'argent pour payer les joailliers que j'occupe à la confection de mes ordres. » En disant ces mots, il se prit à rire de si bon cœur que toute la compagnie l'imita. Le langage qu'il venait de tenir n'était pourtant pas d'un imbécile. A part son califourchon, on le considérait généralement comme un bon homme, fort doux, fort obligeant. N'était-ce

pas pour tourner en dérision ces ambitieux insatiables, qui demandent sans cesse des titres, des honneurs, et les obtiennent sans les mériter, qu'il les prostituait ainsi? Admis partout comme un bouffon, lançant parfois des épigrammes fort adroites, je le revis dans plusieurs maisons où toujours il me fit l'effet de ces fous de cour, qui ont infiniment plus d'esprit que ceux qui croient rire à leurs dépens.

CHAPITRE VIII.

SÉJOUR A LA CAMPAGNE.

Les propriétés de Mikaël et de son frère Fédor Alexewitch étaient situées à quatre-vingts versts de Koursk, environ, du côté de Pultawa. Ce dernier y résidait depuis le commencement de la belle saison, et nous allâmes, quelques jours après notre arrivée, non seulement lui faire visite, mais encore prendre chez lui domicile jusqu'à l'automne. Marié depuis un an à l'une des jeunes personnes les plus jolies de la contrée; trouvant en elle, réunis aux grâces de l'extérieur, de l'esprit, les avantages de la fortune; riche lui-même, beaucoup de gens le croyaient heureux, enviaient son bonheur, et ne se doutaient pas que des peines pussent l'atteindre sous cette apparente félicité. Mikaël, sans me donner d'entières explications, m'avait prévenu cependant que son frère était loin d'être ce qu'il paraissait; une misanthropie secrète, de douloureuses pensées le minaient sourdement. Nous n'en devions

cevoir qu'un froid accueil, et je me serais vo-
ıtiers dispensé d'aller m'établir dans sa mai-
ı, d'après le tableau qui m'en était tracé,
ıs les instances de mon compagnon. À cette
oque, une superbe végétation couvrait la
re, les arbres étaient parés de feuilles fraî-
es et brillantes ; tout annonçait une favorable
ivité dans la nature, et jetait l'âme dans ces
ıces rêveries auxquelles on s'abandonne avec
ices pendant les influences du printemps.
puyés dans les coins de la voiture et silencieux
uis long-temps, en approchant du but
taël fut le premier tiré de sa préoccupation à
ue d'un bois tout-à-fait dépouillé de verdure
artenant à son frère, et présentant un as-
t aussi triste qu'au milieu de l'hiver. Les
iriés d'alentour étaient desséchées. Pas une
r, pas une touffe d'herbe, aucun signe
cistence enfin ne s'y faisait remarquer, tandis
sur la route que nous venions de parcourir,
ans les possessions des seigneurs voisins, nos
x s'étaient reposés sur les plus rians paysages.
n Romain, me dit Mikaël, regarderait cette
ilité extraordinaire comme un présage de
heur et retournerait sur ses pas. Quoique je
loin de partager les superstitions qui règnent

chez mes compatriotes, je ne puis me défendre, à cette vue, d'un sentiment pénible. » Un demi sourire fut ma seule réponse. Je ne ressentais pas ses craintes, mais, dans ce moment, absorbé par d'autres pensées, je n'aurais su quelles raisons fournir pour expliquer ce phénomène.

Parvenus à l'église du village, près de laquelle s'élevait l'orgueilleux monument de son père, Mikaël fit arrêter la voiture. « Il faut, me dit-il, que j'aille m'agenouiller devant cette pierre. Les personnes qui sont au château peuvent nous apercevoir, et l'on ne me pardonnerait pas de manquer de faire ici ma prière : les prières, comme chacun sait, font un grand bien aux morts; d'ailleurs il ne faut scandaliser personne.» Il descendit, se proterna quinze ou vingt fois de suite, et nous reprîmes notre chemin.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes. Une teinte sinistre était répandue dans la maison. Chacun y composait son visage sur celui du maître, dont l'épouse, accouchée de la veille, se trouvait en danger de la vie. Livrée à des Esculapes de campagne, dont les mains inhabiles n'avaient extrait l'enfant du corps qu'en l'arrachant par lambeaux, cette jeune et intéressante

femme, à qui l'on présenta son beau-frère, put à peine trouver assez de force pour l'embrasser et lui exprimer combien elle désirait que la mort vînt mettre un terme aux souffrances de tout genre qu'elle éprouvait. Son imagination n'était pas moins cruellement affectée que le matériel de son être. Elle ne se croyait entourée que d'ennemis, et sans doute elle en avait.

Fédor Alexewitch son mari, lieutenant-colonel, retiré du service à l'âge d'environ quarante ans, l'avait, à l'insu d'elle-même, demandée en mariage. Regardant comme inutiles les soins de lui plaire, il s'était simplement adressé à son père, homme absolu, qui, trouvant en cette occasion tout ce qui convient dans les mariages qu'on nomme de raison, ne balança pas à donner sa parole, sans consulter aucunement les dispositions de celle dont il croyait le cœur libre et l'obéissance passive. Il se trompait en un point : sa fille, qui joignait à la beauté les grâces que donne à l'esprit une bonne éducation, aimait et était aimée. L'ordre qu'on lui donna de se préparer à épouser Fédor Alexewitch fut pour elle un coup terrible. Cependant, n'osant risquer un aveu dont elle connaissait tout le danger, des larmes furent la seule résistance qu'elle op-

posa aux volontés tyranniques de son père, et la cérémonie fut célébrée.

Mais une froideur soutenue, une tristesse continuelle éveillèrent bientôt les soupçons du nouvel époux. Des enquêtes secrètes, des lettres surprises lui expliquèrent les causes du peu d'amour qu'il inspirait. Loin de s'en prendre à lui-même, son âme humiliée se livra tout entière à la vengeance, et lui fit rendre si misérable l'existence de sa femme, que quelques mois de mariage furent pour cette infortunée une éternité de douleurs. On ne s'étonnera plus si les approches de la mort lui semblaient un bienfait du ciel.

Dans la situation actuelle des choses, se trouvaient au château plusieurs parens et deux médecins que je vais tâcher de dépeindre. Premièrement, madame R., la mère de Fédor et de Mikaël, femme d'une soixantaine d'années, haute de stature, portant un visage effrayant d'expression, un front dégarni et fortement sillonné, un nez très-long, mince, rouge à la pointe, des yeux roux et vifs, une bouche serrée, dans laquelle s'apercevaient parfois des dents noires et rares, un menton saillant, tous les caractères de la méchanceté réfléchie. On ne pouvait soutenir son regard; il aurait in-

timidé les plus hardis. Quand je sus apprécier l'esprit contenu dans cette enveloppe, j'avais peine à comprendre comment un homme aussi essentiellement bon que Mikaël avait pu recevoir la vie d'une telle mère. Montrant une excessive sévérité envers ses enfans quand il était question de pratiques religieuses, elle leur inspirait tant de crainte que, sans avoir aucune foi dans le dogme, ils paraissaient en sa présence les gens les plus dévots du monde. Les moines et les sorciers faisaient sa société habituelle. Avare, inhumaine envers les pauvres, elle prodiguait l'or aux maisons du Seigneur. Quelques jours avant notre arrivée, elle avait encore sacrifié vingt mille roubles pour la fondation d'un nouveau monastère.

Venait ensuite sa fille, personne d'une très-jolie figure, d'à peu près trente ans, mais d'une corpulence encore beaucoup plus étendue que l'héroïne de Moscou. Il fallait que deux valets la soutinssent pour marcher, tant son embonpoint l'incommodait. C'était toujours sur le ton de la prière qu'elle réclamait des services. On l'aurait aimée sans sa gourmandise dégoûtante qui soulevait le cœur. Lorsqu'elle était à table, son impatience d'être servie se montrait par

deux ruisseaux de salive qui s'écoulaient des coins de sa bouche. Un plat se trouvait-il de son goût, elle s'emparait du contenu tout entier, s'inquiétant fort peu de ce qu'en penserait la compagnie. L'estomac d'un ogre n'aurait pas englouti plus de victuaille. Aussitôt le repas fini, on la reconduisait dans sa chambre, où, sur un sofa, suivant la gentille coutume de la plupart des dames russes, elle dévorait encore des fruits, des pâtisseries, des bonbons, arrosant le tout d'hydromel, ou de vins choisis, jusqu'à ce que le sommeil vînt la forcer de donner quelque repos à sa mâchoire. Cette femme, malgré son bon caractère, m'inspirait un invincible dégoût. Sa vie se passait uniquement à manger, boire et dormir. Le volume de son corps, sa démarche ignoble, son insatiable goinfrerie auraient fait naître en tout autre pays une sorte d'horreur. L'expression est forte, mais réellement une truie était la seule créature qu'il fût possible de lui comparer sous le rapport des inclinations sensuelles.

Le troisième personnage était un oncle, espèce de butor à longues moustaches, que Paul Ier avait fait colonel, dans un de ses momens de folie sans doute. Ignorant, sot, grossier, affi-

chant du mépris pour les Français qu'il n'aurait peut-être pas osé regarder en face dans leur pays, décoré toutefois de beaucoup d'ordres, non par Alexandre, qui l'avait bien vite congédié, mais par son ancien maître, vrai caporal schlagueur comme lui, il allait et venait continuellement dans la maison sans rien y faire d'utile, distribuait soufflets, coups de pied, coups de bâton aux domestiques à tort et à travers, sans motif, sans prétexte. Jurant, fumant, s'enivrant, priant Dieu, jamais être plus nul ne se donna plus d'importance. Rien n'était bien ordonné que par lui. Pour ne pas contester, on le laissait agir; mais sa présence était insupportable. Par bonheur nous en fûmes bientôt débarrassés. Ses paysans le regardaient comme un diable déchaîné. Aucun jour ne se passait tranquillement. Le knout ou le bâton avaient toujours de la besogne. Violant les femmes et les filles, quoiqu'il eût passé la cinquantaine, rossant les pères et les maris; avare, joueur, détesté partout, s'impatronisant de force, ne se rebutant d'aucun affront, c'était bien le plus grand chenepan, le plus effronté malotru dont on puisse retracer l'image et les habitudes. Le sort de plusieurs centaines de familles se trouvait cepen-

dant remis aux caprices d'un tel animal. Il y avait de quoi se féliciter des institutions du gouvernement.

Un frère et une sœur de l'accouchée résidaient aussi momentanément au château. Le premier était un garçon de seize ans, déjà sous-officier de cuirassiers; bon enfant, mais sans instruction, sans tenue; beaucoup plus occupé de ses chevaux que de sa sœur malade. Buvant l'eau-de-vie avec les palefreniers, poursuivant les servantes, fumant du matin au soir, et se faisant volontiers camarade avec les marmitons, quand il ne trouvait pas mieux, pour jouer aux cartes; ne pensant jamais le jour à ce qui pourrait se passer le lendemain; ne formant aucun projet, n'éprouvant nulle inquiétude; fait pour être gouverné toute sa vie et non pour exercer le pouvoir, l'écurie lui convenait infiniment mieux que le salon; une bonne nature de mougik, enfin, qui ne se serait pas plaint de son sort.

Rien ne manquait à la seconde que la sensibilité pour en faire une fille charmante. Elle avait dix-sept ans, une taille svelte, élégante, des traits fins, réguliers, le teint pur, les dents blanches et de longs cheveux noirs d'une beauté

rare. Incomparablement supérieure à son frère sous tous les rapports, son éducation lui avait mieux profité. Elle parlait le français avec grâce, chantait, et jouait du piano d'une manière assez brillante; mais tous ces heureux dons de la nature, ces jolis talens, se trouvaient ternis par la sécheresse d'une âme égoïste et presque inhumaine. Quoiqu'elle fût incapable de sentimens tendres, le désir de paraître belle se faisait remarquer dans toutes ses attitudes. Plaire sans aimer, tel était son but. On ne pouvait refuser des hommages à ses attraits; mais pour en être désanchanté, il suffisait d'étudier son cœur.

Les deux docteurs justifiaient parfaitement ce que j'ai dit en général de la science qu'ils possèdent en Russie. Leur ignorance n'était pas tolérable. Imbus des plus honteux préjugés, partageant les superstitions grossières de la populace, excusant leur ânerie par le fatalisme, attribuant toujours à d'invincibles puissances occultes les maux aggravés par eux-mêmes. Dans ce dilemne se renfermait leur défense quand ils ne réussissaient pas : *Dieu ou le diable s'en mêle. Il faut prier l'un et tâcher de conjurer l'autre.* Ces niais ne pouvaient admettre

que les lois de la nature fussent immuables parce que leur stupidité ne les comprenait pas. Les philtres, les maléfices, les paroles cabalistiques leur semblaient de grandes autorités. Je n'oserais accuser les intentions de Fédor Alexevitch en appelant de pareils ignares près de sa femme pour lui donner des soins; peut-être s'abusa-t-il sur leur mérite, il faut le croire; mais il me parut extraordinaire que lui, qui n'était pas sans intelligence, ne les eût pas appréciés et chassés aux premiers mots. Ils tuèrent la malade : on devait bien prévoir que si son accouchement présentait la moindre difficulté, elle ne sortirait de leurs mains que mourante et sans espoir.

Étranger dans cette maison, n'y connaissant personne, n'ayant de titre aux égards que l'amitié de Mikaël, les heures des repas exceptées, je passais le temps dans ma chambre à noter mes observations ou bien à faire quelques excursions à cheval dans la campagne. Le bois dont j'ai parlé était à deux ou trois versts du château. Je m'y rendis pour chercher les causes de la stérilité. Je ne tardai pas à les découvrir. Des nuées de sauterelles s'y étaient jetées. Point de feuilles, point de bourgeons ne subsistaient,

l'herbe même avait été dévorée jusque dans ses racines. Beaucoup de cadavres de ces insectes couvraient la terre, mais on n'en apercevait plus de vivans. Les seuls habitans de ces lieux étaient des oiseaux de proie, des corbeaux. Ces derniers s'y rassemblaient en si grand nombre et poussaient vers le soir de si affreux croassemens, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain effroi en approchant de leur repaire. Il semblait qu'en y pénétrant chaque pas dût rencontrer des morts sans sépulture et dont la putréfaction attirait ces vils et lugubres hôtes. C'était là cependant ma promenade favorite; j'allais y méditer sur les caractères des gens avec qui je vivais. Mikaël me les avait peints dans toute leur vérité. Quoique je n'eusse point encore vu l'épouse de son frère, le peu d'intérêt qu'inspirait cette infortunée, ces êtres froids à ses souffrances éveillaient pour elle dans mon âme les sentimens de la plus tendre compassion. Dans sa famille, il n'était pas un ami sur le sein duquel elle pût mourir consolée: comment ne pas la plaindre! Je m'en occupais sans cesse. A tout prix j'aurais voulu sauver ses jours et lui rendre le bonheur. Pauvre jeune femme! Elle n'en espérait plus que dans le ciel! Révolté con-

tre tous ceux qui l'approchaient, j'allais porter loin d'eux ma tristesse. Quand l'esprit est péniblement affecté, les retraites sauvages lui plaisent mieux que les distractions du monde.

Six jours s'étaient écoulés depuis l'accouchement; l'état de la malade devenait de plus en plus critique, sans que les moindres alarmes fussent exprimées. Enfin nous trouvant tous réunis pour dîner, on vint dire à l'époux que sa femme demandait un prêtre en toute hâte; celui du village fut appelé. C'était un bon homme, mais profondément absurde, comme tous ses confrères; assistant un mourant avec la même indifférence qu'il apportait aux pratiques les plus communes de son métier, et tout-à-fait incapable d'adoucir par sa logique les terreurs d'une âme prête à quitter la terre. Quelque diligence qu'il fît, il arriva trop tard : ce fut peut-être un bien. Notre repas n'était point achevé, que la mort avait frappé sa victime. La nouvelle nous en fut annoncée par madame R., qui s'était absentée quelque minutes. Il y avait presque de la joie dans sa physionomie en articulant ces mots, horribles dans ce moment : *c'est fini !* Elle mangea le dessert et prit le café d'un air aussi tranquille qu'à l'ordinaire. Je fixai l'un après

l'autre tous les visages,... le croira-t-on?... pas une larme ne coula! Excepté Fédor, aucun des convives ne quitta la table! Point de douleur, nuls regrets ne s'exprimèrent! Ah! combien alors j'eus de peine à contenir mon indignation! Que je méprisais ces créatures impassibles! Ne pouvant supporter davantage le tableau de leur inconcevable dureté, je me levai spontanément, non sans laisser paraître les impressions qui m'agitaient, et me retirai dans le salon, où se faisaient des préparatifs pour exposer la morte aux regards de ses vassaux.

Avertis par la cloche de l'église que leur maîtresse n'existait plus, les paysans accoururent en foule pour contempler encore une fois des traits que la tombe allait couvrir à jamais. Revêtue de ses habits de noces, couchée sur un lit d'apparat, entourée d'une multitude de bougies, celle qui venait d'expirer s'offrit ainsi pour la première fois à ma vue. J'avais cherché d'avance à m'en créer une image d'après les descriptions de Mikaël; mais, quelque intéressante que je me la fusse représentée, la réalité me toucha davantage encore. Un mélange de douceur, de tendresse, de mélancolie, répandu sur la figure angélique de cette femme

inanimée, décelait combien son cœur avait dû être aimant et sensible. Sa bouche entr'ouverte semblait avoir voulu sourire à la mort; on aurait dit un ange abandonnant son enveloppe terrestre pour s'élancer aux cieux, dans sa substance éthérée. L'empire de la beauté s'exerçait ici jusque sur le drap funéraire. J'aurais moins plaint sans doute une femme dépourvue d'attraits extérieurs. Autour de celle-ci étaient rangés en cercle les paysans. Quelques uns pleuraient : ils avaient bien peu connu leur maîtresse, mais ne pas leur avoir fait de mal suffisait pour mériter leur reconnaissance. Les autres personnes de la maison se tenaient bien paisiblement dans leurs chambres, faisant la sieste comme à l'ordinaire. Le prékaschik, ou intendant du château, devait ordonner les cérémonies de l'inhumation.

Je retournai dans mon bois sinistre, songeant à ceux qui m'étaient chers, et comparant les regrets que je donnerais à leur perte, avec l'indigne insouciance de mes hôtes. La nuit m'y surprit, et les pensées auxquelles je me livrai devinrent sombres comme la nature. Les murmures fastidieux des corbeaux, l'aigre cri de la buse, le vol et les gémissemens des hiboux,

joints à l'effrayante nudité des arbres, tout cela, sans que j'eusse précisément peur, me jetait dans un malaise réel. Marchant au hasard, j'avais fini par m'égarer. Tout à coup des étincelles s'échappent du sol à quelques pas devant moi : je m'arrête, je regarde, je cherche à découvrir leur foyer; rien ne m'explique ce phénomène. Un certain bruit se fait entendre pourtant; j'avance, décidé à reconnaître sa cause, mais le terrain manque sous mes pieds; je tombe dans une fosse profonde, vis-à-vis deux diables et presque dans les flammes qu'ils avaient allumées.

Je dis deux diables, parce que je crus en voir alors. Dans ma situation d'esprit, l'homme le plus intrépide aurait été troublé. Je fus un peu froissé de cette chute, mais elle n'eut aucune suite grave. Ceux qui m'avaient semblé des habitans de l'autre monde étaient tout simplement les gardiens habituels du bois. Ce trou creusé par eux, et recouvert de branches sèches et de chaume, leur servait d'abri. On y descendait par une pente qui se trouvait du côté opposé à celui par lequel j'étais venu. Comme cette soirée était fraîche malgré la saison, ils avaient allumé du feu pour se réchauffer pen-

dant la nuit. Leur frayeur fut au moins aussi grande que la mienne. Cependant, quand nous nous fûmes reconnus, je priai l'un d'eux de me servir de guide; il me remit sur la bonne route. La vive lumière des bougies qui éclairaient le château ainsi qu'aux nuits de fête le faisaient distinguer de loin. Cette pensée, que la mort habitait là où semblait que régnait la joie, m'y ramenait péniblement.

Mikaël m'attendait dans sa chambre. « Eh! bien, me dit-il, que pensez-vous de cette maison? L'ennui vous y tourmente, et vous regrettez de m'avoir accompagné? — Ce n'est point de l'ennui que j'éprouve, lui répondis-je, c'est de la douleur. La fin déplorable de votre belle-sœur m'a coûté des larmes, et je n'ai pas vu sans indignation qu'elle en ait aussi peu fait répandre. On pourrait penser que les gens qui nous entourent se meuvent sans âme. » Il resta quelques momens pensif, ne pouvant combattre mes opinions et fort affligé de leur justesse, parce qu'elles accusaient sa famille. « Mon frère, continua-t-il, est maintenant bien peiné. Sa conscience le met à la torture; il se reproche cet affreux événement. S'il avait interrogé le cœur de celle qu'on a forcée de s'unir à lui,

des liens dans lesquels n'entrait aucune sympathie, n'auraient pas été formés et la pauvre victime ne causerait point aujourd'hui ses remords et ses regrets. Quant aux autres parens, la plus honteuse qualification n'exprimerait pas le mépris dont on devrait les couvrir, s'ils n'avaient une excuse dans leur stupidité. Je ne comprends pas cette nature d'êtres. De grossiers animaux montreraient plus d'affliction. — Mais cette jeune et belle fille, sa sœur, n'est cependant point une sotte? — Oh! ne me parlez pas d'elle, s'écria-t-il, c'est une monstruosité morale. »

Des commissionnaires avaient été dépêchés vers Koursk, et dans tous les environs, pour faire des emplettes de deuil et rassembler des prêtres; quatre jours se passèrent encore avant que tout fût prêt. Pendant ce temps le cadavre, saisi d'une rapide corruption, devenait à chaque instant plus hideux. Le ventre s'était prodigieusement enflé; la figure était méconnaissable; déjà les vers infâmes dévoraient ces yeux naguère si doux, si pleins de charme! Une odeur putride et repoussante succédait à l'atmosphère suave qui se répand autour de la beauté. Oh! quels funestes ravages! et que la mort me semblait hor-

rible alors! Qu'était devenue cette grâce enchanteresse qui même inanimée m'avait séduit? Tout se trouvait métamorphosé en une vile matière qu'appelait la tombe impatiente. Le constraste des souvenirs avec cette effrayante image aurait bien cruellement affecté des êtres plus sensibles que ceux dont la maison était remplie, mais d'aussi froides intelligences ne pouvaient souffrir de ce qui ne leur était pas direct : elles avaient quitté sans regret un objet d'amour ; elles étaient sans émotion près d'un objet d'épouvante.

Les seigneurs du voisinage invités aux funérailles étaient réunis, l'église disposée, les prêtres dans l'attente ; un superbe cercueil, car il faut de l'ostentation partout chez les Russes, avait reçu le cadavre ; des domestiques commençaient à le transporter : tout à coup des cris, ou plutôt des hurlemens, se font entendre ; on s'arrête étonné. C'était Fédor, dont l'âme, trop tard accessible à la pitié, le conduisait avec désespoir sur les traces de celle qui s'éloignait à jamais de sa tyrannie. Il voulait ne pas lui survivre ; il voulait se précipiter au tombeau sur le corps de sa malheureuse épouse. Son frère employa la force pour le ramener dans ses appartemens, l'y suivit, et, par ses exhortations, tâ-

cha de le calmer. J'accompagnai le cortége à l'église. On plaça la morte dans le sanctuaire. Les assistans, tous debout, commencèrent avec l'office leurs prosternations bizarres; mais toutes ces contorsions n'imitaient point l'attendrissement et la douleur. C'était une cérémonie à laquelle les usages prescrivaient de faire telles et telles grimaces. Celle qui aurait dû le plus vivement sentir une irréparable perte, ne songeait alors qu'à faire valoir ses charmes : une sœur avait, pour la dernière fois, sous les yeux l'image de sa sœur anéantie, sans en paraître touchée! vêtue d'une robe élégante, quoique destinée à représenter l'affliction, laissant errer ses longs cheveux d'ébène sur des épaules éclatantes de blancheur, étudiant ses poses pour captiver plus d'admiration : on ne distinguait en elle que l'égoïsme de la coquetterie. Les larmes, si faciles aux femmes, ne vinrent point humecter ses paupières; peut-être aurait-elle voulu pouvoir en verser afin de rendre sa beauté plus intéressante, mais la sécheresse de ses pensées la rendait incapable de contrefaire des chagrins vrais et profonds. Le colonel de la création de Paul se démenait comme un énergumène; ses dévotes singeries semblaient partir d'une tête

frappée de vertige; d'autres que des gens faits à ce manége auraient eu beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Madame R.... avait tous les dehors d'une pythonisse en méditation, quand elle demeurait un moment immobile. La teinte sombre, le jeu des muscles de son visage, la dure fixité de ses regards intimidaient tous ceux qu'elle observait. Le jeune frère ne faisait que bâiller; jetant à droite, à gauche, et de bas en haut des yeux distraits, hébêtés, il cherchait machinalement dans tous les coins et recoins de l'église des objets qui pussent détourner son ennui. Rien de solennel ne présidait à la cérémonie; chacun se trouvait là entièrement étranger de cœur au motif; les prêtres parce qu'ils étaient payés, les amis de la maison pour témoigner des égards au maître, les parens comme ne pouvant s'en dispenser. Au reste, dans ces sortes d'événemens, il en est à peu près de même partout.

Les dépenses n'avaient point été épargnées; de fort belles étoffes d'or et d'argent couvraient le cercueil et devaient être enfouies avec lui dans la terre. La morte était restée le visage découvert. Un large ruban de satin bleu, sur leque on voyait représentés des saints et des anges,

lui ceignait le front. Cette précaution était prise contre l'esprit malin, afin que terrifié par de si redoutables images il n'osât s'en approcher. A l'imitation des anciens, dont les traditions mythologiques ne laissent pas d'être encore influentes dans certains dogmes, du riz, des raisins secs et une espèce de pièce de monnaie furent déposés près de la morte. On lui mit ensuite à la main un certificat signé de tous les personnages de l'assemblée, constatant le pardon des offenses dont elle avait pu se rendre coupable envers eux. Avec une telle recommandation pour saint Pierre, elle pouvait se présenter en toute confiance à l'entrée du paradis. Les Russes ont beaucoup de foi dans l'efficacité de cette pratique.

Un somptueux banquet était préparé. Aussitôt l'inhumation, les étrangers invités s'y réunirent aux commensaux du logis, mais les prêtres n'eurent pas l'honneur d'y être admis; on les servit à part. Des deux côtés régnait une sécurité parfaite. A notre table les bons vins coulaient à grands flots; les mets les plus succulens se montraient en profusion; ce fut une véritable fête pour l'énorme soeur de Mikaël et de Fédor : elle s'en donna ce qu'on appelle à

cœur joie. Les popes employaient aussi fort bien le temps; ils n'avaient besoin ni de recherche ni de délicatesse dans le choix des alimens pour s'en lester amplement l'estomac. Les vins de France ne flattaient pas leur goût; c'était une saveur trop insipide pour des gosiers presque sans cesse humectés par le brandevin. On leur prodigua cette liqueur; ils en burent de telle façon que la plupart d'entre eux se laissèrent tomber ivres-morts sous la table. On s'attendait à cette conclusion; elle ne scandalisa point. Des chariots bien garnis de paille avaient été disposés d'avance pour reconduire, chacun chez lui, tous ces vénérables ministres des autels, dont le nombre s'élevait à douze ou quinze individus. C'était un spectacle curieux que de les voir dans un état aussi dégoûtant quelques heures après avoir rempli les saintes fonctions de leur ministère. Ces longues barbes souillées de graisse et de schnaps leur donnaient plutôt une physionomie de mougiks en débauche, que de respectables missionnaires de la religion; aussi les valets chargés de les remettre à domicile paraissaient-ils mener des porcs au marché, et non pas accompagner leurs pasteurs. Mikaël, que j'avais interrogé sur la situation morale de son

frère, m'assura qu'il était tranquille. Les choses allaient donc fort bien. On avait mangé, bu, et même ri. Deux ou trois jours s'étaient à peine écoulés qu'on ne songeait plus à la pauvre enterrée. Sans doute il ne faut pas juger du cœur de tous les Russes par cet exemple, mais il n'est pas téméraire d'affirmer qu'ils sont en général fort peu capables de sentimens tendres et réellement affectueux.

Ayant remarqué depuis long-temps que Mikaël ne touchait jamais à table qu'aux mets dont sa mère s'était servi, je lui demandai la cause de cette singularité : « Elle est grave, me dit-il, et vous étonnera. Vous connaissez ma femme : c'était une de mes cousines; je l'ai épousée secrètement. En Russie on regarde ces mariages comme incestueux; ma mère ignore l'union que nous avons formée, elle me croit en concubinage; et si la vérité lui était connue, elle ne douterait pas de ma damnation éternelle. Faisant des moines et des sorciers sa société intime, ces fourbes lui ont persuadé que j'avais été séduit, non par les charmes de l'esprit ou de la figure, mais par ceux de la magie. Pour détruire un criminel amour, pour combattre les philtres de celle qui me l'inspire, on en cherche de plus puissans.

Ma mère, dont je ne veux pas accuser les desseins, a toujours sur elle des drogues qu'on lui vend comme de sûrs moyens de me ramener à la vertu; elle cherche toutes les occasions de m'en faire prendre, et vous concevez que je me tiens sur mes gardes. Je n'ai point du tout l'envie d'être désenchanté, encore moins celle qu'on m'empoisonne. Une de mes sœurs a succombé victime de ces manœuvres. Elle s'était attachée à un jeune homme que mon père accueillait et dont il voulait faire son gendre. Ma mère ne partageait point cet avis; elle déclara, je ne sais pour quel motif, que toujours elle refuserait son consentement à cette union. D'un côté la résolution était ferme, de l'autre opiniâtre. L'un prétendait agir avec autorité, l'autre préféra des moyens ténébreux. Pour que ma sœur renonçât d'elle-même à son amant, pour que son affection se changeât en horreur, on méla dans sa boisson, dans sa nourriture, diverses préparations qui devaient être efficaces, et qui le furent en effet : la pauvre fille en mourut. J'imagine que ma mère ne s'attribua pas cette catastrophe; elle en aurait éprouvé plus de remords et de chagrins visibles. Pourtant je suis convaincu qu'elle aimerait infiniment mieux me voir porter

en terre que de me savoir marié contre ses principes. Elle ne voit que le ciel, et pour le mériter selon sa foi, l'essentiel est d'adorer les images, d'aller exactement à la messe, de prodiguer les dons aux monastères, aux églises, plus riches que nous. C'est ainsi que par nos imposteurs la religion est enseignée ; voilà quels en sont les résultats. Des vertus ne font point un saint ; de ferventes prières, des sacrifices d'argent surtout, et la béatitude est certaine. Nous différons essentiellement, ma mère et moi : elle n'a point à se plaindre de mes respects ; quant à ma confiance, j'ai peine à l'avouer, elle ne pourra jamais l'obtenir. »

Tout autre à la place de Mikaël ne m'aurait peut-être pas fait un pareil aveu, mais il ne savait point déguiser la vérité : elle sortait de sa bouche avant qu'il eût pesé les conséquences qui pourraient en résulter. Son caractère n'avait rien de russe, car la dissimulation lui paraissait en toute circonstance une bassesse ; il fallait une position aussi délicate que la sienne pour l'obliger à taire son mariage. J'ai dit à quels dangers de semblables nœuds exposent ceux qui les forment sans autorisation du grand-métropolite, il craignait toutefois plus encore les préjugés de

sa mère que la sainte indignation du haut clergé, dont quelques milliers de roubles auraient certainement détourné les foudres. C'était pour que cette femme implacable conservât l'espoir d'une rupture, qu'elle ne fût pas poussée aux dernières vengeances envers sa bru, qu'il la ménageait ainsi. Mikaël était le meilleur des époux, comme l'un des plus excellens hommes; il adorait sa femme, et ne se serait peut-être jamais consolé de sa perte. Redoutant de funestes trames, il l'avait laissée à Pétersbourg: l'exemple de sa sœur lui avait commandé la prudence.

Mikaël était venu dans ses propriétés spécialement pour y faire des améliorations. Des voyages et de l'expérience lui avaient fait reconnaître les vices du système généralement adopté envers les serfs, la négligence apportée dans l'agriculture, et les changemens favorables qu'il serait possible d'amener. Dès que l'ordre fut rétabli chez son frère, que lui-même fut libre de songer à ses intérêts, il visita ses paysans, leur consacra ses journées, non pour les traiter avec le mépris ordinaire, en exiger des corvées; mais pour commencer une réforme, en les admettant à raisonner sur leur bien et mal être, et leur

promettant toutes ses bontés s'ils voulaient concourir franchement et de cœur à l'exécution de son dessein. Ces pauvres gens écoutaient ce langage avec une surprise extrême. Courbés depuis long-temps sous le despotisme inflexible de madame R., et passés en héritage à ses deux fils à la mort de son mari, leur seigneur, ils croyaient avoir toujours à souffrir de la même oppression; combien de reconnaissance n'exprimèrent-ils pas à celui qui se faisait pour ainsi dire leur frère! Ils couvraient ses mains de baisers, et le remerciaient dans les termes les plus affectueux. Leurs maisons étaient mal construites; elles n'avaient point de cheminées; de très petites issues, servant de fenêtres et de passage à la fumée, en rendaient l'atmosphère méphytique et presque asphyxiante; il en résultait de graves maux d'yeux pour les habitans; elles furent abattues, et réédifiées sur un plan gracieux et commode. Quoiqu'il n'existe plus de sapins dans cette contrée, et que l'emploi du chêne, en raison des formes tortueuses de cet arbre, soit moins facile et moins agréable, les nouvelles demeures ne laissèrent pas de plaire à la vue et d'être fort bien distribuées. On croira peut-être que de telles innovations nécessitèrent des

frais considérables. Non. Les seigneurs russes qui les négligent sont absolument sans excuse. Un bien immense peut se faire avec de petits moyens pécuniaires. S'il avait fallu, pour construire des maisons de paysans, se servir de matériaux neufs, chacune d'elles, composée de plusieurs chambres, d'une grange, d'une étable vaste et close, n'aurait coûté qu'environ soixante roubles. Pour bien comprendre la situation des propriétaires, et l'aisance dont ils peuvent jouir avec de faibles revenus, on n'aura besoin que de lire ce qui suit.

Voulant se fixer un jour au milieu de ses domaines, et surveiller leur exploitation, Mikaël, qui dans le partage avait cédé à son frère le château patrimonial, s'occupa d'en faire édifier un autre pour lui-même. Quelques uns de ses paysans lui avaient confectionné en trois ou quatre mois un million de briques ; il calcula que, toutes dépenses faites, cette quantité ne lui revenait qu'à huit cents roubles environ. Trois mille chênes de soixante ans, coupés, émondés et transportés d'une lieue, furent payés deux mille quatre cents roubles. Vingt-deux ouvriers, commandés par une espèce d'architecte, convinrent de s'employer jusqu'à l'a-

chèvement de la construction pour la somme de trois cent vingt roubles à répartir entre eux. Ils étaient nourris, il est vrai; mais d'après la plus exacte approximation, les journées de chaque homme, tout compris, ne devaient s'élever qu'à vingt copecks ou quatre sous. Un poud ou quarante livres de farine se vendaient alors vingt-cinq copecks. Quarante livres de foin, dix copecks. Le prix ordinaire d'un cheval de labour n'allait pas au-dessus de vingt roubles; une paire de bœufs, quarante à quarante-cinq roubles; une vache, huit à dix; un porc, de trois à quatre; un mouton, un rouble, un rouble un quart; une oie, vingt copecks; une poule dix. Enfin, il était constant qu'un ménage pouvait vivre l'espace d'une année pour moins de soixante roubles; on conçoit, d'après cè tarif, le train que mènent des seigneurs qui jouissent de trente ou quarante mille roubles de revenus, et qui résident dans leurs terres. Ce sont de véritables satrapes; toutes les profusions les entourent. Des serres magnifiques leur fournissent en toutes saisons les fruits de tous les pays. Le bétail, le gibier, le poisson, les légumes apportés en tribut supplémentaire ne leur coûtent absolument rien. Il

n'est pas rare de leur voir cinquante domestiques hiérarchiquement classés. Une garde veille pendant la nuit à leur sûreté, et le fonctionnaire, pour donner la preuve qu'il fait son devoir, frappe continuellement sur une timbale. Intendant, valets de chambre, cuisiniers, cochers, laquais, postillons, palefreniers, piqueurs, gardes-chasses, quantité de femmes au service de la maîtresse du logis; tout cela s'entretient sans qu'il y paraisse au budget. Le gouverneur français, les dames de compagnie, suisses, anglaises ou françaises, le pépiniériste allemand ayant la direction générale des serres chaudes, sont les seules personnes qui occasionnent des frais réels, parce qu'elles reçoivent des appointemens fixes et quelquefois assez élevés. Le drap commun pour les vêtemens des domestiques, la toile de ménage, la chaussure, des meubles, des équipages même, se font dans la maison, divisée en nombreux corps de logis. Quelques seigneurs, garçons ou veufs, complètent ce luxe par un petit sérail pour leur usage et celui de leurs amis. Malheureusement leurs paysannes sont bien rarement attrayantes; il faut les prendre fort jeunes, en avoir grand soin, les obliger à beaucoup de propreté, pour

qu'à l'âge de vingt ans elles n'aient pas déjà l'extérieur déformé.

Pour donner ensuite une idée du peu d'importance que donnent à la vertu de leurs femmes les paysans russes, et de la facilité qu'on a d'obtenir les faveurs de ces dernières, un trait entre mille suffira. Certain jour, étant à nous promener dans la campagne, Mikaël et moi, un paysan à longue barbe grise vint humblement à nous; ses attitudes, les inflexions de sa voix m'apprirent qu'il sollicitait une grâce. Tout à coup Mikaël, dont la physionomie était presque toujours sérieuse, se mit à rire d'un si grand cœur, que sans me faire connaître d'abord le motif de sa gaîté, il me la communiqua. Le bon paysan en était assez surpris; il ne concevait pas ce que sa demande pouvait avoir de si étrange : son maître me l'apprit enfin. «Ce brave homme est veuf, me dit-il; ses enfans, très jeunes encore, l'embarrassent. Les travaux des champs, auxquels il est continuellement occupé, l'empêchent de consacrer ses soins à sa famille; il voudrait se remarier, mais comme le caractère viril manque chez lui de l'énergie nécessaire pour triompher d'une vierge, il désire que je ne lui donne qu'une veuve ou une fille déflorée; si vous

voulez user de cette prérogative du seigneur, je vous l'abandonne. Passez dans le village, faites votre revue, choisissez, jetez le mouchoir ; et l'heureuse préférée deviendra l'épouse du solliciteur ici présent, après avoir passé quelque temps à vos côtés. »

Nul doute que la chose n'ait pu s'exécuter ainsi, mais ni Mikaël ni moi n'étions disposés à prendre une part si active dans les intérêts du bon homme. « Va, mon ami, lui dit son maître, chercher toi-même parmi les femmes ou filles de mes domaines celle qui pourra te convenir. Obtiens son aveu et reviens me trouver, l'affaire sera bientôt conclue. — Je me suis déjà mis en quête, répondit-il, mais pas une ne veut de moi. Il faut bien cependant que j'aie une femme pour soigner mes enfans quand je m'absente ; de grâce, *Batiouchka!* employez en ma faveur votre autorité ; donnez-moi une femme de votre main ! — Diable ! diable ! dit Mikaël, ta demande est difficile à satisfaire ! Je n'aime à contraindre personne... Tiens-tu beaucoup aux charmes de la figure? — Oh ! point ; ça m'est égal ; vous savez seulement la condition. » Nous nous remîmes à rire, et donnant bonne espérance au vieux veuf, nous continuâmes notre chemin.

De retour au château, Mikaël avisa une grosse fille employée dans la buanderie, vigoureuse, active, et d'un si bon caractère, qu'elle ne savait dire non à personne. « Voudrais-tu te marier, ma chère petite perdrix? lui dit-il. — Si cela plaît à monseigneur? — Oui; j'ai pour toi un galant, un peu vieux, un peu infirme, et qui a des enfans dont il faudra que tu deviennes la mère avant que d'être celle des tiens propres; mais si tu consens à l'épouser, je te promets pour le jour de tes noces une robe telle que tu feras envie à toutes tes compagnes». Un si riche présent suffit pour déterminer la complaisante blanchisseuse. Tant de douceur l'étonnait même. Les seigneurs russes s'inquiètent si peu des sentimens de ceux de leurs esclaves qu'ils marient, que ces derniers ne peuvent s'imaginer qu'on les consulte de bonne foi. Le mariage fut bientôt célébré, et quoique la jeune épouse ne fût passée ni par la chambre à coucher de son maître, ni par la mienne, son mari, suivant les désirs qu'il avait exprimés, eut tout lieu d'en être fort satisfait.

Le général à qui Mikaël avait gagné cent trente-quatre mille roubles sur parole à Moscou, était revenu dans ses terres; nous l'apprîmes

par une invitation de sa part à lui faire visite. Il demeurait de l'autre côté de Koursk, à cent versts environ de notre résidence. Bien que les joueurs en Russie soient pour la plupart, les cartes à la main, les plus grands fripons du monde, ils regardent les dettes contractées au jeu comme beaucoup plus sacrées que toutes les autres. Le général tenait donc à arranger la sienne, mais je crois que c'était par honneur cette fois. Ayant envoyé à l'avance des relais sur la route, nous montâmes en voiture un matin pour nous rendre chez lui.

J'ai dit que les chevaux russes sont très vites; en six heures nous fîmes le trajet. L'habitation du général dominait toute la campagne; elle était située sur une éminence dont le pied entièrement garni de cerisiers chargés de fruits offrait un coup d'œil animé. Du plus loin que notre calèche fut aperçue, le bruit du canon retentit dans les airs pour nous faire politesse. La salve était longue et je ne savais à quoi l'attribuer. On pouvait en effet trouver bizarre qu'un homme prêt à s'exécuter d'autant d'argent pour un pareil motif, reçût avec une si grande distinction ceux qui venaient le tirer de sa poche. Mais s'il y avait identité dans l'individu, ce n'était plus

du moins le même caractère qu'à Moscou. L'un m'avait semblé âpre, méprisable; celui-ci me parut franc, généreux, exerçant avec grâce l'hospitalité. Nous fûmes accueillis ainsi qu'auraient pu l'être les meilleurs amis de la maison. En attendant l'heure du dîner, le général, flatté de montrer à nos regards l'élégante symétrie de ses jardins, les serres immenses qui dans les saisons rigoureuses fournissaient les plus beaux fruits à sa table, nous promena partout. Afin de conserver ses habitudes guerrières, une petite forteresse garnie de quelques pièces d'artillerie saluait à leur venue ainsi qu'à leur départ les hôtes qu'on voulait honorer. La maison était militairement organisée; d'anciens soldats en composaient le domestiqne, et la disciplin e l'ordre régnaient entre eux comme jadis au régiment. Quoiqu'il soit assez pénible de voir des gens qui ont fait un noble métier, qui ont donné leur sang à la patrie, se dégrader au point de devenir valets, je ne fus point choqué de la condition de ceux-ci, parce que j'étais chez des Russes; et que déjà la livrée s'était offerte à mes yeux recouverte des croix et des médailles accordées sur les champs de bataille à la bravoure. Combien de vieux soldats en ce pays sont obli-

gés de tendre la main, d'implorer des aumônes pour soutenir le reste de leur misérable vie ! Le gouvernement leur a, dit-il, ouvert des retraites ; oui, cela est vrai, mais grâce à la rapacité des infâmes à qui l'administration en est confiée, les malheureux que renferme ces établissemens y meurent de faim et de mauvais traitemens. Si l'un d'eux, secouru par quelque charité étrangère, cherche à perdre en s'enivrant le souvenir des maux qui l'ont accablé, sans respect pour son âge, sans reconnaissance aucune pour de longs services, on le fait expier sous le bâton une incontinence, hélas ! trop pardonnable, et des cicatrices glorieuses se rouvrent par des châtimens ignominieux. Beaucoup de ceux qui ont resté vingt-cinq ans sous les armes, ou que des mutilations rendent invalides, préfèrent la compassion populaire aux bienfaits de leur souverain. Quand ils peuvent se faire domestiques, ils n'en rougissent pas davantage. On ne leur a jamais parlé d'honneur, mais toujours de soumission aveugle, absolue, exclusive.

Après dîner, le général ouvrit la discussion relative aux intérêts. Je n'ai point d'argent à vous donner, dit-il à Mikaël, mais je ne suis pas sans moyen de me libérer. A quelques versts

d'ici, est une terre de cent vingt paysans qui m'appartient. Montons à cheval, allons la visiter; si elle vous convient, prenez-la, nous serons quittes. Mikaël se défendait, il ne voulait pas que le général détachât nulle partie de ses propriétés pour s'affranchir d'une telle obligation; mais celui-ci persista, il se serait tenu fort offensé d'un refus positif. Il fallut souscrire à ses désirs. Nous allâmes donc tous trois parcourir le domaine offert en paiement; l'étendue en était immense; j'admirais à combien peu de valeur un sol aussi fertile était réduit. Les blés étaient d'une hauteur prodigieuse; un homme à cheval aurait pu s'y cacher; le volume des épis, la multiplicité des tiges, la qualité du grain étalaient une abondance qui certes attirerait grand nombre d'étrangers cultivateurs, dont la Russie a grand besoin, si le régime administratif était tout autre, si quelque justice y présidait. Des terres excellentes restaient en friche parce qu'elles manquaient de bras, et surtout de bras intéressés à les faire produire. Dans cette contrée, où les débouchés par la mer Noire sont si faciles, où l'activité du commerce pourrait se déployer avec tant d'énergie si la liberté encourageait ses efforts, on ne sait que faire des moissons, tandis

qu'une extrême cherté se fait sentir ailleurs. La nullité du commerce, la stagnation des denrées, la gêne, la misère des peuples sont toujours le résultat de l'incapacité de leurs gouvernemens.

Le général, malgré l'humanité avec laquelle il traitait les gens de sa maison, n'avait aucun attachement pour les serfs de ses domaines agraires; il les faisait valoir devant nous comme un maquignon vante ses chevaux; les donnant comme parfaitement dressés de sa main, et n'ayant pas besoin de voir le fouet pour obéir et montrer de l'ardenr. J'engageai avec instance Mikaël à conclure cette affaire, persuadé que si l'esclavage pouvait être supportable, c'était sous un tel maître. Les paysans s'inquiétaient fort peu d'en changer. Indifférens comme l'âne pris à la guerre, le bât de l'un ou celui de l'autre leur semblait du même poids. Ils s'abusaient ici pourtant, et bientôt ils n'eurent qu'à se féliciter d'avoir été conquis. La proposition fut donc acceptée; le général en fit éclater autant de joie que s'il eût accru prodigieusement ses richesses. Nous rentrâmes gaîment au château où l'on rédigea les actes de nouvelle possession.

Voilà donc cent vingt familles dont le sort

meilleur ou pire fut confié aux chances d'une partie de cartes! Et le pays où se passent de telles choses se croit au premier rang des nations! Il imprime des craintes à l'Europe comme si les élémens qui le composent devaient demeurer à jamais indivisibles. Plus la Russie fera la guerre chez l'étranger, quels que soient ses succès ou ses revers, plus la révolution qui doit un jour la bouleverser deviendra imminente et sera prochaine. Ce qui jusqu'à présent a sauvé les nobles des réactions fatales à leurs priviléges et à leurs personnes est le défaut de concentralisation. L'isolement des petites masses fait seule leur sûreté. Mais l'armée, puisant les lumières et recevant l'influence des idées libérales, maintenant propagées chez presque tous les peuples, donnera le signal d'une courageuse résistance à l'arbitraire. Le soldat qui va prodiguer sa vie pour des ingrats l'exposera pour la liberté. Il faut tôt ou tard que la justice triomphe. Les nègres de Saint-Domingue ont gémi long-temps dans la plus cruelle servitude; ils sont maintenant libres et citoyens.

Nous ne restâmes que deux jours au château du général, mais pendant leur durée nous y fumes comblés d'attentions. Mikaël souffrait beau-

coup d'enlever à un homme si prévenant, si aimable, une propriété acquise par un aussi bizarre caprice de la fortune; n'osant y renoncer de crainte de faire injure à la susceptibilité du perdant, il avait proposé une revanche, se promettant bien de jouer de manière à ce que les faveurs du sort tournassent d'un autre côté; mais celui-ci, ne soupçonnant assurément pas de telles intentions et se défiant de son bonheur, ne consentit pas à le mettre à de nouvelles épreuves; il remercia poliment. Ainsi, plus on avait pour nous de soins et d'égards dans cette maison, plus nous y étions contraints et gênés, plus notre séjour y devenait embarrassant, pénible. Les honneurs qui avaient accueilli notre arrivée nous accompagnèrent au départ. Le général devait se rendre le lendemain à Koursk pour terminer entièrement avec Mikaël en lui passant un contrat de vente. Nous allâmes l'y attendre et y demeurer quelques jours. Je profitai de ce temps pour faire connaissance avec deux Français dont l'un tenait un pensionnat de jeunes demoiselles, l'autre une école de garçons.

Le second de ces instituteurs était venu me faire une visite de politesse en qualité de compatriote. C'était encore un des prisonniers de guerre que

la campagne de 1812 avait laissés dans le pays. Ayant trouvé à se marier avec une femme beaucoup plus âgée que lui dont la petite fortune pouvait améliorer sa situation, il s'était fixé en Russie et donnait des leçons de langue française pour augmenter ses minces revenus. Sa moitié joignait à la plus ignoble laideur, le caractère d'une furie. Elle imprimait tant d'effroi aux élèves de son mari, qu'aussitôt qu'elle apparaissait dans la classe, chacun y travaillait son thême ou sa version comme devant le pédant le plus inexorable. Quelques filles esclaves qui lui appartenaient se seraient vouées à tous les diables sans les consolations, les bontés que leur prodiguait le soi-disant maître du lieu. J'allai rendre à cet heureux époux la visite dont il avait bien voulu m'honorer, et, chose inouïe, je fus assez privilégié pour être bien reçu de la dame. On me pria de rester à dîner; partout où je trouvais des souvenirs de ma patrie, je cherchais à les prolonger le plus possible; j'acceptai sans cérémonie. Mon hôte avait de la littérature; il était enthousiaste de nos jeunes et célèbres auteurs; nous en parlâmes si long-temps, nous récitâmes leurs vers avec tant de chaleur et d'abandon, ayant soin toutefois d'humecter fréquemment

de punch notre éloquence, que minuit vint sans que les heures eussent paru s'écouler. Un orage était survenu ; la pluie tombait avec abondance. Je croyais voir revenir la nuit de Kastrama. Il n'y avait pas moyen de retourner chez moi : un lit me fut dressé dans le salon même où nous avions dîné. Quelques fourrures me servirent de matelas, car ce dernier meuble est presque inusité chez les Russes, et mon compatriote suivait assez leurs coutumes, non par goût, mais pour complaire à sa digne épouse. Malgré la dureté de ma couche et les roulemens du tonnerre le sommeil était venu promptement me saisir, et je m'y livrais avec délices, quand un léger bruit, semblable à celui d'une porte qui crie sur ses gonds, me réveilla. L'obscurité ne me permit pas d'abord de rien distinguer; mais à la lueur d'un éclair, j'aperçus une espèce de fantôme qui, de peur de troubler mon repos et celui d'autres sans doute, marchait avec de grandes précautions. Je ne supposai point de mystère amoureux dans cette apparition, mais bien un acte de somnambulisme; et sans parler, je me contentai de suivre des yeux autant qu'il m'était possible le corps ou l'esprit en promenade. Un nouvel éclair me retrouva dans ma

première solitude. Ma chambre avait deux issues ; le fantôme était entré par l'une et apparemment sorti par l'autre. Je commençais à me rendormir, quand un second fantôme armé d'un grand bâton, et suivant le chemin qu'avait pris son devancier, s'offrit encore à ma vue étonnée. J'aurais cru voir une représentation d'ombres chinoises, si le plus assourdissant vacarme ne m'eût bientôt donné la certitude qu'il s'agissait d'objets plus matériels. J'ignorais que le dortoir du pensionnat fût voisin du salon où je me trouvais : les cris de vingt ou trente enfans épouvantés se firent entendre à la fois ; ceux du maître de la maison que sa femme rossait de son mieux, les vociférations furieuses de celle-ci, ce mélange, cette confusion d'organes divers, ces hurlemens de rage, de colère, d'effroi, m'obligèrent enfin à en chercher la cause. Je me jetai hors du lit, et me dirigeai vers l'endroit où se tenait l'inconcevable sabbat, quand mon hôte, s'efforçant de gagner la chambre conjugale, et retenu par le pan de derrière de sa chemise dont un bon gourdin chassait la poussière, se rencontra sur mon passage. C'était lui qui d'abord avait traversé ma chambre et celle des enfans pour aller trouver une jeune et gen-

tille servante, dont les appas lui plaisaient sans doute plus que ceux dont l'hymen l'avait rendu possesseur ; mais la rigide épouse, qui ne voulait point souffrir d'infraction aux devoirs matrimoniaux, dormait comme les avares et les jaloux ; elle entendit son infidèle s'échapper furtivement ; l'arrêter au départ lui eût laissé les moyens de nier ses criminelles intentions, mille prétextes se seraient offerts pour excuse ; il fallait donc le convaincre *flagrante delicto*. Déjà dans les bras de sa belle, espérant quelques doux momens, celui-ci ne s'attendait guère à la terrible apparition qui vint le troubler ; il fut châtié de manière à s'en souvenir long-temps, et la pauvre servante reçut le lendemain une correction qui dut aussi lui rester dans la mémoire.

Cette scène était assez plaisante : un mari, un jeune homme se laissant ainsi battre par sa vieille femme, me paraissait d'assez original caractère ; mais quand j'appris qu'il avait laissé fustiger impitoyablement celle dont il recherchait les faveurs, j'en fus réellement indigné. Nous étions à prendre le thé le matin quand des cris aigus se firent entendre : il me donnait des explications sur le tumulte de la nuit : « Qu'est-ce donc, lui dis-je, que ces plaintes ? — Rien,

rien, ne faites pas attention. — Mais encore? — Eh bien! c'est ma complice qui reçoit dans ce moment le prix de ses bontés pour moi. — Et vous la laissez traiter de cette manière? — Que voulez-vous? ma femme est en droit de punir ses esclaves à sa fantaisie, et moi je n'ai aucunement le droit de m'opposer aux actes de sa puissance envers eux. Prier est tout ce que je pourrais faire, et ce serait parfaitement inutile dans l'intérêt de la condamnée; peut-être même aggraverais-je la rigueur de la sentence ». A ces derniers mots, je courus moi-même vers le lieu d'où partaient les cris : j'y trouvai la jeune fille attachée à un poteau, et recevant en chemise, devant son juge inflexible, des coups de knout violemment appliqués. J'arrachai l'instrument de supplice des mains de celui qui en était armé, et m'adressant à la douce moitié de mon compatriote, sans songer qu'elle ne pouvait me comprendre. « Eh! madame, lui dis-je, donnez tant qu'il vous plaira des coups de bâton à votre mari, puisqu'il est assez complaisant pour le souffrir; mais quant à cette malheureuse créature qu'il a séduite, elle ne mérite point votre colère, et je ne permettrai point qu'on la martyrise ainsi ». Ayant délié la victime, je retournai

promptement à l'auteur de ses maux. « N'êtes-vous pas honteux, m'écriai-je, de ce qui vient d'avoir lieu ! Endurer froidement qu'on accable de coups celle qui n'est coupable que par votre faute ! n'est-ce point une infâme lâcheté ! Protégez-la donc maintenant ! opposez-vous à ce que les châtimens recommencent ! — Ah ! me répondit-il en ricannant, si vous étiez en Russie depuis autant d'années que j'y demeure, vous ne vous fâcheriez pas si fort. Je ferai un petit cadeau à cette fille ; elle sera bien vite guérie et consolée. D'ailleurs, je vous ai dit que je n'étais nullement en position de contrarier en cela les volontés de ma femme : ses esclaves sont à elle et non pas à moi. » Persuadé qu'il me répéterait toujours la même chose, et voulant lui épargner la peine de chercher à me convaincre de ses entraves par d'aussi plats raisonnemens, j'en pris à l'instant congé, me promettant bien de laisser dorénavant cet édifiant ménage s'arranger comme il l'entendrait. Je ne sais ce qu'il advint depuis à la jeune fille ; peut-être ai-je excité sa maîtresse à poursuivre plus rigoureusement sa vengeance.

Une des plus grandes folies qu'un étranger, homme d'honneur, ami de l'ordre et de l'économie, puisse faire en Russie, est de s'y marier.

On peut citer sans doute quelques heureux exemples de ces sortes d'union, mais en général des deux côtés elles font naître le repentir de les avoir formées. Une dame noble du pays ne perd aucun de ses droits, de ses priviléges, en épousant un étranger non noble; au contraire, c'est un esclave de plus dont elle s'enrichit. Le mari n'est admis à faire à sa femme aucune observation sur ses mœurs, ses relations, ses dépenses, ou les dettes qu'elle peut contracter. Possédant en son nom seul telle quantité d'âmes, à elle seule appartient le droit de les gouverner. Libre dans toutes ses actions, disposant comme il lui plaît de sa personne et de sa fortune, sachant très bien qu'en invoquant les interprètes des lois, ils parleront toujours en sa faveur dans la question relative aux querelles conjugales, elle ne souffre de morale en aucune circonstance, et proportionne habituellement ses excès, c'est-à-dire les augmente à mesure qu'ils encourent plus de blâme de la part de ce-qui s'efforce de les réprimer. Il s'ensuit une gêne, un malaise, un tourment qui, chez l'un comme chez l'autre, font désirer le divorce. Fort heureusement on n'éprouve pas de grandes difficultés à l'obtenir. S'il en était autrement,

si, dans le soi-disant intérêt des bonnes mœurs, il était interdit comme en France, beaucoup de ces mariages insensées et indissolubles deviendraient une fidèle image de l'enfer. Ce serait, du côté de la barbe, à se pendre de désespoir.

Voulant savoir si le pensionnat de jeunes demoiselles était aussi bien administré que celui des garçons, j'allai voir le chef qui le dirigeait conjointement avec sa femme, Française d'origine, jadis comédienne à Paris et marchande de modes à Moscou. On m'avait dit le nom de cet instituteur, qui se disait ancien capitaine dans un régiment de housards. Il n'était point au logis quand je m'y présentai, mais je n'en reçus pas moins bon accueil de la dame. Ses manières étaient faciles et gracieuses; ayant appris qui j'étais, et dans quel but je venais faire visite à son mari, elle voulut absolument que je l'attendisse, m'assurant qu'il serait très flatté de lier connaissance avec moi. Je cédai volontiers à de si prévenantes instances, et la conversation, assez agréablement soutenue, me fit oublier le temps qui s'écoulait. On me fit voir la maison dans tous ses détails : elle était passablement bien tenue; on y enseignait une foule de choses, avec un peu plus de charlatanisme, il est vrai, que de

véritable talent et de science, mais d'après ce que j'avais observé à Pétersbourg même, la ville de Koursk devait se trouver fort satisfaite de posséder un pareil établissement. Le maître enfin arriva; son nom, certaine analogie dans les traits, son langage, tout en lui me rappelait un ancien brigadier de ma compagnie au 5ᵉ de housards. Je lui fis part de cette remarque : il m'assura d'abord que j'étais dans l'erreur, mais son embarras le trahissait; il m'eût été facile de lui prouver que je le reconnaissais parfaitement; la présence de sa femme, que sans doute il avait abusée la première, m'empêcha de le pousser davantage. Plus il me parlait, plus l'identité devenait évidente. Enfin, étant restés seuls un moment, et de nouveau pressé de questions, voyant qu'il ne lui restait plus de moyens de feindre, et m'avouant son imposture : « Je suis effectivement, me dit-il, celui que votre mémoire signale; mais comme pour s'attirer la considération des Russes il est indispensable de se revêtir d'un titre un peu élevé, je me suis dit capitaine, et ce titre m'a valu des égards que tout le mérite possible, dans une classe inférieure, ne m'aurait point fait accorder. Ma femme elle-même, quoique Française, n'au-

rait peut-être pas voulu s'allier à un soldat ; je l'aimais, je l'ai laissée dans la foi des autres. C'est à Moscou que nous nous sommes connus et mariés. » A ce sujet il entra dans des détails que je crois inutile de rapporter ici.

Cet homme se comportait bien, il jouissait de l'estime générale, et je conçois que, sous beaucoup de rapports, il la méritait. Ses connaissances n'étaient ni vastes ni brillantes, mais ayant long-temps étudié le caractère des gens parmi lesquels il s'était fixé, et se trouvant impérieusement obligé d'y chercher des moyens d'existence, il s'était façonné un jargon très propre à en imposer aux esprits superficiels qui l'interrogeaient. Il me conjura de ne point ébruiter notre reconnaissance mutuelle ; assurément je n'avais aucune envie de lui faire tort, et le secret ne me coûta point à garder. Toutefois, craignant la légèreté naturelle à notre nation, mon départ prochainement annoncé ne lui causa, je pense, que peu de regrets.

Il y a réellement en Russie grand nombre de Français qui, restés prisonniers de guerre et voulant participer aux bénéfices du rang d'officier, se donnent pour ce qu'ils ne furent jamais, et démentent par leur éducation, leurs habitudes

ce qu'ils affirment par des paroles. Les Russes, qui ont été dupes de tels mensonges, et qui le sont encore, jugeant la plupart des officiers français sur ces types, en prennent une assez défavorable opinion. Il est d'ailleurs à remarquer que ce sont presque toujours les plus mauvais soldats qui se laissent prendre ; les traînards, ceux qui s'écartent de l'armée pour éviter de combattre et chercher le pillage, ceux enfin dont les mœurs sont les plus honteuses en tout genre. Les débris de nos légions qui sont revenus de la désastreuse campagne de 1812 avaient droit à de grands éloges ! Combien ne leur fallut-il pas de courage et de résolution pour regagner nos frontières ! Continuellement harcelés, obligés de se frayer un passage à tout moment au milieu des glaces, à travers les bataillons ennemis, résistant à la famine, n'espérant pas même de repos au terme de la retraite, leur constance héroïque méritait un avenir autre que celui qui les a récompensés! Les hommes d'un caractère moins ferme, sur qui l'honneur exerçait moins d'empire, confians dans le mépris des vainqueurs, demeuraient là où ils trouvaient un abri et quelques misérables alimens. Les cosaques à la garde desquels ils étaient confiés se contentaient de les frapper avec

le bois de leur lance et ne les tuaient pas. Leur sort dans la captivité était préférable à celui des fugitifs libres encore. Ces deux chances bien connues montrèrent au grand jour la noble intrépidité des uns et la dégradation des autres. Ceux-ci préférant l'humiliation à de glorieux périls abandonnaient leurs drapeaux, et demandaient asile et secours au pays que naguère ils avaient soumis ; ceux-là plus fiers, plus dévoués à la patrie, retournaient vers elle pour la défendre d'une invasion et ne désespéraient point de son salut. Epuisés de fatigue, extenués de besoins, dévorés par l'excessive rigueur des élémens, beaucoup d'entre eux tombaient sur le chemin et ne se relevaient plus. C'était assurément une mort sublime, car chaque jour de pareils exemples venaient menacer les survivans d'une pareille destinée ; ils continuaient pourtant, et périssaient de même tandis qu'ils savaient fort bien qu'en se refugiant dans les villes ou les villages qui se rencontraient, leur vie du moins aurait été sauvée.

L'empereur Alexandre, dont l'âme était généreuse quand des mouvemens de colère et d'emportement ne la dominaient pas, avait expressément ordonné que les vaincus fussent traités

avec douceur et bienveillance. Les employés de l'état s'embarrassèrent fort peu des intentions de leur souverain, mais le peuple n'eut pas besoin de les connaître pour les satisfaire. C'est dans de misérables chaumières que la plus prévenante hospitalité fut offerte. Le paysan russe, dont les bonnes qualités lui sont naturelles et tous les vices d'emprunt, ne refusait jamais de partager son pain avec plus malheureux que lui. Il n'attendait pas une prière; de lui-même il s'empressait de subvenir aux besoins dont le tableau stimulait sa pitié. La reconnaissance n'a pas assez payé ces bienfaits. Celui qui soulage nos maux, qui nous arrache au désespoir, mérite un tendre et affectueux souvenir. Les prisonniers français, en Russie, n'auraient jamais dû perdre la mémoire de ce qu'ont fait pour eux des êtres qu'ils ne se rappellent que pour les mépriser comme de vils esclaves.

Il faut faire à chacun la part d'éloge ou de blâme qui lui revient; si notre nation est maintenant assez mal considérée en Russie, c'est par la faute de quelques uns de ceux qui l'y ont représentée, et cela depuis l'échelon social le plus bas jusqu'à la dignité d'ambassadeur. Le duc de Vicence, envoyé de Napoléon, ne fut

peut-être pas une des moindres causes des hostilités de 1812. Il s'était par son arrogance insoutenable fait de mortels ennemis de tout ce qui approchait du trône des Tsars. Il commandait à Pétersbourg plus que le souverain lui-même, et s'y faisait rendre plus d'hommages. Cent officiers de tous grades qui formaient sa suite rivalisaient d'insolence envers les indigènes. Le moindre sous-lieutenant français prétendait obtenir, dans les cérémonies publiques comme dans les sociétés particulières, la préséance sur de hauts fonctionnaires ou des généraux du pays. Ils se modelaient sur leur chef, dont il suffira de citer deux traits d'orgueil et de despotisme pour faire connaître la sensation qu'il dut produire à la cour de Russie. Dans l'un des bals que donnait à cette époque l'empereur Alexandre dans son palais d'hiver, et auquel voulait bien assister M. de Caulincourt, ce dernier, nonchalamment jeté sur un sofa, entouré d'une foule de courtisans qui briguaient sa faveur plus que celle de leur maître, reçut de l'impératrice Elisabeth elle-même l'honneur d'une invitation à lui servir de cavalier pour une contredanse; le duc de Vicence, qui dans ce moment-là n'était point disposé sans doute à quitter son

lit de repos, ne daigna pas changer d'attitude, et refusa net en prétextant une douleur au pied; Elisabeth, la plus aimable, la meilleure des femmes, se contenta de cette excuse, et plaignit celui qui ne voulait que lui faire un affront. Elle attendit le prochain quadrille pour danser avec une autre personne; mais quel dut être son étonnement en y voyant paraître M. de Caulincourt donnant la main à l'une des filles d'honneur! Peut-être l'impératrice, dans la crainte d'un fâcheux éclat, n'eût-elle point révélé cet insigne manque d'égards à la majesté de son rang ainsi qu'à son caractère particulier, mais l'affaire avait été publique; Alexandre en fut à l'instant informé; croira-t-on qu'il n'osa se plaindre! qu'il n'osa demander réparation d'un tel outrage au maître d'un tel envoyé! La mortification fut dévorée en silence; on attendit le temps de se venger. Depuis ce moment Alexandre, quoique déjà refroidi pour son épouse, mais la respectant en ne l'aimant plus, ne chercha que l'occasion de rompre avec la France; l'Angleterre se fit écouter; on sait le reste.

Déjà, quelques jours avant cette scène scandaleuse, le prince Dolgorouki, l'un des premiers et des plus puissans seigneurs de Russie, sortant

du palais impérial en même temps que l'ambassadeur de France, fut humilié par ce dernier d'une manière non moins cruelle. Ayant fait avancer sa voiture, M. de Caulincourt, qui ne pouvait souffrir, en sa qualité de représentant de Napoléon, que quelqu'un passât devant lui, fit couper à l'instant par son chasseur les traits des chevaux du prince. Celui-ci, furieux d'une semblable violence, persuadé que le Tsar saura la punir, remonte au palais, raconte son aventure et demande justice. Chacun en fut consterné, et s'attendait à quelque démarche énergique de la part de l'empereur; mais Alexandre, encore intimidé par la prodigieuse fortune du vainqueur d'Austerlitz et de Wagram, ne sut à quoi se résoudre. Voyant que le prince persistait à réclamer un acte de son pouvoir : « Eh! mon cher, lui dit-il enfin, que voulez-vous que je fasse? Nous ne sommes pas les maîtres, vous le savez bien. Attendez; un moment viendra peut-être où nous prendrons notre revanche; à présent je ne puis rien. » Cette nouvelle partout répandue, mais sans la déclaration du Tzar, irrita justement l'amour-propre et l'orgueil national; survint l'offense inconcevable faite à l'impératrice; on ne respira plus que vengeance, et, certes, des

guerres ont eu lieu pour des motifs moins légitimes. Napoléon tolérait ces crâneries, ces insolences. Il prétendait gouverner le monde avec son épée, voulait inspirer la crainte, et non pas l'affection : trop de supériorité sur les autres hommes lui devint fatale; il ne sut pas assez les ménager, et des pygmées parvinrent à renverser le géant.

Depuis la paix de 1815, les Russes n'ont point à se plaindre de pareilles manières de notre part. Nos ambassadeurs ne sont chez eux que pour la forme; comme autorités ils sont absolument nuls. M. de La Ferronays, par exemple, n'était qu'un véritable mannequin diplomatique; il aurait parfaitement représenté le premier roi des grenouilles. S'il se fût agi de discuter, de défendre les intérêts de sa patrie, le pauvre homme, avec les meilleures intentions possibles, se serait trouvé bien embarrassé. Grâce à Dieu, sa mission n'avait pas ce but : c'était comme ancien émigré, comme ami du duc de Berri, qu'on lui voulait donner une place où sa tête restât vide et ses poches pleines. En vain des Français, injustement vexés par l'infâme police du pays, se fussent-ils adressés à lui pour solliciter son intercession; endormi dans son indolence, il demeurait sourd aux

plus légitimes réclamations. Ses trois cent mille francs de solde, bien et dûment comptés, captivaient seuls son attention; le reste ne lui importait guère. C'est ainsi que nos contributions alimentent la fainéantise de ceux qui se prétendent les gardiens de nos intérêts! S'il me fallait ainsi gagner mon argent, j'aimerais autant le voler.

Pendant le règne de Napoléon, les Français qui voyageaient en Russie y jouaient le rôle que font aujourd'hui les Anglais, dont l'influence est toute-puissante, malgré les évènemens qui viennent d'avoir lieu. Croyant pour jamais leur nation dominatrice de l'univers, ils se comportaient en maîtres, élevaient le ton, et prétendaient être les premiers partout. Je parle ici des esprits communs, des hommes à pensées étroites, que le présent enivre ou désespère, qui ne savent point calculer les chances de l'avenir. Sans doute quelques uns, plus sages, observaient une autre règle de conduite, et ne s'en sont pas mal trouvés depuis; mais les imprévoyans, et c'est toujours le plus grand nombre, ont été victimes de leurs excès, de même qu'ils en ont fait subir le châtiment à beaucoup de ceux qui ne l'avaient point mérité. Les Russes aiment la vengeance; ils

plient devant la force, mais aussitôt qu'elle est de leur côté ils usent impitoyablement de ses droits, et leur police, qui ne cherche jamais qu'à trouver des coupables, ne manque pas d'offrir assez d'holocaustes au ressentiment du maître; c'est ce qui arriva dès que la guerre fut déclarée entre la France et la Russie. Il faut en citer un exemple.

En faisant connaître les vices de l'administration russe, surtout en matière commerciale, j'ai dit combien elle poussait à la fraude, aux ruses de la contrebande, par les vexations que les employés du gouvernement font éprouver à ceux qui veulent faire entrer loyalement leurs marchandises. Le Tsar a beau lancer des oukases, on demeure quelques jours tranquille, et le train recommence ensuite avec plus d'activité qu'auparavant. Un pauvre diable de Français, qui tenait les livres chez un marchand de Pétersbourg, fut, vers la fin de 1811, accusé d'avoir illicitement introduit des objets étrangers. Son patron était le vrai coupable; mais riche, et sachant se faire des amis, ce dernier sauva son nom de l'affaire, et livra celui d'un homme innocent. Il fallait un éclatant exemple : le malheureux commis négociant, n'ignorant pas qu'il lui serait impossible de faire

briller la vérité, de se défendre devant des juges qui d'avance l'avaient condamné, s'échappa, je ne sais comment, des mains qui le menaient en prison, et se réfugia dans les forêts voisines de la capitale. Il y resta trois mois caché, vivant des secours que lui apportait la pitié discrète de ceux qu'il avait initiés au mystère de sa demeure. L'empereur avait défendu, sous des peines très rigoureuses, à toute personne de la ville de recueillir cet infracteur de ses volontés; on aurait dit qu'il était question de punir les plus horribles forfaits; enfin, quand la colère suprême fut un peu calmée, le général Lanskoï osa prier en faveur du fugitif, que l'on se contenta de faire esclave de la couronne, à la condition que le général en répondrait. Le prétendu contrebandier revint donc à Pétersbourg, y paya pendant dix-sept années l'abrok, ou redevance des serfs, obtint enfin sa grâce a l'avénement de Nicolas, et vit maintenant à Paris, peu tenté, je crois, de revoir une contrée où le faible succombe toujours sous l'accusation des fourbes en crédit. Alexandre, malgré ses bonnes qualités, se montrait opiniâtre et tenace dans les petites choses. S'il eût vécu davantage, un être dont la conscience n'avait nul reproche à se faire gé-

mirait sans doute encore dans l'abjection et le mépris.

Quelquefois, pour des actions de conséquence beaucoup plus grave, plus dangereuse, les Russes font paraître envers les étrangers une indulgence absurde, inexplicable. La police fut instruite un jour que des Français réunis, en orgie, avaient osé boire à la santé de Louvel, que plusieurs toasts à ce fanatique avaient été portés avec une espèce d'enthousiasme révolutionnaire; on ne sévit pourtant contre aucun des membres de cette assemblée; leurs cris, leurs vœux n'alarmèrent personne. Alexandre, qui régnait alors, n'en prit pas le moindre ombrage. Comment se rendre compte d'une pareille tolérance pour une si révoltante audace, quand on a vu des fautes légères être considérées et punies comme de véritables crimes! Le sot machiavélisme du gouvernement dans sa marche tortueuse était probablement l'instigateur de ce scandale; on ne saurait dire quel était son but, la fausseté le masque toujours, mais lui-même ne peut se cacher, il n'a point assez d'adresse pour en imposer long-temps à l'observation.

J'ai connu bon nombre de Français, gens d'honneur, de probité, vivant à Pétersbourg au

milieu des plus funestes exemples de corruption, et ne s'en laissant pas gagner; d'autres m'ont paru peu dignes d'estime. Ceux-ci, très-humbles serviteurs de la noblesse, qui les reçoit comme bouffons ou passe-temps, ferment l'oreille et tendent la main; ceux-là, ne voulant devoir leur bien-être qu'à d'utiles travaux, se livrent au commerce, ne fréquentent que leurs pairs et gagnent ce que la foule parasite va mendier. Un maître à danser, un professeur d'escrime, un calligraphe, un faiseur de roulades, gens pour l'ordinaire assez fatigans de sottise, seront infiniment mieux accueillis chez des seigneurs à préjugés ridicules, parce qu'ils sont censés artistes, qu'un honnête et laborieux négociant au ton plus modeste, aux manières plus décentes. Des marchands! ce serait étrangement se compromettre que de voir des individus de cette classe! On admet bien dans sa compagnie des fainéans, des saltimbanques, des escrocs, mais on ne saurait souffrir ceux dont l'industrie pourvoit à nos besoins; ils ne sont pas dignes des derniers égards.

Pour conclure ces remarques, je puis dire qu'en général les Français qui résident maintenant en Russie y sont vexés ou méprisés; leur

existence est pénible, embarrassée. Il faut que, constamment sur leurs gardes, ils étudient leurs plus simples démarches et fassent d'avance l'analyse raisonnée de toutes leurs paroles. Les personnes recommandables n'y jouissent pas d'une considération plus grande que celles qui ont démérité dans l'opinion; tous les caractères sont rangés dans la même catégorie, et de même que le mépris s'attache habituellement au titre de la nation juive, quoique parmi ceux qui la composent on puisse faire de très honorables distinctions, les Russes, bien qu'imitant sans cesse nos modes, nos coutumes, nos manières, n'ont qu'à nous entendre nommer pour hausser les épaules. Les marchands français qui viennent s'établir dans leur pays sont des fripons qui viennent les duper; les artistes, des misérables sans pain chez eux, et que la faim en a chassés, trop heureux, à force de platitudes et de charlatanisme, d'obtenir les reliefs du luxe et de l'opulence. Il n'est assurément pas de peuple au monde dont les Russes disent plus de mal que des Français : pourquoi ne peuvent-ils donc pas s'en passer? Pourquoi préfèrent-ils notre langage au leur propre? nos ajustemens, nos produits, à leurs costumes, à leurs richesses?

C'est que rien dans leur goût n'est formé ; c'est que, sortant à peine d'une profonde barbarie, ils copient et ne savent point juger. Les hommes supérieurs qui se rencontrent dans ces masses vulgaires sont les premiers à gémir du système, du régime qui s'opposent aux progrès de la civilisation, à la saine institution des mœurs. Des étrangers peuvent seuls encore présider à l'éducation des jeunes sujets de cette contrée de la terre ; mais il faudrait en faire un bon choix ; il faudrait ne pas marchander un homme de mérite comme le plus bas des laquais. Rien ne serait aussi facile que de répandre l'instruction et la morale : c'est l'inertie des gouvernemens qui laisse croître les vices. Animés de bonnes intentions, examinant tout par eux-mêmes, des hommes éclairés, placés à tête des affaires, auraient bientôt opéré des changemens inouis, des améliorations inespérées ; mais lorsque le pouvoir est remis à des mains qui n'en veulent user que pour satisfaire leur orgueil, on ne doit s'attendre qu'aux désordres, aux intrigues, à la dissolution de l'harmonie du corps social. Si jamais vient à se placer sur le trône des Tzars un autre Pierre Ier, enrichi des lumières que cent vingt années de plus ont versées parmi les peuples, on

verra les anciens Slaves sortir tout à coup de leur fange intellectuelle. Ils savent obéir ; qu'on leur donne de dignes maîtres et de bons modèles, ils suivront avec empressement les nouveaux et sages principes, comme ils ont imité les pratiques absurdes et respecté les doctrines insidieuses. Mais que d'épurations à faire ! que de travaux à soutenir ! que d'efforts pour abattre les têtes menaçantes de l'hydre aristocratique ! Cette tâche effrayait Alexandre ; son successeur n'ose l'aborder : un noble cœur l'acceptera peut-être un jour.

CHAPITRE IX.

FOIRE DE KOURSK.

Le général et Mikaël ayant terminé leurs affaires, nous partîmes, ce dernier et moi, pour la foire qu'on nomme de Koursk bien qu'elle ne se tienne qu'à huit ou dix lieues de cette ville. La pluie, depuis quelques jours, n'avait cessé de tomber; les chemins, en certains endroits, étaient couverts de plus de deux pieds d'une boue noire et épaisse dans laquelle restaient souvent chevaux et voitures. Cependant, comme les personnes *de bon ton* ne pouvaient, d'après l'usage, se dispenser d'aller à ce rendez-vous, chacun faisait les plus grands efforts pour surmonter les obstacles; nous suivîmes l'exemple.

Rien ne ressemblait mieux à la déroute d'une armée que ce qui s'offrit à nos regards pendant le trajet : là, des chariots brisés et barrant le passage; ici, des chevaux morts de fatigue et de coups; plus loin des paysans dans la fange jusqu'à la ceinture et ne sachant com-

ment en sortir; à droite et à gauche, des feux éteints, des débris de bivouac; et puis des cris, des juremens continuels de voituriers embourbés; c'était une confusion, un chaos dont il serait difficile de peindre l'ensemble. Nous parvînmes cependant, à force de circuits, au lieu vers lequel, et de tant de points différens, se dirigeaient les marchands, les acheteurs, les curieux et les filous.

Un vaste plateau encadré par des bois, et dans le milieu duquel s'élève un monastère d'hommes, au-dessus d'un village, est l'endroit où l'on se rassemble; je crois que toutes les nations du monde y sont représentées par un nombre plus ou moins considérable de ceux qui en font partie. Les moines ont fait construire une longue galerie de boutiques où l'on se promène à couvert comme sous les nouveaux passages de Paris; elle est également éclairée par le haut. Les riches marchands de l'Asie qui font le commerce de cachemires, d'étoffes, d'armes, de pierreries, de parfums précieux; les négocians européens venus principalement avec des bijoux, des toiles fines, des soieries, des draps et des vins, y prennent toujours logement afin de s'y trouver plus en sûreté. Les autres cam-

pent sous des tentes, ou se tiennent en plein air, sans abri, ce qui ne devait pas être fort récréatif par le temps qu'il faisait alors.

Les moines, toujours charitables et bénissant le ciel qui leur fournissait l'occasion de montrer leur désintéressement, avaient quintuplé le prix ordinaire de location des boutiques, sans doute pour distribuer en aumônes ce qu'ils prélevaient sur les futurs profits des marchands. Ces derniers, contraints de subir toutes les conditions qu'imposaient les vénérables pères, leur prodiguaient des bénédictions d'un genre tout-à-fait neuf. Ils étaient pour la plupart, je dois le dire, étrangers à la sainte communion chrétienne; les turbans et les bonnets pointus de la Perse surpassaient de beaucoup le nombre des chapeaux; que pouvaient importer les clameurs de ces mécréans? Les rendre tributaires de l'église triomphante est une action dont on ne saurait blâmer le zèle. Une boutique de dix pieds carrés se louait plusieurs centaines de roubles pour un laps de temps de trois semaines, un mois au plus.

Tous les seigneurs des environs, et même beaucoup de ceux dont la résidence habituelle se trouvait fort éloignée, s'étaient rendus à cette foire, faisant charrier à leur suite

de quoi dresser des tentes vastes, à plusieurs chambres, et surtout impénétrables à la pluie. Guidés par les cupides espérances du jeu, on pouvait considérer les premiers arrivans comme les plus grands fripons de la colonie. Impatiens de trouver des dupes, uniquement occupés des moyens de maîtriser la fortune ignoble, ils tâchaient par toutes sortes de prévenances de se mettre bien avec les gens dont le train annonçait le plus de richesses; l'inclémence de l'atmosphère les servit à merveille; ne pouvant se promener que sous la galerie, quelques allées et venues avaient bientôt fatigué; on rentrait chez soi ou chez son voisin pour demander aux cartes un passe temps moins fastidieux; dans toutes les tentes on ne voyait que des joueurs s'escrimant les uns contre les autres, et risquant à pleines mains les assignations de la banque. Point de conversation, aucun échange en paroles, à moins que ce ne fût pour compter les points. Hommes, femmes, enfans, valets, tous livrés à cette grave occupation, ne l'interrompaient qu'à regret et la reprenaient bien vite quand l'occasion leur en était offerte. Le chimiste philosophe avait quitté ses alambics, dans l'espoir

d'arriver plus promptement à découvrir par une autre science les moyens de tout convertir en or; je le retrouvai devant une table de pharaon, assez peu disposé, je crois, à pousser des argumens philosophiques. Il perdait, et sa physionomie ne savait pas cacher les pénibles sensations que la rigueur du sort lui faisait éprouver. L'homme aux décorations, celui que l'opinion publique taxait de folie, était venu comme les sages à cette assemblée; il ne jouait pas, on le méprisait trop pour l'admettre dans une partie. Combien de ceux qui faisaient fi de ce vieillard auraient été plus que lui dans le cas d'être mis en tutèle!

Aussitôt que le temps s'épurait, je sortais de la cabane que Mikaël et moi avions louée, pour aller examiner quelques unes des coutumes des peuples réunis sous nos yeux. Les Turcs avaient ma préférence; il m'était essentiel d'observer leur caractère. Trois d'entre eux, associés pour vendre des diamans, des cachemires, de riches pipes et du tabac, recevaient souvent ma visite, parce que l'un d'eux parlait très facilement français, et me servait d'interprète auprès de divers autres marchands. J'avais fait quelques emplettes dans sa boutique. Il me prenait pour un Russe, et je

le croyais mahométan ; nous nous trompions tous deux. « Comment se fait-il, lui dis-je enfin, que la langue française vous soit aussi familière ? La raison en est simple, me répondit-il, c'est que je suis de Paris. Je le regardai avec étonnement. Cela paraît vous surprendre, continua-t-il, que trouvez-vous donc en cela d'extraordinaire ? N'avez-vous pas dans ce pays beaucoup de Français qui se sont faits Russes ?—Je ne sais, répliquai-je ; tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'avais pas imaginé rencontrer un compatriote sous ce costume. — Vous êtes de Paris ? Non, mais je suis français. — Vous avez vu Paris sans doute ? — Oui, assez long-temps même. — Eh bien ! si vous connaissez le faubourg Saint-Marceau et l'hospice de la Pitié, c'est là où j'ai fait mon éducation. » Ce début stimulait ma curiosité ; je tâchai de faire entrer mon interlocuteur dans quelques détails. Il ne demandait pas mieux que de jaser. J'appris qu'ayant été mis par l'administration de l'hospice en apprentissage chez un orfèvre, il avait volé son maître et s'était enfui ; qu'il était devenu filou de profession, mignon de pédérastes, tambour d'un régiment, mousse, matelot, pêcheur de baleine, pirate, prisonnier d'Alger, esclave d'un renégat, plus tard son as-

socié ; enfin marchand turc et honnête homme, à ce qu'il disait. Je lui demandai si ses deux compagnons avaient éprouvé de semblables vicissitudes , et s'étaient également fait circoncire par calcul ou par nécessité. « Oh ! diable non ! s'écria-t-il, ceux-là sont des Turcs de bon aloi, de vrais enfans du prophète, que la guerre n'empêche pourtant pas de veiller à leurs intérêts. Depuis que je suis lié avec ces respectables personnages, que j'ai embrassé la religion qu'ils professent, mes affaires vont on ne peut mieux. Nous marchons en caravanes, toujours parfaitement armés ; achetant ici, vendant ailleurs, accroissant notre petit capital, qui, Dieu aidant, nous mettra bientôt à même d'avoir un certain nombre de femmes pour notre usage et la consolation de nos vieux jours. Il n'est pas de jour où je ne remercie la Providence de m'avoir fait Turc, il n'y a que les Turcs qui savent vivre.

Le fonds commercial de ces trois braves gens me parut être considérable. Ils possédaient un assortiment nombreux de cachemires, dont quelques uns s'élevaient au prix de vingt mille roubles ; en outre des diamans d'une rare beauté qui faisaient beaucoup d'envie aux dames. Combien n'en fut-il pas de ces dernières qui adressè-

rent à leur saint patron les prières les plus ferventes pour que leurs maris gagnassent au jeu de quoi leur procurer ces somptueux ornemens! Que de soupirs poussés douloureusement en voyant de trop heureuses rivales en faire l'acquisition! On accuse les femmes françaises de coquetterie; comment donc faut-il appeler la passion des femmes russes pour le luxe de la toilette? Elles sont si jalouses les unes des autres, qu'on en voit tomber malades à la suite d'un bal, d'une assemblée, non pour avoir pris trop de plaisir à la danse, mais parce qu'elles se sont vu éclipser par l'éclat de telle ou telle dont la parure attirait tous les regards. De semblables goûts déposent toujours très défavorablement contre une nation; si les hommes y possédaient quelques vertus, s'ils avaient de la noblesse dans les mœurs et le mérite qui devrait les faire respecter, leurs femmes, imitant de bons exemples, ne feraient pas consister le suprême bonheur à briller par les vêtemens dans un cercle de cérémonie. Occupées de soins plus dignes, la modestie, l'amour de leur famille, les douces pensées ajouteraient à leurs charmes, loin de les flétrir par des agitations, des inquiétudes qu'il faudrait ne pouvoir avouer sans rougir. Il n'est pas

téméraire d'affirmer que les gens pour qui le luxe est le premier des besoins sont prêts d'arriver aux dernières limites des vices et de la dépravation.

Quelques autres Français, marchands de vins, de nouveautés, de modes, faisaient aussi d'assez bonnes affaires. Un peu de charlatanisme, beaucoup de complaisance, du liant, de l'activité, leur réussissaient à merveille. Sans prendre le ton plat et rampant des Juifs, sans protester avec autant de sermens de leur fausse probité, ils enlaçaient mieux les amateurs, et savaient attirer des portefeuilles de ces derniers vers le leur, bon nombre de billets de banque. Je ne veux point vanter leur adresse; le commerce fait de cette manière me semble dégrader toujours celui qui s'y livre. Le commerce est la première cause de la prospérité, du bien-être des nations; quel que soit son objet particulier, je voudrais que tout négociant ou marchand s'honorât de sa condition, et ne se fît pas, pour l'attrait des moindres bénéfices, le très humble serviteur de son chaland. Les Anglais, qui peuvent en cela servir de modèles à tous les peuples, entendent beaucoup mieux la dignité, l'honneur de cette profession. Entrez dans une boutique de Lon-

dres, on vous recevra poliment, mais non pas avec ces prévenances obséquieuses que prodiguent les marchands de Paris à ceux qui viennent acheter, quels qu'ils soient. On déclame sans cesse contre les hommes inutiles, ce sont eux cependant qui obtiennent le plus de considération : vivant des revenus acquis par le travail d'autrui, reçus partout avec distinction à cause de leurs titres ou de leur fortune, on a pour eux des égards que les plus nécessaires industriels ne sauraient obtenir. Qu'est-ce en effet qu'un fabricant, un ouvrier, un laboureur même? des gens communs, exclus de la bonne compagnie. Fort heureusement que ce soient des gens *communs*, c'est-à-dire nombreux! sans cette classe trop injustement appréciée, les gens *distingués* ne vivraient pas si bien à leur aise! On prétend que l'empereur Alexandre, en visitant Londres, demanda où était le peuple; il ne pouvait croire que des hommes d'une physionomie respectable et d'un extérieur décent composassent la dernière catégorie sociale. C'est le plus bel éloge qu'il pouvait faire des Anglais.

Les Cosaques avaient amené des rives du Don et de la mer Noire une grande quantité de che-

vaux de tout sang, depuis le prix de vingt-cinq jusqu'à cinq ou six cents roubles. Le mauvais temps empêcha les courses d'essai d'avoir lieu comme à l'ordinaire; cependant je crois pouvoir certifier, d'après diverses expériences dont j'ai été témoin là et ailleurs, que les chevaux cosaques peuvent rivaliser de vitesse avec les meilleurs coursiers arabes, et vaincront presque toujours ceux de l'Angleterre, sous le rapport de la qualité des membres et comme fond. Je ne sais si les hyppiatres sont entrés dans de suffisans détails relativement à cette race, qui se détériore comme tant d'autres loin de son pays natal : elle mériterait une mention particulière comme étant sans contredit l'une des plus excellentes qui existent. A ma connaissance bien positive, un cheval cosaque monté par son maître a parcouru un espace de dix-huit lieues en moins de deux heures; il est difficile, je crois, de citer des chevaux étrangers à ceux-ci qui aient soutenu victorieusement une plus forte épreuve.

Les chevaux fins des Cosaques venus à cette foire, pour être vendus, réunissaient aux meilleures qualités toutes les grâces qui charment la vue; ceux qu'on pouvait leur comparer, bien qu'avec désavantage, étaient les kirguis et les

circasses. Sur les derniers temps on en obtenait de très beaux pour de misérables sommes, et je vis payer cent roubles un attelage gris-pommelé, de haute taille, et remarquable par l'élégance. Les riches seigneurs qui entretiennent des haras y avaient fait aussi conduire leurs élèves. Tout se vendait au plus vil prix. Je ne concevais pas, malgré l'éloignement, comment il se faisait que les maquignons de France et d'Allemagne ne vinssent pas faire d'achats dans cette contrée. Les frais de voyage seraient infiniment moins onéreux qu'on ne l'imagine, et, tout calcul fait, des profits certains et considérables récompenseraient amplement les soins et les efforts des entrepreneurs. Je n'en ai rencontré aucun : tout ce qui fut acheté resta pour l'usage du pays.

Les autres bestiaux se donnaient plus qu'ils ne se vendaient. On ne voulait point de bœufs à quarante roubles la paire, de vaches à six roubles, de porcs à trois roubles, enfin de moutons à un rouble l'individu. Les peaux de bœufs non encore tannées, mais seulement séchées, s'élevaient cependant au prix de dix roubles l'une, ce qui réduit la viande, comme on le voit, à bien peu de valeur. Je ne voyais pas sans regret, je

l'avoue, payer un chapeau de dame, venant de Paris, autant qu'un troupeau de cent moutons, qui pourrait déjà constituer une véritable richesse pour certaines familles. On ne faisait aucune estime des choses nécessaires, parce qu'elles se trouvaient à profusion, tandis que des bagatelles étaient avidement recherchées. Nul doute que la Russie ne puisse, par ses produits, devenir beaucoup plus riche en numéraire qu'elle ne l'est en ce moment; en facilitant l'exportation, le gouvernement obtiendrait en échange de l'étranger ce qu'il est contraint de payer en numéraire. Il résulte de la stagnation des marchandises, de l'inertie des hommes d'état et des vices de l'organisation sociale, qu'une foule de denrées indigènes se perdent faute de trouver des issues pour sortir utilement de l'empire. On se plaint en France de la cherté du pain, tandis que les habitans des contrées méridionales de la Russie ne savent que faire des grains enfouis dans leurs greniers. Il serait bien à désirer que les imitateurs des *Demidoff* fussent moins rares; la fortune prodigieuse acquise par l'industrie de cette famille ne fera-t-elle pas songer quelques seigneurs de la même nation à suivre cet exemple? La libre navigation de la mer Noire et de

l'Hellespont devrait faire d'Odessa l'un des ports les plus considérables de l'Europe ; il reste secondaire, parce que les Russes ne savent point l'utiliser en y transportant la surabondance des grains et du chanvre qu'ils récoltent dans ces parages.

Pendant la durée de la foire de Koursk, eurent lieu quelques scènes assez intéressantes, entre autres celle que je vais rapporter. Certaine dame L...., des environs de Koursk, distinguée surtout par son esprit, avait mis en apprentissage, à Moscou, chez une marchande de modes, Française et mariée, une jeune fille esclave, nommée Adélaïde, jolie et très intelligente ; qualités rares dans cette classe abrutie. Deux ans après son admission dans le magasin, cette fille perdit sa seconde maîtresse ; mais déjà savante en l'art de façonner et de vendre les gracieux colifichets, le mari, jeune encore, demeuré veuf, la jugea seule capable de remplacer la défunte. Il l'investit de toute sa confiance, et par la suite une telle intimité s'établit entre eux, qu'il en résulta de visibles preuves. Adélaïde devint enceinte ; la dame à qui elle appartenait l'apprit, et n'en dit rien d'abord, mais quand arriva le temps de la foire, où ne manquait jamais de se rendre le sé-

ducteur, elle lui écrivit une lettre amicale, renfermant toutefois l'injonction positive de lui ramener Adélaïde, dont l'apprentissage était achevé. Grande anxiété pour les amans, aucun prétexte ne pouvait être allégué. Le porteur du message de la dame était un homme de confiance, allemand, sévère en fait de probité, et qu'on n'osait essayer de séduire, pour faire accroire à sa maîtresse qu'Adélaïde malade se trouvait hors d'état de faire le voyage ; il fallut obéir : on s'y résolut, non sans grandes inquiétudes et terreurs.

Madame L.... sachant combien son esclave était nécessaire aux intérêts de celui qui l'avait séduite, quand ils parurent tous deux en sa présence : « Fort bien ! s'écria-t-elle en apercevant une grossesse trop évidente, je ne me croyais pas si riche ; au lieu d'une esclave on m'en amène deux. Je vous remercie, M. D..., vous avez parfaitement justifié ma confiance ; et cette fille, de son côté, méritait assurément la prédilection que j'avais pour elle. Puisque son goût pour le mariage est si prononcé, qu'elle se dispose à épouser demain le plus sale de mes moujiks. » Adélaïde se précipita tout en larmes aux pieds de sa maîtresse, en la suppliant de révo-

quer un arrêt si désespérant, en la conjurant de ne point la sacrifier. Elle n'avait point oublié son origine, mais vivant depuis quelques années dans la société familière de gens libres qui la considéraient comme leur égale, s'étant ornée d'une nouvelle éducation et de manières faciles, rentrer dans la servitude lui paraissait le plus horrible des maux; que ne devint-elle pas en entendant répéter d'un ton formel, absolu, la volonté de l'unir à un être qui ne lui inspirerait que du dégoût et de l'aversion! La mort était préférable à une pareille destinée. Elle aimait d'ailleurs celui qu'on la forçait de quitter. C'était pour jamais torturer son existence; rien ne saurait exprimer la douleur et l'effroi qu'elle éprouvait en envisageant cet avenir.

D..., moins ému que la pauvre fille, mais cependant touché, s'informa du prix qu'on pouvait mettre à sa liberté : « Vingt mille roubles, répondit madame L...; encore me plaît-il d'ajouter cette condition, que je ne lui délivrerai l'acte de son affranchissement que le jour où vous en ferez votre femme légitime. — Vingt mille roubles! s'écria D..., vingt mille roubles! c'est le tiers de ma fortune. Votre exigence va trop loin, madame; disposez de cette fille comme il vous plaira : je ne

puis faire un aussi grand sacrifice. — Comment, malheureux ingrat, dit Adélaïde exaspérée, vous pouvez m'arracher au désespoir, et vous m'y laissez en proie ! Vingt mille roubles suffisent pour me racheter de la servitude, vous possédez trois fois cette somme, et vous m'abandonnez ! Allez ! allez ! le ciel vous maudira, vous n'étiez pas digne de mon amour, vous ne l'avez plus ! Non, je ne veux plus vous aimer ! » Les sanglots l'étouffaient ; elle se jeta derechef aux genoux de sa maîtresse, et lui dit en paroles entrecoupées : « Oui, disposez de moi sans réserve, madame, je suis votre esclave, votre esclave soumise. Quel que soit celui que vous me destiniez, il me sera moins affreux que cet homme ; son cœur ne sera jamais aussi cruellement sourd à la pitié. » En achevant ces mots la force l'abandonna, elle perdit connaissance, et tomba mourante sur le parquet. D... ne put résister au déchirant tableau qu'il avait sous les yeux. « Vous aurez les vingt mille roubles », cria-t-il à madame L... ; et s'empressant de recueillir dans ses bras la jeune esclave qui ne pouvait l'entendre : « Ma chère Adélaïde, mon amie, lui disait-il en la baignant de pleurs, reviens à moi ! reviens ! on ne nous séparera plus ; nous sommes pour jamais l'un à

l'autre. » Madame L... parut bien un peu attendrie de cette scène, pourtant elle ne rabattit rien de ses prétentions; il fallut, à quelques jours de là, que les vingt mille roubles lui fussent comptés.

On ne s'inquiète sans doute pas de savoir comment celui qui d'abord avait reculé devant un sacrifice d'argent pour obtenir la liberté d'une femme pleine d'attraits, et qu'il devait chérir, la fit après cet outrage consentir à l'épouser. Si l'on n'oublie pas les torts de ce qu'on aime, du moins on les pardonne. Adélaïde pleura beaucoup, mais fut tendre et généreuse. Madame L... fixa très prochainement le jour de la célébration du mariage, et nous pria, Mikaël et moi, d'y assister. Il régnait dans la conduite de cette dame un air qui cadrait si mal avec son désintéressement accoutumé, que nous lui supposâmes de mystérieux projets. Nous nous rendîmes dans ses terres aussitôt que la foire fut terminée, et de là dans une petite ville du gouvernement de Koursk, où, devant l'autorité compétente, des nœuds prêts à se rompre acquirent une nouvelle force. Madame L... nous ramena chez elle, et s'adressant au nouvel époux, en lui rendant la somme qu'il avait remise entre ses mains :

« Tenez, lui dit-elle, voici la dot que vous apporte votre femme. » Rougissant alors d'avoir dû paraître si bas aux yeux de celle qui lui montrait tant de délicatesse, et voulant autant que possible réparer sa faute, D... ne voulait absolument rien accepter. Je ne saurais dire si son refus était bien franc; il se défendait de manière à nous le faire supposer, mais après son indigne procédé, changer d'opinion à son égard devenait bien difficile. Adélaïde fit voir moins de répugnance; elle sentit que son mari l'aimerait davantage en se rappelant qu'elle ne lui coûtait rien : tant les femmes ont de foi dans la continuité de nos sentimens généreux!

CHAPITRE X.

ACCUSATION DE CONSPIRATION CONTRE QUELQUES ÉTRANGERS.

En quittant madame L..., nous retournâmes à Koursk. J'eus l'honneur d'y voir quelquefois S. E. le gouverneur. Un nom sur lequel il m'interrogea va me donner lieu de citer un fait dont les moindres détails sont parvenus à ma connaissance dans toute leur vérité. On y verra de nouveau quels sont les moyens usités par la police pour montrer son zèle et s'attirer la faveur souveraine.

En 1824 résidait à Pétersbourg, et depuis environ cinq ans, un jeune peintre français, connu sous le nom de *Bouland*, dont les manières n'étaient pas sans attrait, et l'esprit sans culture. On le recevait bien partout; de grands seigneurs l'admettaient à leur table et dans leur familiarité. Accoutumé par état à saisir les physionomies, la sienne propre s'était arrangée sur ses modèles. C'était un charlatan parfait; abusant son monde

et faisant des dupes avec un talent des plus admirables. Dans tous les quartiers de la ville il avait des dettes, et personne jamais ne lui demandait d'argent, parce qu'au lieu de fuir ses créanciers il allait souvent les voir et les amuser, non de promesses, mais de contes adroits qui, le faisant croire par ses auditeurs au mieux dans l'opinion de l'empereur Alexandre, duquel il avait, disait-il sans affectation visible, reçu plusieurs généreuses récompenses, empêchaient qu'on osât lui rappeler ses obligations; d'ailleurs sachant prévenir de semblables attaques en se les adressant le premier : « Eh! bon Dieu, disait-il au marchand qu'il allait voir de peur d'en recevoir bientôt la visite, pourquoi n'envoyez-vous donc pas chez moi? J'ai dans votre magasin un compte énorme! Combien donc vous dois-je? quinze cents roubles? douze cents au plus bas? — Moins que cela, répondait le marchand; votre note ne va pas si haut : voulez-vous la voir? — Comment, je ne vous dois pas douze cents roubles? Il me semble cependant que vous m'avez fourni bien des choses! En vérité, vous êtes un honnête homme! Diable m'emporte si je me croyais votre débiteur d'aussi peu! C'est égal, je n'aime pas les dettes criardes; envoyez

un matin chez moi, ou venez vous-même partager mon déjeuner; j'acquitterai cela. — Bien, bien, ajoutait la bonne dupe, ce n'est pas une affaire si pressante; nous mettrons cette bagatelle avec autre chose. »

Marchands de vins, tailleurs, bottiers, fourreurs, lingers, parfumeurs, prêteurs d'argent, etc., écoutaient complaisamment les mêmes chansons, et répétaient le même refrain. Ce train durait depuis cinq ans. L'artiste estimable qui possédait à un si haut degré la science d'endoctriner les gens, recevait quelques uns de ses compatriotes en société gastronomique. On préférait ses dîners à ceux des plus magnifiques amphitryons du pays, parce que du moins la liberté, la joie y présidaient. On chantait bruyamment, on buvait copieusement et sans cérémonie : on se croyait en France. Nul des convives n'était dans la confidence de l'amphitryon; chacun le supposait gagnant beaucoup, et dépensant généreusement ce que lui rapportaient ses travaux. Du reste l'assemblée était bien inoffensive. Jamais un mot de politique ne venait en suspendre la gaîté. Ceux qui la composaient habituellement s'occupaient d'arts, de littérature, et ne pensaient guère à troubler le gou-

vernement sous lequel ils vivaient. Cependant la police prit prétexte de ces réunions pour jeter le soupçon et les alarmes dans l'esprit craintif de l'empereur. Des arrestations furent autorisées par lui. Le digne *Glatkoff*, au comble de la joie, donna l'ordre à ses sbires d'aller faire main-basse sur les papiers de *Bouland*, et de l'amener lui-même au siége, pour être interrogé et nommer ses complices prétendus.

Le comte *Miloradowitch*, alors gouverneur militaire de Pétersbourg, jaloux d'avoir été devancé par son inférieur, le grand-maître de police, et voulant ne pas montrer moins de zèle pour la sûreté de l'état, se saisit aussitôt de l'affaire, et fit arrêter, en même temps que *Bouland*, les sieurs *Marsille*, médecin français, attaché au comte *de Ribeaupierre*, nommé à l'ambassade de Constantinople; *Plantin*, autre médecin français, exerçant dans la ville; *Zani de Ferranty*, italien, bibliothécaire du prince *Narischkin*; *Jauffret*, ancien professeur à l'institut des demoiselles nobles; l'abbé *Justi*, professeur de langue italienne; *Rostaine-Bocciardi*, instituteur; *Lebrun*, suisse, professeur de langue allemande; enfin *Sidoroff*, avocat russe, tous accusés d'avoir fait partie de la société *Bouland*.

Malgré toute la méchanceté, tout le désir possible de nuire, l'absence totale de délit eût contraint *Miloradowitch* et *Glatkoff* de relâcher les incarcérés, sans une circonstance qui sembla légitimer les mesures arbitraires que ces ardens soutiens du trône crurent devoir employer. On découvrit que le nom de *Bouland* n'appartenait pas à celui qui le portait. Un diplôme de franc-maçon, des pistolets chargés trouvés chez lui, ses contradictions, ses réticences dans les détails qu'on lui demandait sur les événemens antérieurs de sa vie ; deux balles qu'il avait reçues, l'une à travers les joues, l'autre lui partageant une oreille, et tirées de si près que les grains de poudre incrustés profondément autour des cicatrices y formaient une espèce de tatouage ineffaçable; la différence des versions qu'il avait faites à diverses personnes relativement à ces stygmates, affirmant un jour que c'étaient des blessures reçues à l'armée, une autre fois en duel, une autre fois encore dans une attaque de voleurs ; le nom, la demeure de sa famille, qu'il s'obstinait à vouloir taire : tout cela le rendait fort suspect. On pouvait le bannir du pays, mais il ne fallait pas faire subir à tous le châtiment qu'un seul avait mérité. C'est pour-

tant ce qui arriva. On ne fit aucune distinction entre le coupable et les innocens.

Chacun des prisonniers fut mis d'abord au secret le plus rigoureux, et l'on pourrait même dire à la diète, car il ne leur était accordé que vingt-un copecks (quatre sous et un centime) par jour pour leur nourriture; régime que des estomacs accoutumés à des alimens généreux n'étaient pas capables de supporter long-temps. Fouillés des pieds à la tête, on les avait privés de l'argent qu'ils possédaient, afin qu'affaiblis, exténués par la faim, les menaces d'une prolongation de tourmens, ou les promesses d'une délivrance, les fissent convenir de tout ce qu'il plairait de leur attribuer; car l'empereur exigeait qu'on justifiât les actes d'autorité, qu'on lui présentât les aveux écrits et positifs des étrangers contre lesquels on voulait sévir. Ceux-ci résistèrent courageusement aux barbares épreuves de leurs accusateurs; ils protestèrent constamment de leur innocence dans tout ce qui était relatif à la politique; il fallut donc leur chercher d'autres crimes. Jamais de femmes n'ayant été admises dans leurs réunions, les misérables qui s'acharnaient à leur perte s'efforcèrent de les représenter comme d'infâmes

pédérastes dont il était urgent de purger la Russie. Dans une telle imputation, le comble de la sottise s'unissait à la plus noire atrocité. Rien ne pouvait venir à l'appui de semblables calomnies. On n'avait qu'à jeter un coup d'œil scrutateur et sans prévention sur les mœurs constantes des accusés pour se convaincre encore de leur innocence, de leur pureté sur ce point; mais les absoudre n'était pas ce qu'on désirait pouvoir faire, loin de là! comment s'avouer injuste quand on a puni avec la dernière cruauté? Comment s'exposer au mépris, à la haine publique, et encourir les reproches ou la disgrâce d'un maître suprême duquel, en l'abusant, on peut recevoir les plus hautes faveurs? Non, non, les petits sont faits pour servir de degrés à l'ambition des plus forts. Qu'importe qu'on les écrase? Celui qui veut parvenir sans un transcendant mérite doit étouffer dans son âme les sentimens honorables qui mettraient obstacle à ses projets; il faut qu'il marche au but, et que par tous les moyens il renverse en route les hommes et les choses qui s'opposent à sa fortune, ou les immole pour s'élever.

Dans le pays de chacun des prévenus, on

avait expédié des courriers pour y recueillir des renseignemens sur leur existence passée, comme s'il eût été question entre eux de bouleverser l'empire. M. *Jauffret* résidait pourtant à Pétersbourg depuis treize années sans que sa conduite l'eût exposé au moindre reproche. Son père, décoré de l'ordre de Saint-Wladimir, vieillard savant et respectable, était chef de l'institution des sourds-muets; on savait donc très parfaitement tout ce qu'il importait de savoir sur le compte de cette famille, puisque M. *Jauffret* père se trouvait encore particulièrement honoré de la confiance du souverain; cela n'empêcha pas de s'informer à Paris de ce qu'était M. *Jauffret* fils, qui depuis treize ans avait quitté cette dernière capitale! Jamais plus de ridicule et d'absurde importance ne présidèrent au jugement d'un si faible sujet d'alarmes. Quels petits hommes que ces grands fonctionnaires russes! Combien ils se donnent de peines pour se hausser et fixer un moment sur eux l'attention bienveillante de leur maître! *Miloradowitch* et *Glatkoff* ne prenaient pas un moment de repos, ils voulaient faire croire que tout aurait été perdu sans leur surveillance infatigable.

Bouland fut le seul contre qui parvinrent des rapports fâcheux. On prétendit qu'il avait subi en France une condamnation infamante; son véritable nom était *Bernard;* il avait pris l'autre, disait-on toujours, pour se soustraire aux recherches après son évasion du bagne. Ne pouvant rien produire à charge contre les autres accusés, on leur fit un crime d'avoir fréquenté un homme venu en Russie sous un faux nom; d'avoir été les amis d'un forçat. C'était encore une des spirituelles saillies de la police; comme si des particuliers dussent être mieux informés qu'elle de ce que sont réellement les gens dont elle autorise le séjour depuis nombre d'années dans son voisinage! On les engloba tous dans la même réprobation. Il fut un moment question de les envoyer au Kamtschatka; exil affreux, pire cent fois que tout ce que l'imagination peut se représenter d'effrayant, et d'où l'on ne rappelle jamais les malheureux condamnés; mais l'empereur Alexandre, bien qu'abusé par de fausses dénonciations, ne céda pas à ses pervers conseillers; il fut décidé seulement que tous ceux qui avaient été les intimes de *Bernard*, dit *Bouland*, seraient bannis à perpétuité de l'empire, et qu'ils si-

gneraient une renonciation à jamais y revenir.

Un autre membre de cette société, que je n'ai point encore fait connaître, se trouvait, lors de l'arrestation de ceux déjà désignés, aux environs de Koursk, chez un seigneur qui l'employait en qualité de secrétaire; c'était mon homonyme, on l'appelait *May*. Je l'ai vu, et je vais rapporter le récit qu'il m'a fait lui-même de son aventure.

« Nous nous réunissions quelquefois chez *Bouland*, quand il nous invitait; mais jamais notre société ne fut ce qui s'appelle organisée. *Zani*, *Bouland*, *Rostaine-Bocciardi*, *Jauffret* et moi, étions les seuls qui se trouvassent fréquemment ensemble; les autres arrivaient par accident. Nous faisions, je l'avoue, un peu de bruit pendant les soirées consacrées au plaisir, en répétant en choeur, et de toute la force de nos poumons, les refrains de nos chansonniers célèbres; mais comment ne pas s'abandonner à la franche gaîté dans un pays où si rarement elle vient chasser l'ennui! Nous n'étions heureux qu'entre Français. Les jours où nous pouvions nous rassembler quatre ou cinq compatriotes étaient de véritables fêtes. Plus de décorum, plus de gêne, plus de grimaces, nous

nous croyions en famille, et ne supposant pas qu'on pût s'inquiéter de nos relations amicales, nous tâchions de les renouveler souvent.

« Cependant je dus partir pour Koursk, et quittai, non sans regret, mes camarades. Le docteur *Marsille* se disposait à suivre vers Constantinople M. *de Ribeaupierre*; *Rostaine-Bocciardi* avait accepté une place d'outchitel à cent cinquante versts de Pétersbourg, et se trouvait déjà en possession de son emploi; *Bouland, Zani* et *Jauffret* étaient les seuls qui continuassent à se voir. Quelle dut être ma surprise, lorsque, après deux mois environ de séjour à la campagne, j'appris, par mon patron, l'arrestation de tous ceux que *Bouland* avait le plus habituellement reçus chez lui! Des lettres de Pétersbourg l'en avaient informé; je m'épuisais en conjectures pour trouver un motif à cet acte de violence; rien qui dût me le faire comprendre n'arrêtait ma pensée; aucune chose capable de légitimer de pareilles rigueurs ne s'offrait à mon souvenir.

« Un soir que je revenais de la chasse, le seigneur, dont j'étais le secrétaire, me parut plus réfléchi que de coutume; de temps à autre il jetait sur moi des regards scrutateurs qui

m'autorisèrent à l'interroger moi-même. Nous étions seuls alors : Oui, me dit-il, je suis tristement préoccupé. Tout à l'heure encore, on vient de m'apporter des lettres de Pétersbourg; elles m'apprennent que vos amis sont tenus isolément au secret le plus sévère : qu'ont-ils donc fait? Ne pouvez-vous me l'apprendre? En articulant ces derniers mots, il me regardait d'une manière à s'assurer si j'avais aussi quelque chose à craindre. Ma tranquillité l'étonna. Je lui répondis que la cause de tel emprisonnement m'était absolument inconnue; que le grand-maître de police et le gouverneur militaire de la capitale se trouvaient sans doute induits en erreur; que jamais enfin, nul de nous ne s'était, que je susse, mêlé de politique, seule raison qui parût suffisante pour traiter des étrangers avec autant de rigueur. Cette protestation d'innocence ne parvint pas entièrement à le convaincre. Écoutez, poursuivit-il, des dangers vous menacent aussi, vous ne tarderez pas à être recherché. Mettez en moi votre confiance, ne craignez pas de me faire des aveux. Si vous vous sentez coupable, qu'une prompte fuite sache vous soustraire aux châtimens qu'on vous réserve. En peu de temps vous pouvez gagner les

rivages de la mer Noire; les moyens de faire voile pour Constantinople ne manquent pas. Je vous donnerai des recommandations, et vous serez parfaitement reçu dans cette ville. — Je vous remercie, lui dis-je, de vos conseils et de vos offres; mais, grâce à Dieu, mon innocence me met à l'abri de toute appréhension. J'attends en paix la clarté du grand jour sur cette affaire. Étranger à toute manœuvre criminelle, plus les informations seront exactes, plus elles me flatteront d'espérance; prêt à comparaître devant ceux qui se feront nos juges, et confiant dans leur honneur, loin de trembler qu'on ne m'arrête, je voudrais être promptement conduit à Pétersbourg pour m'y laver du moindre soupçon.

« J'avais effectivement ce désir; il fut rempli jusqu'à certain point. Un matin, que j'étais de nouveau parti pour la chasse, quelques momens après ma sortie, l'un des domestiques du château, suivant l'ordre qui lui en fut donné, monta à cheval, se mit sur mes traces, m'atteignit et m'informa qu'un envoyé du gouverneur de Koursk désirait me parler. Je compris facilement la cause de ce message; il était clair que j'allais être obligé de me rendre, sous escorte,

là où mes camarades retenus prisonniers languissaient depuis deux mois dans une incertitude cruelle sur le sort qu'on leur destinait. Je croyais que ma présence, confirmant leurs protestations d'inculpabilité, allait faire ouvrir les cachots, et rendre à la liberté ces victimes d'une funeste erreur. J'obéis donc, impatient d'aller soit confondre une calomnieuse accusation, soit arrêter l'excès du zèle mal éclairé des serviteurs du Tzar.

« Un quartal, ou commissaire de police, expédié de Koursk, m'attendait au château; il m'intima l'ordre de le suivre au siége du gouvernement. Mon patron me vit partir avec peine, il connaissait assez la manière de rendre la justice dans son pays pour désespérer de me revoir. Moi, je le quittai avec la ferme conviction qu'un prompt retour lui démontrerait, de la manière la plus évidente, la vérité de mes assertions. Arrivé à Koursk, le gouverneur, me montrant une touchante bienveillance, me pria instamment de lui dire si j'étais coupable, m'assurant qu'il emploierait tout son crédit en ma faveur. N'ayant rien à me reprocher, je lui témoignai seulement ma gratitude, et ne crus pas devoir profiter de ses services. Il me remit donc

à la garde d'un feld-jäger, commissionné par l'empereur lui-même pour venir me chercher, fit des vœux pour ma réussite, et recommanda vivement à celui qui devait me remettre aux autorités de Pétersbourg, de me témoigner, pendant la route, les égards que méritait une personne honorée de son estime particulière.

« Koursk est éloigné de Pétersbourg d'environ trois cent cinquante lieues; nous en fîmes d'abord cent en vingt-quatre heures juste. Ce premier trajet fait en chariot, et par des chemins rendus affreux par les pluies, avait épuisé mes forces. Une continuité d'horribles secousses me faisait jaillir le sang de tous les côtés. La nuit était venue : je suppliai le feld-jäger de m'accorder quelques heures de repos. — Impossible! s'écria-t-il; cela ne dépend pas de ma volonté; j'ai des ordres extrêmement sévères. Il faut que je vous conduise dans le plus bref délai, *mort ou vif*, à Saint-Pétersbourg. — Vous m'y conduirez donc mort, lui répondis-je avec un accent de rage; car, pour cette nuit, je suis bien déterminé à ne pas me laisser mener en vie plus loin. Le désespoir avec lequel j'articulai ces mots l'intimida. C'était d'ailleurs un assez brave garçon, j'en eus la preuve en-

suite. Il consentit à me donner la nuit tout entière; s'il eût refusé, ayant déjà porté la main sur un poignard caché dans une de mes poches de côté, c'en était fait de lui ou de moi, l'un aurait été tué de la main de l'autre, car il avait aussi des armes, et de plus sûres que la mienne.

« Le lendemain, je me sentis fort; la résolution, le courage m'étaient revenus : nous repartîmes. Parvenus à Moscou, un bon repas et de bon vin de France m'animèrent d'une nouvelle ardeur; je voulus me montrer aussi vaillant que mon gardien, et je consentis à poursuivre sans nous arrêter qu'aux relais, et pour prendre quelque nourriture. Nous fîmes quelquefois six lieues à l'heure. La plus grande célérité ayant été prescrite, crever des chevaux n'était point une affaire; il semblait que je fusse un prisonnier d'état de la plus haute importance. Quand des voitures paraissaient devant nous, le feld-jäger, mettant le sabre à la main, et le brandissant avec des cris prolongés, obligeait tout à nous céder le meilleur chemin, et lorsque nous rencontrions de jeunes filles, mon infatigable compagnon, faisant faire halte, se jetait vite à terre, choisissait la plus passable,

me l'offrait, et, sur mon refus, l'entraînait sous des arbres voisins, revenait triomphant et donnait l'ordre au postillon de regagner le temps perdu. Celui-ci n'était nullement scandalisé de semblables choses; le feld-jäger avait rang d'officier, cela suffisait pour que toutes ses actions fussent respectables aux yeux de ses inférieurs.

« Nous arrivâmes enfin à Pétersbourg, et sans retard je fus conduit chez *Miloradowitch.* Je m'attendais à un interrogatoire qui allait tout éclaircir; mais son excellence ne daigna pas me le faire subir de vive voix. On me posa des questions écrites qui me semblèrent fort étranges; j'en fus consterné. Il s'agissait de détails sur mes mœurs privées, sur celles de mes amis. La révoltante nature des demandes souleva dans mon âme une inexprimable indignation. C'était un certain *Vogel,* autrichien, je crois, d'origine, et chef de la police secrète du gouvernement, qui n'avait pas rougi de les faire dans leur monstreuse absurdité. J'y répondis avec les sentimens qu'elles m'inspiraient, dédaignant une défense qui me semblait indigne de l'honneur. Un cachot fut le prix de mes désaveux hardis.

« Ma captivité dura sept semaines. On m'avait enlevé tous les moyens d'en adoucir les rigueurs. Je fus constamment réduit aux vingt-un copecks alloués par le gouvernement; du pain détestable et de l'eau étaient ma seule nourriture. Cependant, soutenue par le moral, ma santé ne souffrait pas beaucoup de ce régime. Ce qui me tourmentait le plus, je n'y songe encore qu'avec horreur, c'était la vermine infâme que mes prédécesseurs dans ce cloaque y avaient laissée. J'y passai bien des nuits cruelles, sans sommeil, sans lumière, privé de tout ce qui aurait pu détourner mes accablantes réflexions. Enfin, on vint me dire que j'allais être libre! Je ne décrirai point ma joie à cette nouvelle; elle fut extrême. N'ayant, depuis cinquante jours pour lit qu'une sale planche, ne respirant qu'un air méphytique, empêché dans les moindres communications, je savourais d'avance la liberté comme les délices du bonheur. Mon innocence avait donc éclaté! elle était reconnue! on me faisait justice et réparation, j'étais heureux!

« Mon cachot s'ouvrit en effet; j'en sortis, mais avec moins d'honneurs que je ne le présupposais. Un quartal vint me prendre et me con-

duisit dans une vaste salle où je trouvai tous mes prétendus complices déjà réunis. *Glatkoff*, étant alors ivre au grand complet, son secrétaire intime, qui le valait bien sous le rapport des nobles sentimens, présidait une espèce de conseil, dont le baron *Boskan* paraissait être le rapporteur, et par lequel nous devions apprendre la volonté définitive du gouvernement à notre égard. La physionomie du président n'offrait pas une interprétation favorable. Assez embarrassé du reste de nous dire en quoi nous étions coupables, il se tut sur la substance fondamentale de l'affaire, et nous déclara seulement que, reconnus indignes d'être tolérés au sein de la nation russe, on nous bannissait à perpétuité du territoire de l'empire, à peine, si jamais nous osions y reparaître, d'encourir tous les châtimens qu'il plaira au Tzar d'infliger à cette criminelle audace. Aussitôt le prononcé de la sentence, on contraignit chacun de nous à la signer comme juste, équitable, émanant d'une haute sagesse, et devant être sans appel. Cette formalité remplie, nous fûmes, sous l'escorte de quelques gendarmes, commandés par un officier de police, conduits au port de Kronstadt, où l'on nous permit de

nous embarquer pour les pays où nous croirions trouver meilleure fortune.

« M. *de la Ferronnays*, ambassadeur du roi de France, ne crut pas sans doute cette affaire assez importante pour s'en occuper. En vain les épouses de MM. *Marsille* et *Rostaine-Bocciardi* lui firent-elles porter leurs pressantes supplications, en vain réclamèrent-elles de son caractère diplomatique une intervention que lui imposaient ses devoirs et la justice, il ferma l'oreille aux plus ardentes prières, et trahit lâchement des malheureux qui, du fond de leur prison, mettaient en lui tout leur espoir. *Bouland*, prétendait-on, était un homme taré, dangereux. Que cela fût, devait-on rendre ceux qu'il recherchait, qui cédaient à ses instances d'amitié, responsables des viletés dont il s'était souillé jadis? Un accident fit connaître son véritable nom et les faits de sa vie à la police russe après cinq années d'abus, et l'on voulait que ses compatriotes fussent des espions mieux informés! Pour ce qu'on pouvait lui reprocher à lui, à lui seul, dix personnes furent comprises dans la même réprobation, sans qu'il devînt possible de produire contre elles un grief qui rendît la moindre rigueur légitime!

« Il faut dire encore que madame *Rostaine-Bocciardi*, dont l'extérieur, le langage et l'éducation pouvaient séduire, avait fait naître dans l'âme insidieuse et perverse de *Vogel* des désirs qu'il brûlait de satisfaire. Cette dame, pour obtenir la permission de voir parfois son mari, était obligée de s'adresser au chef de la police secrète. Celui-ci refusa d'abord, promit ensuite, finit par accorder, et jeta quelques étincelles d'une flatteuse espérance à l'imagination de l'aimable solliciteuse. Il se déclara le pouvoir de changer entièrement la nature des choses, de faire prononcer pour ceux des prisonniers auxquels elle daignerait s'intéresser un honorable acquittement; enfin, lui offrit pour elle-même des avantages de fortune convenables à ses charmes. Outragée de telles ignobles propositions, madame *Bocciardi* ne sut pas déguiser le sentiment qu'elle en éprouvait, elle repoussa honteusement le misérable, et lui signifia, d'une manière ferme et digne, que jamais elle ne cesserait de préférer le malheur au sort le plus brillant acquis par la bassesse. Un être si profondément corrompu ne pouvait croire à la foi sincère d'un pareil refus; il renouvela ses instances, montra de l'or, voulut

le faire accepter; mais voyant qu'il n'inspirait qu'aversion et mépris, les moyens de la force lui parurent plus certains. Humilié, animé de dépit et de rage, il osa se porter alors aux dernières violences d'une luxurieuse brutalité envers celle qui aurait dû lui commander le respect et l'admiration. Mais la défense et les cris de cette généreuse femme surent la préserver d'une flétrissure éternelle. *Vogel*, quoique redouté de ses domestiques, et sûr de leur imposer le silence, craignit un scandale qui l'eût déconsidéré dans leur esprit. Il vivait en tartufe, affectant les dehors d'un homme pieux et austère dans ses moeurs. Madame *Bocciardi* s'échappa de ses mains, non sans en avoir été meurtrie, mais du moins pure d'odieuses caresses. Dès ce moment notre perte fut jurée. *Vogel*, implacable dans sa haine, obtint d'être nommé commissaire auditeur et rapporteur de l'affaire; l'arrêt fut prononcé sur ses conclusions. Il est à croire que si l'infernal génie de ce mouchard privilégié eût cru pouvoir nous faire plus de mal, sa vengeance ne se fût pas bornée à nous bannir des états du Tzar : il nous y aurait au contraire retenus pour prolonger et accroître nos supplices.

« *Sidoroff* ne nous suivit point en exil; il était russe et malheureusement né dans une classe non noble. Il connaissait à peine *Bouland*, et ne s'était trouvé dans sa société que par hasard, amené par un tiers. Ce crime lui valut cent coups de bâton, de plus, un emprisonnement qui peut-être éteindra sa vie. Quelle justice! Comment ne pas maudire les bourreaux dont la férocité se plaît à commettre de telles horreurs! *Sidoroff* était, s'il est possible, moins coupable encore qu'aucun de nous; puisse-t-il à son tour se venger! Qu'il déchire, qu'il mette en lambeaux ceux qui l'ont torturé, je ne pourrai qu'applaudir à ses sanglantes représailles. »

M. *Jauffret*, au sortir des cachots, apprit que son père était mourant; il implora la grâce de l'embrasser pour la dernière fois. Pourra-t-on bien le croire! on lui refusa d'aller baigner de ses larmes d'adieu celui dont il tenait la vie, et qui succombait au chagrin de leur séparation! Des menaces, des outrages répondirent à la piété filiale. Ces vils instrumens de tyrannie, chargés de nous repousser jusqu'aux rivages de Kronstadt, ces cœurs fermés à toutes les harmonies de la nature, ne concevaient pas

qu'un fils pût regretter avec tant de douleur la vaine bénédiction d'un vieillard expirant. M. *Jauffret* avait à peine touché le navire qui devait le conduire en France, que son père n'était plus : l'atroce inhumanité avec laquelle on les arracha l'un à l'autre fut commandée par *Glatkoff* et *Vogel*. Tous les Russes en sont-ils capables? Ah! ne le pensons pas!

CHAPITRE XI.

SUR LA CONJURATION DE 1825.

Les faits qui viennent d'être racontés sont mis sous les yeux du lecteur avec la plus sévère exactitude. Ceux qui en furent victimes et que j'ai connus se sont tous parfaitement accordés dans leurs récits, et je me trouve avoir encore entre les mains quelques extraits des interrogatoires écrits de la main de Vogel. Comme il est d'habitude chez les Russes d'appeler les personnes au-dessus de la dernière classe par leur nom de baptême et celui de leur père. On ne me connaissait à Koursk que sous celui d'Iwan-Alexewitch (Jean, fils d'Alexis). Cela m'évita beaucoup de questions fatigantes. Le gouverneur pourtant savait mon nom de famille, c'est ce qui fit revenir à sa mémoire ainsi qu'à la mienne l'aventure précitée.

Peut-être eût-elle été moins grave, moins semée d'injustice et d'odieux arbitraire, si des bruits sinistres n'eussent déjà tourmenté l'em-

pereur et jeté l'inquiétude et la défiance parmi les membres du gouvernement. Dans le même temps, environ soixante Polonais furent arrêtés à Pétersbourg. J'ignore de quel crime ils étaient soupçonnés coupables; ce qu'il y a de positif, c'est que ceux d'entre eux au domicile desquels on trouvait des armes, se voyaient traiter avec la dernière rigueur. Les arrêts d'ailleurs, en pareille matière, étant toujours prononcés à huis-clos, sans débats, sans rien qui combatte l'accusation, il en résulte de monstrueux abus, de révoltantes iniquités. Ces juges, vendus au pouvoir, font tout pour lui plaire et savent imposer silence aux reproches de leur conscience, quand ils en ont. Les calculs de leur ambition s'efforcent toujours de grossir l'apparence des dangers qui environnent le trône, afin de s'en faire croire les plus attentifs défenseurs, les plus fermes soutiens. Dans les circonstances de 1824 les limiers de la police, déjà depuis long-temps à la recherche d'une vaste et dangereuse association, sans avoir pu s'assurer encore d'aucun de ses membres, furieux d'être toujours mis en défaut par ceux dont ils brûlaient de s'emparer, faisaient leur proie de tout ce qu'ils trouvaient sans défense et qui pouvait fournir un prétexte à leur avide

méchanceté. L'explosion qui menaçait Alexandre et fit trembler son successeur eut lieu sans qu'ils sussent en prévenir les effets, tant leur gaucherie ressemble à leur perversité. Parler de cette mémorable époque, de cette secousse extraordinaire, ne sera peut-être pas hors d'œuvre ici : une conjuration aussi fameuse, aussi étendue, mérite bien d'être représentée quelquefois aux réflexions; le secret dont elle parvint à couvrir ses manœuvres pendant un laps de temps si considérable, et son étonnante constance qui n'échoua que par l'ignominieuse inertie du chef, en porteront le souvenir jusqu'aux derniers âges.

Que les Strélitz, à l'investigation des Boyards, ennemis du système d'innovation introduit par Pierre Ier, se soient révoltés contre ce grand homme et qu'ils aient voulu ramener l'ancien ordre des choses, c'est un événement facile à concevoir, si l'on se retrace l'extrême barbarie de ces temps; qu'indignés, poussés à bout, exaspérés enfin par le capricieux despotisme de Paul Ier, des seigneurs mécontens et séduits par l'Angleterre se soient coalisés pour mettre un terme aux jours de ce prince, voilà un fait dont la possibilité sera naturellement admise

par tous ceux qui ont étudié l'histoire de la politique et de la tyrannie : mais qu'Alexandre, investi du pouvoir impérial par les meurtriers mêmes de son père ; qu'un prince doux, généreux, ami des sciences, des arts et de la paix, désireux du bonheur de son peuple, un monarque sous lequel la Russie a cru s'être élevée au plus haut période de splendeur et de gloire ; qui, non moins par goût que par bienveillance, a tâché d'enrichir son pays d'utiles et brillantes institutions ; qu'un tel prince ait attiré sur lui la haine, que de nombreux et secrets ennemis l'aient immolé à leur rage par l'effet d'un poison qui chaque jour dévorait sa vie, c'est une catastrophe que la postérité refusera peut-être de croire, malgré le témoignage ou plutôt les suppositions malheureusement trop fondées des contemporains. Un coup d'œil rapide sur les causes qui ont amené ce déplorable événement pouvant offrir quelque intérêt, je vais consigner ici les renseignemens que j'ai recueillis à ce sujet pendant mon séjour en Russie.

Il en est de ce pays comme de la France, où le roi ne meurt jamais. Alexandre fut salué empereur avec un enthousiasme où n'entrait pas le moindre sentiment de regret pour son devancier

Paul. Cependant le nouveau Tzar était loin de partager l'ivresse générale : la mort violente du fils de Catherine, les motifs qui l'avaient provoquée, devaient faire naître de bien douloureuses réflexions dans l'esprit du jeune Alexandre, obligé de s'asseoir sur un trône arrosé du sang de son père. Bon et sensible comme il paraissait l'être, le souvenir de la terrible scène qui lui mettait le sceptre entre les mains devait le poursuivre à chaque instant, et la crainte d'irriter les grands de son empire était pour lui l'épée de Damoclès. Approbateur forcé de leur crime, il n'osa même pas entamer de recherches contre eux; et sa position était d'autant plus cruelle qu'on pouvait lui reprocher son indulgence comme un acte de complicité. C'est sous de pareils auspices, sous le poids d'une accusation de parricide, qu'Alexandre Ier ceignit son front du diadème impérial. Prudent ou faible, il ne fit que bannir les meurtriers de Paul, pendant quelque temps et pour la forme : un même sort l'attendait peut-être s'il eût montré plus de sévérité. Zouboff, Pahlen, Benningsen avaient de nombreux partisans, et leur influence, autant que la crainte d'une rupture avec l'Angleterre, surent arrêter sa vengeance.

Quoi qu'il en soit, Paul fut bientôt oublié ; il devait l'être. En effet, après un empereur brutal, féroce parfois, généralement détesté à cause de son administration arbitraire et fantasque, on voyait un jeune prince formé par la plus brillante éducation, jadis l'idole de son aïeule, Catherine II, et se faisant chérir de tout son peuple pour ses belles et aimables qualités. Alexandre n'avait pas de vues élevées : il n'avait pas de génie, mais il était honnête homme ; il voulait le bien ; seulement une trop grande opiniâtreté, ou peut-être la honte mal placée de revenir sur une idée dont lui-même intérieurement reconnaissait les fausses conséquences, l'empêcha souvent de faire ce qu'il aurait désiré. Sa plus grande ambition fut d'ailleurs de mériter l'amour du peuple. Il fallut qu'il en fût bien aimé, ou que les Russes fussent bien fatigués de la tyrannie de Paul, puisque, malgré les désastres d'Austerlitz et de Friedland, il fut néanmoins reçu avec des transports indicibles de joie, et qu'au lieu de le maudire, on le remercia comme un autre Varron de n'avoir pas désespéré du salut de l'empire. Alexandre admirait Napoléon : la reconnaissance l'attachait à lui, et jamais il n'eût enfreint les clauses du traité de Tilsitt, si

ses intérêts commerciaux n'avaient été trop compromis par la signature de cette paix. On sait que ces infractions, réitérées exprès sous les yeux de l'arrogant Caulincourt pour amener une rupture avec le cabinet français, jointes au désir qu'avait Napoléon d'effacer par des triomphes dans le Nord le souvenir de ses pertes en Espagne, furent les causes principales de la fatale expédition de 1812. A la nouvelle du passage du Niémen par nos troupes, le Tzar fut ébranlé : une véritable terreur panique s'empara de lui, lorsqu'il apprit que divers corps ennemis s'avançaient sur Pétersbourg et sur Moscou. Si, moins ébloui de sa gloire, si, moins séduit par l'avant-goût des triomphes, Napoléon avait su mettre à profit la frayeur d'Alexandre, il en eût obtenu tout ce qu'il aurait désiré. Le système continental eût été, sans nul effort, rétabli plus rigoureux que jamais; Alexandre eût fait toutes les concessions imaginables. Mais lorsque, après la résistance opposée par le désespoir à des guerriers jusqu'alors victorieux, les Russes eurent à leur tour pris l'offensive, et que, chassés de tous côtés, les Français eurent été contraints de quitter le territoire moscovite; lorsque, deux fois entraînés par la marche des

choses jusque sous les murs de Paris, où il dicta la pacification de l'Europe, Alexandre retourna dans ses états, jamais triomphateur ne rentra dans sa capitale entouré de plus de gloire et de plus d'amour. Après cette ivresse du peuple pour son souverain et du souverain pour son peuple, après que le monarque russe eut songé à fermer les plaies encore saignantes faites à ses sujets épuisés par la guerre, il tourna tous ses efforts vers l'administration intérieure de ses états. La création de ministres à l'instar de ceux qui dirigent les affaires en Angleterre et en France, celle de l'université, des écoles du génie, de l'artillerie, des communications, des ponts et chaussées, de canalisation, en voilà plus qu'il n'en faut pour assurer à un prince une place honorable dans l'histoire. Malheureusement Alexandre avait touché une corde que les seigneurs russes ne lui pardonnaient pas d'avoir fait vibrer. L'affranchissement des serfs avait toujours été la généreuse chimère de ce prince. Déjà le sort des paysans de la couronne avait été amélioré. Un oukase défendait expressément d'en agir avec les esclaves comme par le passé. La femme d'un général exerçait les traitemens les plus barbares envers une des filles qui

la servaient. Tantôt elle la forçait à marcher nu-pieds sur des charbons ardens, tantôt elle s'amusait à étudier sur elle les effets de l'acupuncture; d'autres fois, non moins féroce, elle la forçait de plonger sa main dans l'eau bouillante; les cris de la pauvre créature pouvaient seuls causer quelque jouissance à cette âme infernale. L'empereur, instruit de ces atrocités, condamna la femme du général à l'exil en Sibérie, à la confiscation de ses biens, et le général lui-même fut compris dans la condamnation, pour avoir eu la faiblesse ou plutôt l'infamie de tolérer ces horreurs. Alexandre voulait anéantir par degrés l'esclavage, mais ce furent précisément ses bonnes et paternelles intentions à l'égard de son peuple qui lui attirèrent la haine des boyards. Furieux de ce qu'il ne leur était plus permis de disposer de la vie de leurs paysans et de les pressurer à leur fantaisie; dans un moment surtout où ils avaient été ruinés par des désastres, l'auteur d'une loi qui leur défendait d'outre-passer certains droits leur parut digne de toute leur animosité. Il fallait faire périr celui qui anéantissait leur autorité, qui prétendait les forcer à travailler eux-mêmes au gouvernement de leurs propriétés, tandis qu'il était si commode d'exiger deux ou trois

fois par an le tribut imposé sur les paysans, pour une seule année! Alexandre n'ignorait pas ces causes de mécontentement, mais son bon cœur lui disait de poursuivre l'exécution de ses vues pour le bien public. Consolé par l'amour de son peuple qui ne cessait de lui en donner des preuves, il espérait tout du temps, et comptait forcer enfin les seigneurs russes à reconnaître qu'il était plus avantageux pour eux de faire valoir leurs terres que de tourmenter *leurs âmes*. Ignorait-il donc que la paresse et l'orgueil de ces satrapes ne comprendraient jamais les élans d'un cœur noble et généreux?

Tandis que les vieux boyards luttaient contre leur empereur pour maintenir la servilité dans tout ce qu'elle a de honteux et d'abrutissant, quelques jeunes seigneurs faisaient retentir aux oreilles du peuple le nom de liberté, que Napoléon avait prononcé pour la première fois en Russie dans ses proclamations de Smolensk et de Moscou. Une tentative d'insurrection parmi les soldats d'un des régimens de la garde devait être le prélude d'une entreprise bien plus vaste, bien plus dangereuse contre le système autocratique. Des bruits sinistres étaient parvenus jusqu'à l'empereur dès l'année 1823; une grande

partie de la garde, éloignée de la capitale, avait, par une fatale prévoyance, reçu l'ordre de prendre des cantonnemens dans les provinces du milieu de l'empire, tandis que c'était de ce centre même que partaient les moindres ramifications du complot qui se tramait contre les Romanoff. Cependant le gouvernement n'avait encore que des soupçons; rien n'avait éclaté, conséquemment rien n'était prouvé. Ce vague d'appréhension, ce pressentiment du besoin de punir avait fait une trop forte impression sur l'âme du Tzar pour ne pas altérer une santé déjà flétrie par un penchant trop prononcé pour les plaisirs de l'amour. Une circonstance peu importante en apparence acheva d'aigrir et de dénaturer entièrement le caractère d'Alexandre. Une surdité presque totale avait fini par le rendre triste, rêveur, brusque, et je dirai presque inaccessible. La musique et les spectacles surtout lui étaient insupportables; sa cour était devenue d'un sombre effrayant : hors deux ou trois concerts, et la mascarade obligée du premier jour de l'an, les échos du palais d'hiver ne répétaient que les cris des corbeaux, dont les troupes innombrables allaient passer la nuit sur les toits de ce vaste édifice. L'empereur ne

voulait pas de divertissemens dont lui seul n'aurait pas joui. A ces causes joignez le crédit qu'obtint sur son imagination une célèbre pythonisse, madame Krüdener, chez qui, soit dit en passant, le noble empereur faisait antichambre; joignez-y encore l'inondation de Saint-Pétersbourg en 1824, événement qui le rejeta dans les idées les plus superstitieuses, et l'on reconnaîtra quelle masse d'élémens destructifs avaient attaqué le moral de ce souverain naturellement bon, faible, et qui ne sut jamais se dégager entièrement de préjugés. Cependant tant d'inquiétudes auraient pu l'accompagner encore pendant une longue suite de jours, si des auxiliaires funestes n'étaient venus se réunir à ces premiers principes d'altération intellectuelle. Est-il étonnant après cela que son caractère ait entièrement changé de direction pendant les dernières années de sa vie, surtout sachant, comme il a été dit plus haut, qu'une vaste conspiration se tramait contre lui, hors d'état de frapper les coupables, faute de connaître les fils auxquels se rattachait ce complot? Voilà ce qui explique les mesures ridiculement sévères exercées par la police russe, en 1823 et 1824, contre un grand nombre d'étrangers fort

innocens en matière de politique. Il n'est pas douteux que le voyage d'Alexandre à son armée de Podolie, en 1825, n'ait eu pour but principal de s'éclairer sur les ramifications de la trame qui s'ourdissait depuis si long-temps. Les conjurés, une fois découverts, se sont vraisemblablement hâtés de frapper celui qui cherchait à les atteindre. Le plaisir de la vengeance était réservé à son successeur, et quoique le châtiment fût juste, il a paru d'autant plus rigoureux, qu'il tombait à une de ces époques où les souverains ont coutume de se faire un beau manteau de la clémence.

La catastrophe de Taganrok vint surprendre l'Europe au mois de décembre 1825; la nouvelle de la mort d'Alexandre frappa de stupeur tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens en Russie. Ce prince, si chéri du peuple, laissait un vide que rien ne semblait pouvoir remplir. Une autre question embarrassait tous les esprits. Nicolas avait bien, il est vrai, été désigné comme devant succéder au souverain qui venait de fermer les yeux; mais Constantin, malgré sa renonciation formelle au trône lors de son mariage avec la princesse de Lowicz, ne profiterait-il pas d'une occasion aussi favorable pour faire

valoir son droit de primogéniture, contester la couronne à son frère, et profiter de l'amour qu'il croyait inspirer aux troupes pour assurer le triomphe de ses prétentions? Les Russes attendaient avec impatience le dénoûment de ce drame. Les uns voulaient l'exécution testamentaire du défunt empereur; les autres, et ce n'étaient pas les moins nombreux, désiraient voir sur le trône Constantin dont la réputation, ou plutôt le fracas militaire, semblait promettre à la Russie des jours plus glorieux que le puéril caporalisme de Nicolas. Le fait est que les conjurés profitèrent de ces circonstances pour avancer l'exécution de leurs projets. Le défaut de publicité ne m'a point permis de recueillir sur cet événement si grave les documens que l'histoire ne fournira que plus tard, et il est difficile d'être bien fixé pour ce moment sur le véritable but des conspirateurs. Quelques uns prétendent qu'ils voulaient agir ainsi que je viens de l'exposer; d'autres que leur intention était d'exterminer toute la famille régnante, et de substituer au régime autocratique une aristocratie dans le genre de celles de Gênes et de Venise. Plusieurs, et je pencherais assez pour cette opinion, croient que, imbus pendant leur séjour

en Allemagne et en France, des principes libéraux, ils ont songé à établir un gouvernement constitutionnel, tout en conservant les institutions relatives aux esclaves dont le sort fût resté le même, malgré le changement de système. Quoi qu'il en soit de leurs véritables desseins, il paraît que le plan des conjurés était mal conçu, et qu'à l'exception de quelques-uns qui ont su mourir avec courage, les chefs ne possédaient aucune des qualités nécessaires pour mener à bien une affaire aussi importante. Une preuve de la légèreté des conspirateurs, et de la contradiction qui existait entre leur manière de penser et d'agir, c'est qu'ils mirent à leur tête un homme dépourvu, je ne dis pas de génie, mais de simple bon sens, un être sans cœur, sans énergie, sans courage, et qu'ils le nommèrent leur chef, uniquement parce qu'il était prince. Ce misérable, tout le monde l'a reconnu d'avance au portrait que je viens d'en faire; et le nom de Troubetskoï ne réveillera jamais que la plus insigne lâcheté, la nullité la plus complète, réunies au plus intolérable orgueil. Mais les conjurés étaient pour la plupart nobles, riches, ambitieux, et de semblables constitutionnels eussent rougi d'obéir aux ordres d'un

homme qui, avec des talens supérieurs, de l'audace et de la fermeté, aurait eu le défaut impardonnable à leurs yeux de manquer de titres de noblesse.

Cependant, quoique les choses ne fussent pas encore mûres, les circonstances exigeaient une prompte résolution. A peine la nouvelle de la mort d'Alexandre fut-elle parvenue à l'armée de Podolie, que les principaux d'entre les conjurés se rendirent en toute hâte à Pétersbourg, afin de prévenir la prestation du serment que Nicolas allait exiger de tous les ordres de l'état. L'essentiel était de gagner les gardes. Pestel, Mouravief, et plusieurs encore réussirent à séduire quelques bataillons d'infanterie. Troubetskoï devait commander les factieux, et, dans son imbécile enthousiasme, il avait promis, comme un autre Brutus, de porter le premier coup au tyran. Enfin, arrive le jour fixé pour l'exécution de ce grand projet. Le froid était excessif : le thermomètre marquait vingt degrés. Le nouvel empereur, retiré dans son palais, n'ignorait pas l'existence du complot; mais tout à sa douleur, ou vraie ou simulée, et livré aux sentimens qu'excitait en lui sa nouvelle position, il ne se doutait pas que les con-

jurés oseraient se porter à des actions hardies. Cependant le danger devenait imminent; les troupes, entraînées par les promesses de Troubetskoï et de ses principaux affidés, couvrent bientôt tout l'espace compris entre le boulevart de l'Amirauté et le sénat. Des cris de vive Constantin! vive la constitution! à bas Nicolas! retentissent de toutes parts; l'enthousiasme devient général. Avec du sang-froid et de la résolution, c'en était fait de la famille régnante. Nicolas, Michel, les deux impératrices, tous les rejetons du Tzar et de son frère étaient immolés à la rage des conjurés; mais pour la plupart dans un état d'ivresse presque totale, aucun d'eux ne sut prendre le seul parti qui se présentait dans une telle occurrence. Au lieu d'agir, on pérora, et l'on fit boire le soldat pour lui donner de la résolution : si bien que, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures, tout ce qu'il y avait de troupes sur le grand boulevart de l'Amirauté resta dans une inaction absolue, ne sachant à qui entendre, ne connaissant point son chef, et hurlant, sans savoir ni comment ni pourquoi, les mots de *Constantin* et de *constitution*.

Tandis que les conjurés perdaient en vains

discours et en fanfaronnades un temps qu'ils auraient pu si bien employer, l'empereur avait fait venir du canon. A quatre heures du soir, il sort de son palais, à pied, suivi seulement du comte Miloradowitch, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg ; il s'arrête sur l'esplanade de l'Amirauté, vis-à-vis la grande perspective de Newsky, rassemble autour de sa personne à peu près deux cents hommes de troupes, et au bout d'un quart d'heure de délibération sur le parti à prendre, il s'avance à cheval vers les rebelles, accompagné de Miloradowitch, auquel il pouvait se fier. « Mes enfans, leur dit « ce dernier, vous que j'ai tant de fois conduits « à la victoire, souillerez-vous, par une indi« gne trahison, les lauriers dont vous vous êtes « couverts ! Mes enfans, on vous trompe : cessez « d'écouter la voix de chefs perfides, n'obéissez « qu'à celle de votre empereur qui vous par« donne. » Cette allocution eût peut-être produit l'effet désiré ; elle eût sans doute ramené des troupes plutôt entraînées que séduites, lorsqu'un coup de pistolet atteignit l'orateur et l'étendit mort sur la place. En même temps une fusillade, partie du côté des révoltés, fit désespérer de les soumettre par des moyens doux.

Les fidèles du Tzar reçurent l'ordre de tirer à leur tour ; ils eurent le dessus. A neuf heures du soir la place d'Isaac était balayée. Pendant la nuit, la Newa reçut les cadavres de tous ceux qui avaient succombé tant d'un côté que de l'autre, et le lendemain un ordre de la police défendit à tous les habitans de la ville de sortir de leurs maisons avant midi sonné. On voulait laisser ignorer à la population les massacres de la veille ; mais les vengeances du Tzar étaient restées écrites, malgré les précautions qui avaient été prises pour laver les murs du sénat et des maisons adjacentes, où se voyaient encore le sang et les débris des insurgés foudroyés par le canon victorieux.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette conjuration, dont je ne prétends pas donner ici tout l'historique, c'est le secret qui fut gardé pendant tant d'années par ceux qui y furent initiés, surtout si l'on réfléchit au nombre considérable de personnes qui s'y trouvèrent compromises. Le gouvernement aurait bien voulu pouvoir y rencontrer quelques Français; mais, malgré toutes ses recherches, il ne trouva que des Russes, des Polonais mécontens du système moscovite, et des Allemands russifiés,

espèce de métis à triple face qui, jargonnant également les trois langues, et versatiles en raison de leurs intérêts, sont toujours portés à se mettre du côté du plus offrant et dernier enchérisseur. Un seul de nos compatriotes fut accusé d'avoir pris part au complot. C'était un nommé Jourdan, outchitel, qui servit de secrétaire à l'un des conjurés. Dix années d'exil en Sibérie l'ont puni de sa fatale inconséquence. On ignore encore quelle peine a été portée contre la fameuse madame Orloff, qui fournissait l'or pour l'exécution du plan de conjuration des rebelles de Podolie.

Telles furent les prémices du règne de Nicolas, tels furent les événemens qui consolidèrent son trône, occupé quelques jours auparavant par Alexandre le bien aimé, le béni. On ne saurait le blâmer sans doute d'avoir su profiter de la mollesse et de l'inaction de ses ennemis; les mesures violentes étaient nécessaires en pareille circonstance. On ne saurait non plus s'empêcher de louer la fermeté qu'il déploya. Il montra dans cette journée plus de bravoure qu'il ne paraît vouloir en faire briller sur les champs de bataille. La balle qui atteignit Miloradowitch lui était probablement destinée, et

l'on peut s'étonner encore que la mort l'ait respecté, tandis que près de 1,500 victimes tombaient autour de lui. Cependant n'eût-il pas été plus sage, et plus dans les intérêts de sa couronne, de jeter un voile sur le passé, et d'accorder une amnistie aux coupables qui avaient survécu à cette fatale journée? Assez de sang n'avait-il pas été répandu sans que le Tsar, blessé dans son omnipotence, voulût en voir couler davantage? Il le fit pourtant, et avec un acharnement indigne d'un monarque jeune encore, dont la première pensée doit être de se faire aimer plus encore que de se faire craindre. On pourrait du reste trouver la cause de cette fureur soutenue dans l'influence qu'avaient sur lui sa mère, Marie Féodorowna, princesse arrogante et vindicative, et son épouse, la jeune impératrice Alexandra, fille du roi de Prusse, qui réunit la morgue germanique à la vanité rancuneuse des Moscovites.

Le procès des conjurés dura près de six mois. Le sénat fut chargé de le poursuivre; mais l'empereur, mû par une triple animosité, s'en déclara lui-même le juge-instructeur. Lui-même interrogea les coupables, et passa des jours et des nuits entières à faire enregistrer les cir-

constances qui aggravaient le crime de ceux que devait immoler sa vengeance. Tout le monde connaît l'issue de ce fameux procès, aussi je me dispenserai de répéter ici ce que les journaux en ont dit dans le temps. Je terminerai cet article par deux réflexions. La première, c'est que le procès des rebelles de 1825 a beaucoup humilié la démocratie de la noblesse : les peines infamantes prononcées contre un grand nombre de ses membres la condamnent à ramper désormais sous la verge autocratique, ou lui commandent de sortir victorieuse de la lutte qu'elle soutient depuis si long-temps contre un despotisme supérieur au sien. La seconde, c'est qu'il en est des conspirateurs comme des conquérans : il faut qu'ils réussissent ou qu'ils meurent, et qu'ils meurent avec courage. Reeleff, Pestel, Mouravief, et les autres qui furent suppliciés avec eux, ont acquis cette gloire. Le premier surtout a montré une fermeté, une élévation d'âme qui méritaient un meilleur sort. Celui-là travaillait de bonne foi pour la sainte liberté. J'ai rapporté les dernières paroles qu'il prononça sur l'échafaud. Mais Troubetskoï, toujours lâche, toujours indigne de ceux auxquels il devait commander, traître aux imprudens qui

l'avaient nommé leur chef ainsi qu'envers son maître, recula devant les apprêts du supplice; il implora la vie aux pieds de celui qu'il voulait assassiner. On la lui accorda. Ses jours, souillés d'opprobre, allèrent chercher leur terme dans les mines de Sibérie, au milieu des êtres les plus dégradés. Puisse l'abjection de ce misérable devenir pour lui le plus terrible comme le plus honteux des châtimens!

CHAPITRE XII.

SUR LA GUERRE EN TURQUIE.

SÉJOURNANT au centre des communications de l'armée avec les deux capitales, on s'étonnera peut-être que je n'aie point encore parlé de la situation des esprits relativement aux hostilités de la Russie contre la Porte-Ottomane. Les champs de Pultawa, que j'avais parcourus, devaient pourtant assez occuper mon imagination de succès et de revers inattendus, pour l'arrêter spécialement sur l'importance de la guerre qui se faisait alors. En me rappelant Charles XII battu, mis en fuite par les troupes de Pierre Ier; datant de cette époque l'agrandissement colossal des Moscovites; témoin d'ailleurs de leur arrogante présomption, j'avoue que je ne désirais pas qu'ils obtinssent de nouveaux avantages, dont les conséquences les rendraient plus orgueilleux, plus superbes encore. C'était déjà trop de les voir enivrés de leurs triomphes sur nous, sans qu'ils ajoutassent à cette gloire, por-

tée d'une manière si peu généreuse, le bonheur d'humilier, de réduire à merci un autre puissant empire. Les Turcs avaient sur leurs agresseurs la supériorité du fanatisme, c'était beaucoup en de telles circonstances; ils manquaient de généraux habiles, mais les Russes pouvaient-ils en montrer de bien capables? J'espérais le secours de l'Angleterre contre celui qu'on veut bien nommer *le Géant du Nord;* il manqua, les Russes furent victorieux. Nous allons voir toutefois si les résultats de leur entreprise confirmèrent les espérances boursouflées dont ils se flattaient hautement.

Depuis l'occupation d'Azof par Pierre-le-Grand, dont le génie avait compris l'indispensable nécessité de vivifier ses provinces du sud en même temps qu'il créait une nouvelle existence pour le nord de son empire, les Russes ont presque toujours été les agresseurs dans leurs guerres avec les Turcs. Pouvait-il en être différemment? Remués par le souvenir du joug tatar, sous lequel ils avaient si long-temps rampé; enivrés par celui de la victoire de Koulikof et de la prise de Kasan, qui les en avaient affranchis; ayant enfin reconnu l'infériorité numérique de leurs ennemis, et les avantages

d'une régénération, ils virent de quelle importance il était pour eux d'arracher aux Ottomans toutes les places dont la possession devait réaliser les vues patriotiques du plus grand de leurs Tsars. C'est ainsi qu'on les a vus s'emparer successivement de Kherson, de Kertch, d'Odessa, et obtenir la Bessarabie, par le traité d'Ackerman, à la conclusion duquel les Anglais n'auraient sans doute pas travaillé aussi chaudement, si leur haine contre la France leur avait permis de soupçonner l'avenir.

Les événemens de 1812 ont conduit les Russes sous les murs de Paris. Leur apparition dans cette capitale a fait comparer la puissance moscovite à une avalanche qui devait bientôt engloutir l'Occident; mais un semblable raisonnement est plus qu'inadmissible, il est absurde. Non; la civilisation occidentale sera désormais un rempart inexpugnable pour les Huns et les Vandales. L'Europe n'a rien à redouter de ce côté; ce n'est pas à l'Occident qu'en veut la Russie; elle ne peut même rien contre lui. L'Orient l'occupe bien davantage : c'est une mine dont sa politique lui indique, lui commande naturellement l'exploitation. Aussi les khans tatars sont-ils tour à tour devenus ses

tributaires. La patience, la ruse, la force, tous les moyens ont été employés par elle pour empiéter sur le territoire ottoman, et il n'est pas de traité conclu avec les Turcs qui ne lui ait valu quelques nouvelles conquêtes. La Tauride, la Géorgie, la Bessarabie ont successivement été incorporées à ses vastes domaines, et ses lois règnent sur toutes les côtes septentrionales de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la Caspienne. Pourquoi donc chercher ailleurs que dans le droit du plus fort l'origine de la guerre qui vient d'être terminée par le traité d'Andrinople? Nicolas a voulu justifier son invasion par le prétexte que Mahmoud avait éludé les clauses de la paix d'Ackerman; mais les preuves lui manquant, il a su du moins se donner l'air de ne céder qu'à la force de l'injustice, et affecter de la grandeur d'âme alors même qu'il attaquait un ennemi qu'il ne pouvait que diplomatiquement taxer de mauvaise foi.

Quant à la question grecque, elle a été absolument étrangère à la déclaration de guerre. Les Russes sont moins fanatiques que superstitieux. La religion n'est un levier politique que chez eux, que dans leur intérieur, et l'in-

érêt de leurs co-religionnaires les a si peu touchés, que pendant cinq ans ils ont été les plus insensibles témoins des malheurs qui ont accablé les Hellènes.

Depuis long-temps cette campagne se préparait dans le silence de la perfidie. Dès l'année 1813, pour ne pas laisser endormir l'ardeur de ses soldats, ou plutôt pour éloigner de la capitale l'influence de l'esprit d'insubordination et les idées de liberté qui commençaient à fermenter parmi les troupes, une armée de soixante mille hommes, sous les ordres du comte de Wittgenstein, avait reçu l'ordre d'occuper la Podolie, afin d'être prête à franchir, au premier signal, les frontières de la Moldavie et de la Valachie. Tous les jours on s'attendait à une rupture devenue inévitable, et l'impatience des corps cantonnés s'accordait mal avec les lenteurs du gouvernement qui voulait mûrir le prétexte d'une déclaration de guerre. Cette impatience n'était que trop justifiée par le désir qu'avaient les officiers de récupérer, par de bonnes prises sur l'ennemi, les énormes dépenses que leur occasionnait un trop long séjour dans des provinces où l'existence est dispendieuse; mais l'état des finances ne permettait pas encore à

l'empereur d'acquérir de la main des banquiers accapareurs la quantité de numéraire indispensable dans des pays où le papier-monnaie russe n'a pas cours. Alexandre sut pendant longtemps cacher cette pénurie sous le voile de la générosité, et les troupes moscovites ne devaient entrer sur le territoire ottoman qu'entourées de la magnanimité de leur empereur, dont la patience aurait enfin été lassée par les prétendues infractions du sultan à la foi des traités.

Mon intention n'est pas de chercher ici à pénétrer la connivence qui a pu exister entre la conduite de la Russie en cette occasion et celle des cabinets des grandes puissances européennes; je laisse aux publicistes le soin, beaucoup trop difficile pour moi, de sonder la nature des réseaux diplomatiques forgés par le machiavélisme des Metternich et des Wellington, qui semble prendre à tâche de placer les peuples en dehors de la prospérité qu'ils sont en droit d'ambitionner. Je m'en tiens à mes observations : je les soumets au public; et c'est à lui de juger de leur plus ou moins de solidité. Il est du sort de l'homme de ne jamais bien connaître l'histoire contemporaine; mais il est de

son devoir de dire la vérité comme il la sent, comme elle est parvenue jusqu'à lui. Quand même il serait dans l'erreur, les opinions qu'il avance ont ce but d'utilité, qu'elles peuvent servir à éclairer des observateurs plus profonds.

Cependant, après sept années d'inaction, l'empereur Alexandre se rend, en 1825, au quartier-général du comte Saken, qui avait remplacé le comte Wittgenstein. Sa présence y cause une joie indicible. Enfin les aigles russes vont de nouveau s'envoler au-delà du Danube! enfin vont refleurir les lauriers d'Otchakof et de Tchesmé! enfin les fils de la Moscovie, vainqueurs du peuple le plus victorieux, vont aller chercher de nouveaux triomphes! L'enthousiasme est à son comble. Malheureusement le Tsar hésite, il tarde, il ne prononce pas le mot si long-temps attendu, si ardemment désiré. Sa mort fut-elle le prix de ce refus de gloire? Quelques uns l'ont cru : je ne puis décider la question.

Après son formidable et sanglant avénement au trône, le nouveau Tsar, sentant toute la délicatesse de sa position, non retenu par le serment de la sainte-alliance qui avait enchaîné son frère, et sachant d'ailleurs ce qu'il peut en

coûter, surtout à un autocrate, lorsqu'il oppose une trop longue résistance aux vœux de tout une masse; annonça enfin, par un manifeste insidieusement logique, que la guerre était déclarée. L'armée et la Russie entière furent au comble du bonheur; la victoire serait d'autant plus certaine, d'autant plus éclatante, qu'elle avait été plus différée! Que de drapeaux, que de canons enlevés à l'ennemi! Quelle moisson de trophées! C'était le *veni, vidi, vici* de César; mais, soit impéritie des chefs, soit imprévoyance du gouvernement, cette campagne, à laquelle la présomption avait assigné la même durée qu'à celle d'Austerlitz, et qui devait faire éclore pour les Russes des triomphes non moins brillans que ceux obtenus par les Français en 1805, ne fut dans le fait qu'une équipée qui acheva de ruiner le trésor impérial, et força les Russes de se retirer pauvres d'argent et surtout de gloire.

La campagne de 1829 a été couronnée d'un grand succès; mais a-t-elle été effectivement plus glorieuse? Contre qui les Russes se sont-ils battus?..... Contre les Perses de Cyrus, ou contre ceux de Darius? Quelles troupes Mahmoud, malgré toute son énergie, pouvait-

il opposer au général Diébitch franchissant le Balkan, lorsque la politique anglaise, s'égarant dans ses calculs, éloignait de lui ses fidèles défenseurs, et lui faisait des ennemis de ses propres sujets? Loin de moi toute partialité; je sais rendre justice à la bravoure des soldats russes; ils sont d'airain contre la mort... « Avec de semblables hommes, disait Napoléon, je voudrais traverser le monde! » Oui, mais où sont leurs généraux? Diébitch a-t-il bien su mériter les honneurs décernés par Rome à Scipion l'Africain? Le nom de *Zabalkansky* (1) l'a récompensé d'avoir passé des montagnes jusqu'alors réputées inaccessibles; rien de mieux; mais cette auréole de gloire était-ce bien à lui de l'acquérir? Est-ce parce qu'il est Tsar, ou parce qu'il se sent trop peu capable, que Nicolas abandonne à son lieutenant des lauriers qui eussent été son plus brillant diadème? A-t-il à se plaindre, comme Louis XIV, d'une grandeur qui l'attache au rivage? Que d'avantages sa non-présence à l'armée ne lui a-t-elle pas fait perdre! Il était permis à Diébitch de s'arrêter à Andrinople; mais Nicolas, à la tête de ses

(1) Triomphateur du Balkan.

troupes, n'aurait pu dignement traiter de la paix que dans l'antique Byzance. L'avenir nous apprendra sans doute pourquoi l'aigle russe a refusé de s'abattre sur les murs de cette capitale.

Maintenant, quelles seront les conséquences de ce fait d'armes, si important qu'il ouvre un chemin facile aux Russes vers les comptoirs des Anglais dans les Indes? La Grande-Bretagne leur permettra-t-elle de devenir, à l'instar des Génois et des Vénitiens, les seuls facteurs de l'Europe pour le commerce de l'Orient? L'Autriche sera-t-elle flattée d'avoir des voisins aussi redoutables? et lorsque la France aura cessé de gémir sous le cauchemar ministériel, verra-t-elle d'un œil tranquille la Russie partager la domination des mers avec les Anglais? Mahmoud fera-t-il ses adieux à l'Europe sans laisser un monument de sa rage, sans livrer aux flammes la magnifique Stamboul? et les Turcs, refoulés vers le plateau de la Tartarie, ne pourront-ils pas intéresser à leur vengeance les anciens maîtres des Moscovites et réveiller en eux le génie dévastateur d'un Genghiskhan ou d'un Timour? Constantinople retournera-t-elle à ses premiers possesseurs, trop punis par près

de quatre siècles d'esclavage ? ou bien celui que Catherine II, par anticipation à l'accomplissement de ses projets ambitieux, avait appelé du nom de Constantin ; ce prince, héritier de la fantasque brutalité de son père, mais timide, mais ennemi des dangers qui menacent une tête royale, consentira-t-il, après avoir renoncé au trône de ses pères, à placer sur son front la couronne des Paléologues, et à réaliser ainsi la chimère de son illustre aïeule ? Nous ne pouvons jusqu'à présent qu'errer dans le vague des conjectures ; mais l'époque n'est peut-être pas bien éloignée où une nouvelle rupture entre la Porte et la Russie excitera les plus violentes commotions dans tous le corps européen, qui aura besoin d'un nouveau système plus solide et plus franc pour maintenir toutes ses parties en équilibre.

CHAPITRE XIII.

PEUPLADES SUJETTES ET TRIBUTAIRES DE LA RUSSIE.

La population de la Russie est évaluée à cinquante-quatre millions d'habitans, et sur ce chiffre on calcule les forces, les ressources de cet empire, sans songer aux entraves qui s'opposent à leur réunion. Plus les gouvernans, par de faux calculs, ont agrandi leur territoire déjà trop étendu, plus ils se sont ôté les moyens de faire prospérer la civilisation et d'augmenter les revenus de l'état. Pour conserver les nouvelles conquêtes vers l'Asie, que de succès, que de peines à prendre! Se défiant, avec raison, de leur fidélité, obligés d'entretenir constamment dans leur voisinage un nombre suffisant de troupes pour les maintenir dans le respect, ce sont des mines dont l'exploitation est beaucoup plus onéreuse que profitable au maître: il n'est pas besoin d'argumenter long-temps en démonstrations pour le faire comprendre.

La Russie présente à elle seule une surface

à peu près égale à celle de tout le reste de l'Europe, et cependant ses contributions ne rapportent au trésor national qu'environ un demi-milliard. Ses habitans, disséminés, n'ont entre eux que des rapports difficiles. Leur émulation n'est excitée par aucun salutaire exemple. Réduits presque tous à la condition d'esclaves, un travail dont ils ne goûtent pas les fruits doit nécessairement se ressentir de la contrainte, et demeurer imparfait. Exposée à toutes les injustices d'un pouvoir arbitraire et sans frein, la classe productive dérobe le plus qu'elle peut à ses tyrans, et ne concourt par aucun patriotisme à la gloire, au bien-être du pays, auquel travaillent si peu de leur côté ceux qui devraient le plus y montrer de dévouement. L'état militaire est, je le répète, en horreur à tous les paysans; le recrutement de l'armée, fait sur tant de points différens et si éloignés du centre, oppose, surtout en temps de guerre, d'extrêmes difficultés. Les hommes de recrue, qui ont huit cents ou mille lieues à parcourir pour rejoindre les corps auxquels ils sont destinés, bien que menés en détachemens et sous la surveillance de rigides gardiens, cherchent et ne manquent pas de trouver en chemin l'occasion de déserter.

Il n'en arrive jamais au but la moitié de ceux qui sont partis pour s'y rendre, et le chagrin, les mauvais traitemens qu'éprouvent les jeunes soldats commencent d'abord par en peupler les hôpitaux. La Russie n'a donc pas, ainsi qu'on se l'imagine, les moyens assurés de se faire craindre de tout ce qu'elle semblerait menacer; en argent, ils sont fort bornés; en hommes, ils peuvent s'épuiser bientôt, et ne se renouveler qu'avec beaucoup de lenteur. Il n'y a nulle comparaison à faire des ressources en tout genre de la France, par exemple, avec celles de cette contrée, qu'on pourrait facilement réduire à n'être qu'un grand fantôme de puissance.

Les soldats affectés à la formation des troupes régulières ne se prennent que parmi les anciens Slaves, ou Russes proprement dits; une fois disciplinés, ils sont valeureux et dignes d'estime. Quant aux hordes auxiliaires, chacun les connaît et sait combien peu elles sont redoutables. En présentant ici l'énumération des peuplades sujettes et tributaires de la Russie, je ferai connaître celles qui fournissent des gens de guerre au souverain quand il réclame leur coopération armée.

COSAQUES.

Ils se divisent en cinq classes, savoir :

Cosaques de la mer Noire. Principaux habitans du gouvernement de Tauride, au nombre d'environ cent vingt mille âmes, reste des Saporogues soumis définitivement en 1775. Ils vivent sur les bords de la mer Noire, et peuvent mettre trente mille hommes à cheval.

Cosaques du Bog. Habitans des bords de cette rivière dans le voisinage de Kherson, au nombre à peu près de dix mille âmes ; ils peuvent mettre deux mille hommes sous les armes.

Cosaques du Don. Ils occupent un pays très riant et très fertile le long de ce fleuve. Leur nombre peut s'élever à deux cent mille individus, et leur force militaire à quarante mille guerriers. Ils sont aimables, gais et propres chez eux, s'adonnent à l'éducation des bestiaux, à la pêche, cultivent avec succès la vigne, sont bons agriculteurs et très hospitaliers.

Cosaques de l'Oural. Habitans du gouver-

nement d'Astrakan, sur les bords de l'Oural, au nombre d'environ trente-cinq mille individus, pasteurs et pêcheurs. Grands ivrognes, mais bons guerriers; ils fournissent cinq à six mille combattans.

Cosaques d'Orenbourg. Habitans de la frontière kirguise, dont le total n'est pas exactement supputé. Ils peuvent mettre sous les armes vingt-cinq mille cavaliers.

Tous ces Cosaques ont leur hettmann, ou chef particulier, et n'obéissent qu'aux ordres qu'il leur donne ou leur transmet. Il y a beaucoup d'autres Cosaques, mais ils sont trop disséminés dans les différentes contrées de l'empire, pour former une classe distincte.

RACE FINOISE.

Les Finois sont l'un des peuples les plus anciennement établis en Russie. Ceux qui habitent les gouvernemens de Pétersbourg, de Vibourg, d'Olonetz, ainsi que la partie de la Finlande conquise en dernier lieu sur la Suède, se distinguent des Russes par le langage, l'amour du

travail, l'ordre et la propreté, et forment une population d'un million deux cent cinquante mille âmes. Ils doivent fournir au recrutement de l'armée, d'après les proportions fixées par le souverain; mais la plupart se rachètent en versant certaine somme d'argent au trésor.

Sont compris dans la race finoise :

1° *Les Esthoniens*, dont le nombre total est d'environ quatre cent quarante mille individus. Ceux-ci diffèrent beaucoup des premiers. Croupissant depuis long-temps dans la misère et l'esclavage, on trouve chez eux tous les vices qui dégradent ordinairement les classes opprimées. Ils contribuent au recrutement de l'armée, étant considérés comme Russes proprement dits.

2° *Les Lives*, habitans des bords du Salis en Livonie, et des environs de Kolke en Courlande. Leur nombre ne s'élève guère qu'à deux mille individus. Ils sont confondus politiquement avec les Courlandais et les Livoniens, et par conséquent sujets aux mêmes contributions.

3° *Les Lapons*, habitans de l'extrémité septentrionale de la Scandinavie, entre la mer Blanche, le Torneo-elf et le nord des gouvernemens de la Finlande, au nombre d'environ dix mille individus. Leur petite taille, l'éloignement de leur pays les dispensent du service militaire. Ils parlent un dialecte finois, fournissent leur tribut en pelleteries, sont d'un caractère doux et prévenant. Leur principale richesse consiste en rennes. Vivant de chasse et de pêche, ils mènent en général une vie nomade, et ne s'abritent que sous des cabanes formées par des perches rangées circulairement et recouvertes d'écorce de bouleau ou de peaux de bêtes.

4° *Les Permiens ou Biarmiens*, habitans du gouvernement de Perm, jadis célèbres, maintenant réduits à mille ou douze cents individus misérables.

5° *Les Sirianes*, répandus çà et là dans les gouvernemens de Tobolsk, de Perm et de Vologda; peuple dégénéré, vivant dans la paresse et la misère, parlant un dialecte tiré du finois. Leur nombre n'est pas calculé, il doit être peu considérable.

6° *Les Vogouls*, habitans des rives de l'Oural, dans les gouvernemens de Perm et de Tobolsk, au nombre d'environ six mille individus; ils vivent de chasse et de pêche.

7° *Les Tchérémisses*, habitans des gouvernemens de Kasan, d'Orenbourg, Simbirsk et Viatka. Leur tribu est nombreuse, et peut monter à cent mille individus. Ils se nourrissent de chasse et de pêche.

8° *Les Votiakes*, habitans des gouvernemens d'Orenbourg, Kasan et Viatka. Leur tribu s'élève à près de soixante mille individus. Ils s'adonnent à l'agriculture, ainsi qu'à l'éducation des bestiaux.

9° *Les Tchouvaches*, habitans des rives du Volga, dans les gouvernemens de Tobolsk, Nijnegorod, Kasan, Simbirsk, Orenbourg et Viatka, au nombre de plus de deux cent mille individus. Les uns sont nomades et vivent de chasse et de pêche; les autres agriculteurs. Leur langage est tiré du tatar.

10° *Les Mardouins*, peuplade errante dans

les gouvernemens de Kasan, Nijnegorod, Vladimir, Orenbourg, Smibirsk et Penza, sur les bords du Volga et de l'Oka. Elle est évaluée à plus de cent mille individus, vit de chasse et de pêche, et parle un idiome particulier. Sa paresse et sa malpropreté sont extrêmes.

11° *Les Ostiaks*, habitans des bords de l'Irtisch et de l'Oby, dans le gouvernement de Tobolsk. Leur langage est un dialecte finois. Ils vivent de chasse et de pêche, et forment un total d'environ cent mille individus.

12° *Les Teptiaereis*, habitans de quelques provinces de Sibérie, et du gouvernement d'Orenbourg. Ils parlent un langage particulier, vivent de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux; ils paient tribut pour environ quarante mille individus, ce qui suppose leur nombre total à plus du double de ce chiffre.

TATARS.

Peuple originaire d'Asie, anciennement dominateur de tout l'empire moscovite, et maintenant son tributaire, au moins en partie. Les

Tatars sujets du Tsar habitent les provinces méridionales de la Russie, jouissent de beaucoup plus de liberté que les autres sujets, et forment une des plus belles races d'hommes qui existent. Ils sont spirituels, vifs, braves, excellens cavaliers, aimant l'instruction et les arts. Aucun peuple n'exerce l'hospitalité avec plus de bienveillance et de dignité. Leur population est évaluée à trois millions d'habitans, divisés ainsi qu'il suit :

1° *Tatars de Kasan*, reste des anciens maîtres de ce pays, maintenant disséminés dans les gouvernemens de Kasan, de Tauride, de Perm et de Tobolsk. Ils s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, ainsi qu'à divers métiers. Ils sont propres sur eux et dans leur intérieur. Presque tous professent la religion mahométane.

2° *Tatars d'Astrakan*, peuplades errantes dans les steppes du Caucase, vivant de chasse et du produit des troupeaux; mahométans et chamaniens.

3° *Tatars Barabinzes*, habitans de la steppe

de Barabine, entre l'Oby et l'Irtisch; ils vivent en hiver dans des maisons de bois, l'été sous des tentes de feutre, s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux ainsi qu'à la pêche.

4° *Tatars Nogays du Kouban*, hordes nomades, errantes dans la steppe d'Astrakan, sur les rives du Volga. Ces Tatars sont nombreux, possèdent de grandes richesses en troupeaux de toutes sortes, élèvent beaucoup d'abeilles, et cultivent quelques céréales. On les dit très hospitaliers, sobres, patiens et paisibles.

5° *Tatars Nogays de Tauride*, horde composée d'environ huit mille individus, obéissant à un chef que nomme le Tsar. Chasseurs et pasteurs.

6° *Tatars de Kundourou*, peuplade errante et peu nombreuse sur les bords de Lachtouba.

7° *Tatars Nogays Kalmouks*, peuplade régie par des khans, sous la suzeraineté de la Russie, à laquelle ils donnent des otages. Ces Tatars sont mahométans, cultivent la vigne, le coton, les céréales, s'adonnent à l'é-

ducation des bestiaux, et travaillent le fer et l'argent. Leurs femmes sont très laborieuses; elles tissent la laine et brodent avec beaucoup d'adresse. Leurs maisons, bâties en pierre ou en bois, sont propres et bien tenues.

8° *Tatars Metchtcheriaïks*, habitans du gouvernement d'Orenbourg, mahométans, nomades en été, résidans en hiver. Ils composent environ vingt mille familles, entretiennent des troupeaux de tous genres, et vivent de leur produit.

9° *Tatars Baschkirs*, tribu de trente mille familles habitant les gouvernemens d'Orenbourg et de Perm, obéissant, comme les Cosaques, à l'autorité d'un hettmann. On ne reconnaît plus en eux le sang tatar. Leur physionomie est repoussante. Un visage aplati et d'énormes oreilles les font distinguer au premier coup d'œil. La plupart sont mahométans et possèdent des troupeaux considérables.

10° *Tatars Kirguis*, habitans de la steppe immense située entre le gouvernement d'Orenbourg et l'Asie moyenne. Ils suivent les pré-

ceptes du Koran ; sont divisés en trois hordes, dont la première seulement est exempte de payer tribut à la Russie. Cette nation est nomade, entretient de riches troupeaux, pille les caravanes qui se dirigent vers la Perse, et semble continuellement en état de guerre. Le khan choisi par les Kirguis doit être confirmé par le Tsar. On les dit hospitaliers ; ils sont au nombre d'environ deux cent mille individus.

11° *Tatars Téléoutes,* habitans du gouvernement de Tomsk, vivant de l'éducation des bestiaux, de la chasse et de la pêche.

12° *Tatars Yakoutes,* peuplade errante dans le gouvernement d'Irkoutsk, race dégénérée, dans laquelle on ne reconnaît plus le sang tatar. Ils vivent de chasse et de pêche, entretiennent des troupeaux de chevaux et de chiens, et sont au nombre d'environ cent mille individus.

13° *Tatars Boukares,* habitans des gouvernemens de Tobolsk, de Tomsk et d'Irkoutsk, composés d'environ vingt mille individus ; ils vivent en nomades, sont mahométans, se nourrissent principalement de chasse.

14° *Tatars Khivins*, habitans du Sirusbirk, horde semblable à la précédente.

15° *Tatars Araliens*, habitans des alentours du lac Aral, et dans la steppe des Kirguis ; ils vivent comme ces derniers, et professent la même religion.

16° *Tatars Troukmènes*, habitans des bords du Terck et de la Lama ; ils vivent avec assez d'aisance, et montrent quelque civilisation.

17° *Tatars Karacalpaks*, horde nomade vivant près de Lyodaria ; professant la religion mahométane.

PEUPLES DU CAUCASE.

Tous les habitans du Caucase sont censés tributaires ou sujets de la Russie ; mais leur soumission est fort équivoque. C'est une des contrées dans lesquelles le Tsar est obligé d'entretenir sans cesse des troupes, afin d'empêcher les tentatives d'un nouvel affranchissement. Quoique bien loin de subir un joug aussi pénible que celui dont les Russes proprement dits

sentent le poids, leur situation géographique, qui concourt à les rendre amoureux de la liberté et leur offre des retraites inaccessibles à d'autres qu'eux-mêmes, fait que le Tsar tâche plutôt de se les attacher par des priviléges que de les effrayer par des menaces. On les divise ainsi qu'il suit :

1° *Géorgiens ou Grousiniens*. Population d'environ deux millions d'individus. Les Géorgiens sont assez connus par la beauté de leur race.

2° *Tcherkasses ou Circassiens*. Peuple descendant des anciens Alains, habitans des rives de la mer Noire, du Kouban et de la Circassie. Pour gage de leur soumission les Tcherkasses donnent des otages à la Russie. Ils sont beaux, bien faits, braves, hospitaliers, actifs; sur eux et dans leur intérieur règne beaucoup de propreté. Les femmes sont douces, laborieuses, très belles; elles se prostituent sans y supposer de crime, pour s'amasser une dot, quand elles sont nées libres. La vente des jeunes filles fait une branche de commerce considérable. On estime beaucoup les chevaux tcherkasses.

3° *Avkhasses*, habitans des bords du Laba; ils sont plus indépendans que soumis à la Russie, professent la religion mahométane, ont des nobles et des princes, s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux et des abeilles, et au pillage.

4° *Lesghiens*, peuples de la province de Lesghistan, située dans le Caucase. Les Lesghiens ressemblent aux Tcherkasses; un bel extérieur les distingue. Ils sont braves, mais traîtres, dévastateurs et cruels. Vingt-huit ou trente tribus composent cette peuplade, gouvernée par les plus forts. Ils professent le mahométisme.

5° *Ossettes*, habitans de la province d'Ossetie, située dans le Caucase. Semblables aux précédens.

6° *Kistes*, habitans de la province de Kistie, peuplade guerrière comme toutes celles du Caucase, formée de tribus différentes d'origine, mais parlant un même dialecte. Elle professe le mahométisme.

RACE MONGOLE.

Les Mongols formèrent jadis une puissante nation. Maintenant, soumis à la Russie, à peine si leur nombre s'élève à trois cent mille individus. On les divise ainsi qu'il suit :

1° *Mongols* proprement dits, habitans du gouvernement d'Irkoutsk; robustes, vifs, agiles, mais d'un extérieur désagréable. Leurs traits sont semblables à ceux des Nègres; ils ont la peau rouge ou jaune-brun. Ils obéissent à des khans qu'ils choisissent eux-mêmes. Leurs armes favorites sont l'arc et la flèche dont ils savent empoisonner le dard.

2° *Kalmouks*, habitans des bords du Volga, dans les gouvernemens du Caucase, d'Orenbourg et de Saratow; semblables, pour la figure, aux précédens, mais plus malpropres. Ils se divisent en quatre tribus, qui sont les *Koschats*, les *Saongars*, les *Torgots* et les *Derbets*. Ils ont un chef particulier, vivent en nomades, entretiennent des troupeaux, professent le mahométisme et sont grands pillards. Ils se servent adroitement de l'arc, et ont rarement d'autres armes.

3° *Bouriats*, habitans du gouvernement d'Irkoutsk, au nombre d'environ cent mille individus. Peuple débile, assez adroit toutefois dans les arts mécaniques.

MANDSHOURS

Les Mandshours se divisent en *Tongouses* et en *Lamoutes*. Les premiers habitent dans les gouvernemens d'Irkoutsk et de Tobolsk. Ils sont pauvres, vivent de pêche ou du produit de leurs troupeaux de rennes. Leur nombre peut s'élever à cinquante mille individus.

Les *Lamoutes*, peuplade peu nombreuse, habitant la côte du Grand-Océan. Les Lamoutes sont idolâtres, et vivent de chasse et de pêche.

PEUPLES POLAIRES.

On comprend dans cette catégorie :

1° Les *Samoyèdes*, habitans des gouvernemens d'Arkangel, de Tobolsk et du cercle de Berezoff. Il est inutile de les décrire, les traditions les ont fait assez connaître.

2° Les *Koïbals*, habitans des bords du Jéniseï.

3° Les *Sajots*, habitans des monts Sayanes, peuple pauvre, vivant du produit des troupeaux.

4° Les *Moutors*, hordes vivant sur les bords de la Touba.

5° Les *Toubinzes*, habitans de la rive gauche du Jéniseï.

6° Les *Kamatschinzes*, vivant près des sources de la Mana et de la Kama.

7° Les *Koriaks*, habitans des bords du golfe Ventschinckoï. Ils se divisent en nomades et sédentaires. Les uns vivent du produit de leurs troupeaux de rennes, les autres sont chasseurs et pêcheurs.

8° Les *Tchoukoutchis*, une des peuplades les plus nombreuses de la Sibérie, placée à la pointe de l'Asie la plus avancée vers le nord-est. Ils vivent de l'éducation des bestiaux, de

la chasse et de la pêche. Ils habitent sous des huttes couvertes de peaux d'animaux.

9° Les *Youkagirs*, peuples nomades, habitans des bords de la mer glaciale, vivent du produit de leurs troupeaux de rennes..

10° Les *Kamtschadales*, habitans de la presqu'île nommée *Kamtschatska*, peuple misérable et dégoûtant, se nourrissant de poisson ou de gibier cru. Ils paient tribut en pelleteries.

11° Les *Kouriles Kamtschadales*, habitans des îles dont le nom les distingue. De mœurs semblables aux premiers.

12° Les *Aléoutes*, habitans des îles Aléoutiennes; sorte de Kamtschadales.

13° Les *Ostiaks*, peuple chamanien, habitant le nord de la Sibérie. Ils vivent du produit de leurs troupeaux, ainsi que de la pêche et de la chasse; ils paient tribut en pelleteries. Leur langage est tout différent de celui des Ostiaks de l'Oby.

14° Les *Jouraks*, habitans des rives de l'Oby et du Jéniseï.

15° Les *Jarihtz*, habitans du district de Katchintz.

16° Les *Koutouzes*, habitans de la rive orientale du Jéniseï, peuplade d'origines diverses. Ils parlent cependant un dialecte particulier, et qui n'a nulle ressemblance avec celui des autres peuples sibériens.

Quelque peu nombreuses que soient ces peuplades considérées chacune à part, elles n'en forment pas moins, réunies, une masse considérable dont la Russie proprement dite ne tire que de très faibles avantages. Jamais les hordes auxiliaires de son armée ne lui servent à obtenir la victoire dans les guerres qu'elle entreprend. Les Cosaques et les Tatars, n'ayant aucun amour pour le pays aux succès duquel on veut les faire contribuer, cherchent le pillage et non les combats. Ils savent inquiéter une armée en retraite; mais n'osent approcher de celle qui les attend. Évitant les périls, n'obéissant directement qu'à des chefs moins ambitieux de gloire que de la

première part au butin, la guerre est pour eux une loterie dans laquelle, en risquant peu, ils sont sûrs de gagner beaucoup. Rentrés dans leurs foyers, ils y savourent en paix les fruits de leurs efforts dévastateurs. Le Tsar ne réclame plus rien d'eux, ne les soumet à nul impôt; ils ne supportent d'aucune manière les charges de l'état. Libres et propriétaires, leur sort est mille fois préférable à celui des paysans russes, qui devraient cependant captiver avant tout la sollicitude de leur souverain.

Quant aux peuplades sibériennes, ainsi qu'à toutes les autres qui ont reconnu les Moscovites pour dominateurs, et sur lesquelles on prélève un tribut, non d'hommes, mais de valeurs commerciales, ils est prouvé que ce qu'elles rapportent ne couvre pas les dépenses que fait le gouvernement pour les obliger à payer. Il y a donc beaucoup plus de fracas que de richesse et de force dans tout cet étalage de puissance. Le trésor public manque de numéraire, objet indispensable, comme chacun sait, pour mener à bien les grandes entreprises. Il pourrait en tirer des couvens, des églises; mais la superstition s'y oppose encore. En dépouillant les lieux

regardés comme saints et respectables, même pour obéir aux lois d'une extrême nécessité, on croirait se rendre coupable du plus horrible sacrilége, tant la plupart des hommes se créent d'absurdes et pitoyables images de la nature divine. Ils lui supposent les viles passions qu'ils ont eux-mêmes, et s'imagineraient l'outrager en la privant de ce que la crainte est venue lui offrir pour se la rendre favorable. Réduites à l'état le plus désespérant, les finances de la Russie ne se releveront pas de nos jours par les choses de valeur universelle vouées inutilement au culte sacré. Bien que l'empereur y soit chef de l'église, il passerait pour l'antechrist, et s'exposerait à l'animadversion de tous ceux qu'aveuglent d'incurables préjugés, et qui sont nombreux dans cet empire, s'il prétendait rendre à la fortune publique l'or amassé par les intrigues du clergé. On ne comprendrait pas la sagesse de ses vues, on l'accuserait d'impiété, d'athéisme révoltant. Il n'inspirerait plus que la haine à des sujets dont l'amour doit être sa garde la plus sûre, et bientôt les cris d'une superstitieuse vengeance apprendraient sa chute à l'univers. Comment se fait-il que des prêtres aussi stupides, aussi encroûtés d'ignorance que

le sont généralement ceux de ce pays, soient parvenus à maintenir la nation dans une foi si constante et si ferme de ce qu'ils enseignent? On aurait peine à s'en faire une idée, si l'on ne savait que les nobles, ayant cherché dans la religion un frein contre les révoltes présumées de leurs vassaux, n'avaient fini par adopter eux-mêmes comme des vérités, à force de les entendre reproduire, les impostures qu'ils avaient d'abord fait prêcher par calcul.

La Russie, selon toute raisonnable approximation, ne saurait lever des soldats sur un plus grand nombre d'hommes que celui dont la France est peuplée; et quelle différence dans les moyens de les réunir, de leur donner de l'impulsion! Elle peut faire avancer des machines de guerre, mais les animera-t-elle de cet ardent patriotisme, de cet attachement à la gloire nationale dont nos armées, confiantes en leurs chefs, ont offert au temps de la république un si généreux exemple? Malgré la pitoyable administration de nos hommes d'état, et notre langueur apparente depuis ce qu'on nomme la restauration, il ne faudrait qu'un moment pour nous rendre l'esprit et l'énergie qui placèrent

la France au premier rang des peuples victorieux. Il y a chez nous des ressources immenses, et nul empire de la terre ne doit nous intimider; car si les circonstances devenaient plus graves, nécessité serait bien de placer à la tête des affaires des gens plus capables, plus méritans que ceux qui nous gouvernent; et certes on en trouverait.

L'empire de Russie renferme aussi beaucoup d'étrangers comptés dans la population; les plus nombreux sont les Allemands. Répandus dans toutes les provinces, leur total s'élève à près de trois cent mille individus. Ensuite, les Français, les Anglais, les Suédois, les Danois, les Italiens, les Grecs, les Arméniens, les Moldaves, les Turcs, les Persans, les Arnautes, les Valaques, les Hindous, les Bohémiens; enfin, les Juifs, qui sont au moins en aussi grande quantité que les Allemands.

Les religions principales de tous ces différens peuples sont, à part celle de l'état :

1° Le catholicisme, ayant pour adhérens les Français, les Italiens, une partie des Allemands;

des Courlandais, des Grecs, les Polonais, et des Arméniens.

2° Le luthéranisme, professé par les Finois, les Esthoniens, les Livoniens, les Lettons, les Suédois, les Allemands, et les Lapons des nouvelles conquêtes.

3° Le mahométisme, professé par les Tatars, les Awkasses, les Lesghiens, les Hindous et les Ottomans.

4° Le judaïsme.

5° Le lamisme, ou culte du Dalaï-Lama, professé par les Kalmouks, les Mongols, les Bouriats et les Kourils.

6° Le chamanisme, ou culte des fétiches, professé par tous les Mandshours et quelques Tatars et Finois.

On comptait, en 1812, sept cent vingt-quatre couvens d'hommes, deux cent trente-cinq couvens de femmes, dix-huit mille trois cent cinquante églises et soixante-huit mille prêtres en

Russie. Il y en a maintenant un bien plus grand nombre, grâce à la haute sagesse du gouvernement.

CHAPITRE XIV.

CONCLUSION.

L'intérêt qu'allait offrir la campagne ouverte contre les Turcs était assez puissant pour me conduire en observateur sur le théâtre de la guerre, où des lettres de recommandation pour divers généraux m'eussent préservé d'une accusation d'espionnage, si mon très prompt retour en France n'eût été commandé par des raisons d'une importance plus majeure. Il me fallut quitter un pays où sans doute les plaisirs ne m'accompagnaient guère, mais qui me fournissait du moins, par un examen direct, l'instruction positive que je voulais acquérir sur les mœurs, l'existence politique et la situation locale des peuples soumis au sceptre des Tsars. Mon voyage devait être d'une beaucoup plus longue durée dans l'intérieur de cet empire; j'avais surtout le projet de visiter la Sibérie, de voir Tobolsk, ville célèbre par les exilés qu'elle reçut, et dont le séjour est maintenant

un peu moins affreux qu'on ne le suppose; de pénétrer dans les mines où sont renfermés les forçats, lieu d'horreur s'il en fut jamais; enfin de pousser jusque sur le territoire chinois, que je désirais le plus ardemment connaître. Ces courses n'auraient pas entraîné des frais bien dispendieux; plus on s'éloigne des deux capitales, moins il en coûte pour vivre et pour se procurer des moyens de transport. Je ne renonce pas à l'espoir de satisfaire un jour ma curiosité à cet égard, mais de grandes précautions me seront nécessaires pour terminer heureusement une semblable entreprise. Ce que ce livre contient de vérités défavorables sur le caractère des Russes, d'accusations contre leur gouvernement, me rendrait l'objet des plus inexorables vengeances si jamais ils me savaient en leur pouvoir. Il me faudrait d'abord, à l'exemple de *Bouland*, prendre un nom qui ne serait pas le mien, ne voir aucune de mes anciennes connaissances, car la trahison réfléchie de quelqu'une d'entre elles y serait tout aussi à craindre pour ma sûreté, que des indiscrétions échappées sans dessein de nuire. Ce n'est point ici de l'importance que je veux me donner; la police de ce pays ne dédaigne

rien de ce qui peut souffrir sous ces coups; elle déchire le faible avec autant d'ardeur qu'elle met de bassesse à flatter le puissant, et l'âme du maître qui l'emploie, de ce géant parmi les rois de la terre, se troublerait devant un avorton menaçant. Il ne faut attendre nulle générosité du gouvernement russe. D'individu à individu, on peut quelquefois avoir avec certains d'entre eux des rapports agréables, mais dès l'instant qu'on se heurte aux employés de l'administration, qu'on leur fournit contre soi les moyens de faire parade et bruit de leur zèle à servir celui devant qui se prosterne leur abjection, ce serait folie d'en espérer aucune grâce, aucune indulgence, à moins de leur jeter l'or à pleines mains. Étrangers à l'honneur, à tous les nobles penchans qui rehaussent l'intellectualité de l'homme, ils s'inquiètent peu de mériter l'estime et la reconnaissance qui ne tournent point à l'avantage de leur cupidité. D'abord de la fortune, et puis des rangs, des croix, voilà ce qu'ils veulent acquérir; Dieu sait combien ils en sont dignes!

Je fis donc mes adieux à Mikaël ainsi qu'au général gouverneur de Koursk, emportant d'eux le plus affectueux souvenirs. La plupart des

autres personnes avec lesquelles je m'étais trouvé en relation ne me laissaient que peu de regrets, je les quittai sans peine ; mais l'attachement que m'inspirait l'ami dont les circonstances allaient me séparer, peut-être pour toujours, me fit éprouver une sincère douleur. Le trajet de mon retour sur les bords de la Néva fut triste, aussi fis-je tout pour l'accélérer le plus possible; seulement, en arrivant à Moscou, je voulus satisfaire encore mes regards du coup d'œil magnifique que m'avait offert cette ville vue du Kreml. J'y demeurai quelques heures, m'efforçant d'en graver l'image et l'étendue dans ma mémoire, afin d'établir quelques points de comparaison avec Paris que j'allais retrouver. A Pétersbourg, je m'informai des moines de Kastrama; je ne les vis pas, mais quelques renseignemens sur leur compte me donnèrent tout lieu de les croire des missionnaires d'espionnage.

J'ai fait part au lecteur de mes opinions générales sur la nation russe, résultat de plusieurs voyages dans ce pays, et d'une très scrupuleuse observation; j'ai mis sous ses yeux les faits positifs dont j'ai été témoin, afin de le rendre juge lui-même; ils sont racontés par mes

franches impressions. Les étrangers qui ont demeuré quelque temps dans l'empire des Tsars, et qui voudront se dépouiller de toute prévention pour ou contre, trouveront, je l'espère, dans ce livre, des remarques en harmonie avec ce qu'ils ont éprouvé de leur côté.

Je m'embarquai à Kronstadt vers le commencement de l'automne; notre traversée ne fut pas très heureuse. La Baltique est une mauvaise mer, féconde en tempêtes et semée de beaucoup d'écueils; mais abandonnant une terre d'esclavage, aussitôt que je touchai la France toutes mes fatigues furent oubliées. Je saluai avec bonheur un sol qui me semblait être celui de la liberté. Dans ma première ivresse, tout m'y semblait parfaitement bien ordonné; j'étais fier de patriotisme. Plus tard mon enchantement cessa. Je vis chez nous aussi, des gouvernans indignes; des prêtres fourbes, infâmes, dangereux; de vils intrigans en faveur, foulant, pressurant l'honnête homme. Je vis des distinctions d'honneur briller sur les habits de plats valets de cour, et je n'en vis pas sur la poitrine de Benjamin Constant!

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Pag.	ligne		lisez :
22	14	et à la sixième classe	ou à la sixième classe,
24	6	procurait à ses vassaux,	procuraient à ses vassaux,
25	7 et 8	mêmes les huisiers	même les huissiers
29	21	quelle	qu'elle
34	5	leur assure	leur assurent
36	9	le payerait.	le payeraient.
41	26	toute	tout
60	25	propre	propres
74	10	dens	dans
77	19	dilemmes	argumens
89	17	leurs maîtres	leur maître
90	6	rapper	frapper
98	5	mèmes	même
112	24 et 25	appitoyé	apitoyé.
116	25	M. Galloiso btint	M. Gallois obtint
120	20	jamais, la restitution	jamais la restitution
121	21	vicieux,	vicieux.
130	19	psasions	passions
132	13	complaisances	complaisans
143	8	des préférences	de préférences
144	15 et 16	répandre	répandra
149	6	au dessus	au dessous
149	25	l'essor	de l'essor
151	21	désigné	désignée
153	16	semblable	semblables
159	17	apprécier	oppresser
161	2	nœud	nœuds
161	3 et 4	bataille.	bataille,
161	5	indignation,	indignation.
167	16	mémoire,	mémoire.
170	15	propre,	propre.

ERRATA.

Pag. 180	*ligne* 14	avouer sensuelles *lisez :*	avouer. Sensuelles etc.
181	8	selon qui	comme il
191	6	Nicole	Manguin
193	2	les bûchères	les bûchers
198	4	accuse	accusent
202	24	inférieures. désignées	inférieures désignées
202	25	écûme,	écume;
203	4	les actrices, les danseurs	les actrices, les danseuses
204	3	tables	table.
215	10	de	des
215	18	russes, populaires,	russes populaires,
247	7 et 8	leurs malades	leur malade.
253	14 et 15	tououers	toujours
266	14 et 15	acquèrent	acquièrent
268	1	les	le
301	11	ivoschkis	isvoschiks
303	6 et 7	qu'ils rapportent	qu'il rapporte
305	19	graceux	gracieux
308	5	ni étalent.	n'y étalent
308	19	prescr	prescrit
310	2	désarmer et reçoit	désarmer, en reçoit
329	15	toujours là, pour désenchanter	toujours là pour désenchanter
331	13	le palais, michel	le palais Michel
274	19	qui se sont vus	qui se sont vu
287	17	tont hahillés	tout habillés
362	22	sont de ses	sont un de ses

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Pag. 175	*ligne* 17 et 18	proprement dits de part et d'autre : *lisez :*	proprement dits. De part et d'autre etc.
164	25	Orembourg	Orenbourg

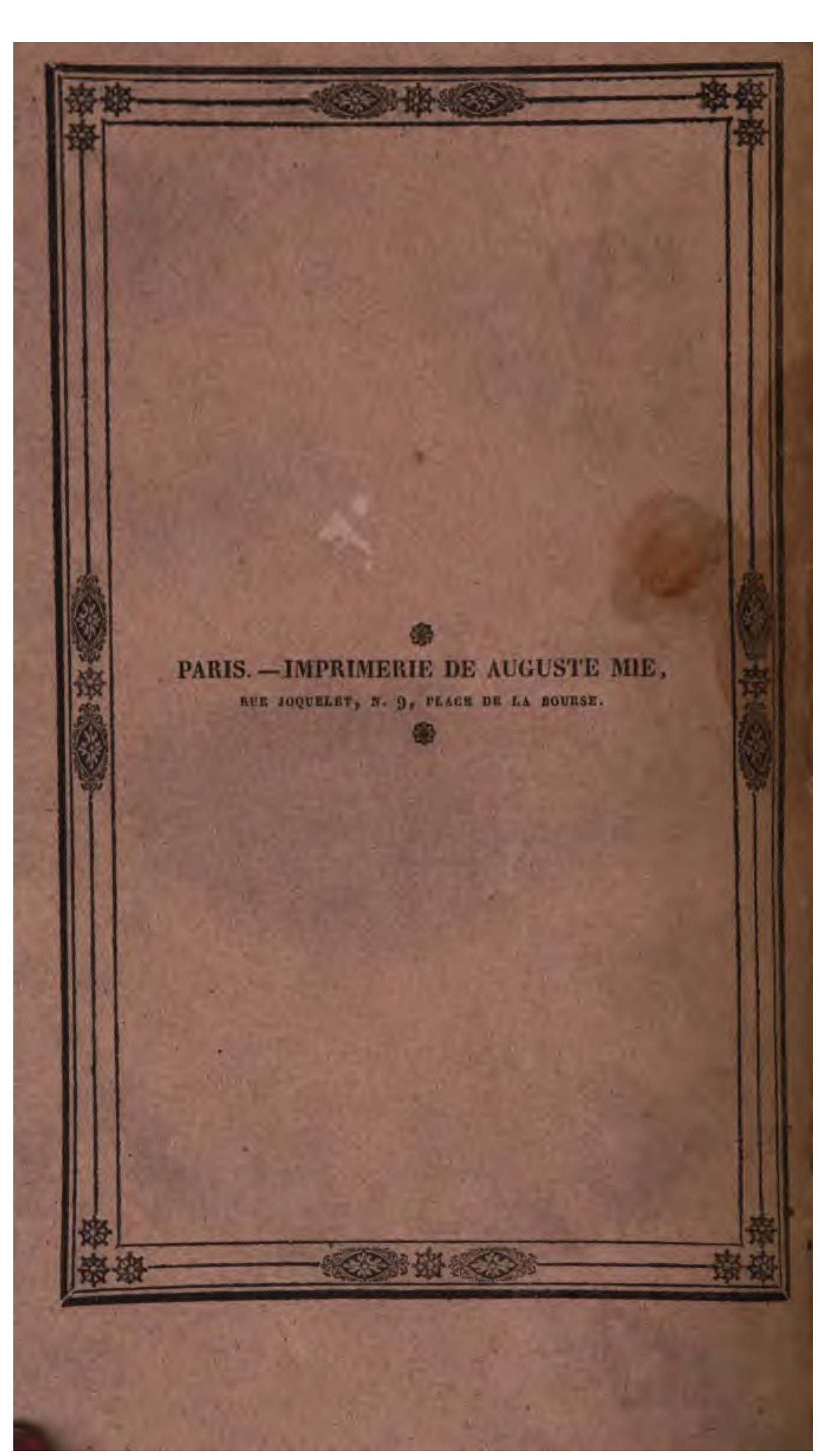
ERRATA.

Pag. 244	*ligne* 25	leque	*lisez :* lequel
245	7	et une espèce de pièce	et une petite pièce
254	3 et 4	fonctionnaire	factionnaire
262	13	l'ardenr	l'ardeur
297	13	vu éclipser	vues éclipser
322	16	sol	son
322	19	plu	plus
346	6	xécution	l'exécution
360	7	1813	1823
367	10	succès	soins
372	10 et 11	croupissant depuis long-temps	ayant long-temps croupi
390	3	de ce qu'ils	en ce qu'ils
396	26	souvenirs	souvenir.
Partout où se trouve le mot Tzar,			Tsar

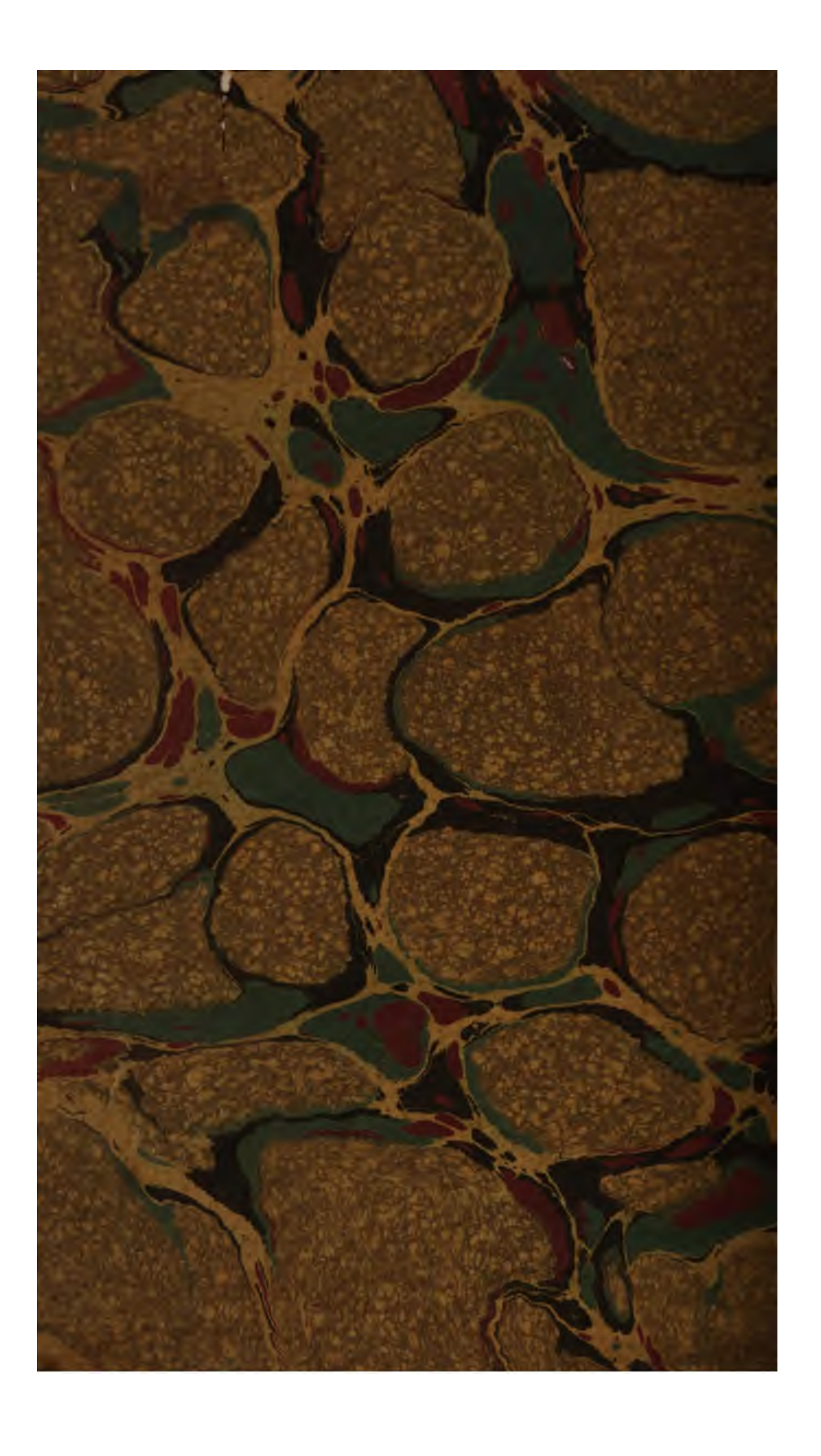
NOTE.

J'ai désigné Glatkoff comme grand-maître actuel de la police, il ne l'est plus : M. Kniaijenine l'a remplacé.


II


PARIS. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE MIE,
RUE JOQUELET, N. 9, PLACE DE LA BOURSE.






Stanford University Libraries
3 6105 013 542 183
DK
32
.M46
v.2
DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305

